The Project Gutenberg EBook of La petite roque, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: La petite roque

Author: Guy de Maupassant

Release Date: May 8, 2006 [EBook #18353]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA PETITE ROQUE \*\*\*

Produced by Chuck Greif and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

GUY DE MAUPASSANT

LA PETITE ROQUE

Nouvelle Édition Revue

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 \_bis\_, RUE DE RICHELIEU, 28 \_bis\_

1896

LA PETITE ROQUE

I

Le piéton Médéric Rompel, que les gens du pays appelaient familièrement

Méderi, partit à l'heure ordinaire de la maison de poste de

Roüy-le-Tors. Ayant traversé la petite ville de son grand pas d'ancien

troupier, il coupa d'abord les prairies de Villaumes pour gagner le bord

de la Brindille, qui le conduisait, en suivant l'eau, au village de

Carvelin, où commençait sa distribution.

Il allait vite, le long de l'étroite rivière qui moussait, grognait,

bouillonnait et filait dans son lit d'herbes, sous une voûte de saules.

Les grosses pierres, arrêtant le cours, avaient autour d'elles un

bourrelet d'eau, une sorte de cravate terminée en noeud d'écume. Par

places, c'étaient des cascades d'un pied, souvent invisibles, qui

faisaient, sous les feuilles, sous les lianes, sous un toit de verdure,

un gros bruit colère et doux; puis plus loin, les berges s'élargissant,

on rencontrait un petit lac paisible où nageaient des truites parmi

toute cette chevelure verte qui ondoie au fond des ruisseaux calmes.

Médéric allait toujours, sans rien voir, et ne songeant qu'à ceci: «Ma

première lettre est pour la maison Poivron, puis j'en ai une pour M.

Renardet; faut donc que je traverse la futaie.»

Sa blouse bleue serrée à la taille par une ceinture de cuir noir passait

d'un train rapide et régulier sur la haie verte des saules; et sa

canne, un fort bâton de houx, marchait à son côté du même mouvement que

ses jambes.

Donc, il franchit la Brindille sur un pont fait d'un seul arbre, jeté

d'un bord à l'autre, ayant pour unique rampe une corde portée par deux

piquets enfoncés dans les berges.

La futaie, appartenant à M. Renardet, maire de Carvelin, et le plus gros

propriétaire du lieu, était une sorte de bois d'arbres antiques,

énormes, droits comme des colonnes, et s'étendant, sur une demi-lieue de

longueur, sur la rive gauche du ruisseau qui servait de limite à cette

immense voûte de feuillage. Le long de l'eau, de grands arbustes avaient

poussé, chauffés par le soleil; mais sous la futaie, on ne trouvait rien

que de la mousse, de la mousse épaisse, douce et molle, qui répandait

dans l'air stagnant une odeur légère de moisi et de branches mortes.

Médéric ralentit le pas, ôta son képi noir orné d'un galon rouge et

s'essuya le front, car il faisait déjà chaud dans les prairies, bien

qu'il ne fût pas encore huit heures du matin.

Il venait de se recouvrir et de reprendre son pas accéléré quand il

aperçut, au pied d'un arbre, un couteau, un petit couteau d'enfant.

Comme il le ramassait, il découvrit encore un dé à coudre, puis un étui

à aiguilles deux pas plus loin.

Ayant pris ces objets, il pensa: «Je vas les confier à M. le maire»; et

il se remit en route; mais il ouvrait l'oeil à présent, s'attendant

toujours à trouver autre chose.

Soudain, il s'arrêta net, comme s'il se fût heurté contre une barre de

bois; car, à dix pas devant lui, gisait, étendu sur le dos, un corps

d'enfant, tout nu, sur la mousse. C'était une petite fille d'une

douzaine d'années. Elle avait les bras ouverts, les jambes écartées, la

face couverte d'un mouchoir. Un peu de sang maculait ses cuisses.

Médéric se mit à avancer sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint

de faire du bruit, redouté quelque danger; et il écarquillait les yeux.

Qu'était-ce que cela? Elle dormait, sans doute? Puis il réfléchit qu'on

ne dort pas ainsi tout nu, à sept heures et demie du matin, sous des

arbres frais. Alors elle était morte; et il se trouvait en présence d'un

crime. A cette idée, un frisson froid lui courut dans les reins, bien

qu'il fût un ancien soldat. Et puis c'était chose si rare dans le pays,

un meurtre, et le meurtre d'une enfant encore, qu'il n'en pouvait croire

ses yeux. Mais elle ne portait aucune blessure, rien que ce sang figé

sur sa jambe. Comment donc l'avait-on tuée?

Il s'était arrêté tout près d'elle; et il la regardait, appuyé sur son

bâton. Certes, il la connaissait, puisqu'il connaissait tous les

habitants de la contrée; mais ne pouvant voir son visage, il ne pouvait

deviner son nom. Il se pencha pour ôter le mouchoir qui lui couvrait la

face; puis s'arrêta, la main tendue, retenu par une réflexion.

Avait-il le droit de déranger quelque chose à l'état du cadavre avant

les constatations de la justice? Il se figurait la justice comme une

espèce de général à qui rien n'échappe et qui attache autant

d'importance à un bouton perdu qu'à un coup de couteau dans le ventre.

Sous ce mouchoir, on trouverait peut-être une preuve capitale; c'était

une pièce à conviction, enfin, qui pouvait perdre de sa valeur, touchée

par une main maladroite.

Alors, il se releva pour courir chez M. le maire; mais une autre pensée

le retint de nouveau. Si la fillette était encore vivante, par hasard,

il ne pouvait pas l'abandonner ainsi. Il se mit à genoux, tout

doucement, assez loin d'elle par prudence, et tendit la main vers son

pied. Il était froid, glacé, de ce froid terrible qui rend effrayante

la chair morte, et qui ne laisse plus de doute. Le facteur, à ce

toucher, sentit son coeur retourné, comme il le dit plus tard, et la

salive séchée dans sa bouche. Se relevant brusquement, il se mit à

courir sous la futaie vers la maison de M. Renardet.

Il allait au pas gymnastique, son bâton sous le bras, les poings fermés,

la tête en avant; et son sac de cuir, plein de lettres et de journaux,

lui battait les reins en cadence.

La demeure du maire se trouvait au bout du bois qui lui servait de parc

et trempait tout un coin de ses murailles dans un petit étang que

formait en cet endroit la Brindille.

C'était une grande maison carrée, en pierre grise, très ancienne, qui

avait subi des sièges autrefois, et terminée par une tour énorme, haute

de vingt mètres, bâtie dans l'eau.

Du haut de cette citadelle, on surveillait jadis tout le pays. On

l'appelait la tour du Renard, sans qu'on sût au juste pourquoi; et de

cette appellation sans doute était venu le nom de Renardet que portaient

les propriétaires de ce fief resté dans la même famille depuis plus de

deux cents ans, disait-on. Car les Renardet faisaient partie de cette

bourgeoisie presque noble qu'on rencontrait souvent dans les provinces

avant la Révolution.

Le facteur entra d'un élan dans la cuisine où déjeunaient les

domestiques, et cria: «Monsieur le maire est-il levé? Faut que je li

parle sur l'heure.» On savait Médéric un homme de poids et d'autorité,

et on comprit aussitôt qu'une chose grave s'était passée.

M. Renardet, prévenu, ordonna qu'on l'amenât. Le piéton, pâle et

essoufflé, son képi à la main, trouva le maire assis devant une longue

table couverte de papiers épars.

C'était un gros et grand homme, lourd et rouge, fort comme un boeuf, et

très aimé dans le pays, bien que violent à l'excès. Agé à peu près de

quarante ans et veuf depuis six mois, il vivait sur ses terres en

gentilhomme des champs. Son tempérament fougueux lui avait souvent

attiré des affaires pénibles dont le tiraient toujours les magistrats de

Roüy-le-Tors, en amis indulgents et discrets. N'avait-il pas, un jour,

jeté du haut de son siège le conducteur de la diligence parce qu'il

avait failli écraser son chien d'arrêt Micmac? N'avait-il pas enfoncé

les côtes d'un garde-chasse qui verbalisait contre lui, parce qu'il

traversait, fusil au bras, une terre appartenant au voisin? N'avait-il

pas même pris au collet le sous-préfet qui s'arrêtait dans le village au

cours d'une tournée administrative qualifiée par M. Renardet de tournée

électorale; car il faisait de l'opposition au gouvernement par tradition

de famille.

Le maire demanda: «Qu'y a-t-il donc, Médéric?

--J'ai trouvé une p'tite fille morte sous vot' futaie.»

Renardet se dressa, le visage couleur de brique:

--«Vous dites.... Une petite fille?

--«Oui, m'sieu, une p'tite fille, toute nue, sur le dos, avec du sang,

morte, bien morte!»

Le maire jura: «Nom de Dieu; je parie que c'est la petite Roque. On

vient de me prévenir qu'elle n'était pas rentrée hier soir chez sa mère.

A quel endroit l'avez-vous découverte?»

Le facteur expliqua la place, donna des détails, offrit d'y conduire le

maire.

Mais Renardet devint brusque: «Non. Je n'ai pas besoin de vous.

Envoyez-moi tout de suite le garde champêtre, le secrétaire de la mairie

et le médecin, et continuez votre tournée. Vite, vite, allez, et

dites-leur de me rejoindre sous la futaie.»

Le piéton, homme de consigne, obéit et se retira, furieux et désolé de

ne pas assister aux constatations.

Le maire sortit à son tour, prit son chapeau, un grand chapeau mou, de

feutre gris, à bords très larges, et s'arrêta quelques secondes sur le

seuil de sa demeure. Devant lui s'étendait un vaste gazon où éclataient

trois grandes taches, rouge, bleue et blanche, trois larges corbeilles

de fleurs épanouies, l'une en face de la maison et les autres sur les

côtés. Plus loin, se dressaient jusqu'au ciel les premiers arbres de la

futaie, tandis qu'à gauche, par-dessus la Brindille élargie en étang, on

apercevait de longues prairies, tout un pays vert et plat, coupé par des

rigoles et des haies de saules pareils à des monstres, nains trapus,

toujours ébranchés, et portant sur un tronc énorme et court un plumeau

frémissant de branches minces.

A droite, derrière les écuries, les remises, tous les bâtiments qui

dépendaient de la propriété, commençait le village, riche, peuplé

d'éleveurs de boeufs.

Renardet descendit lentement les marches de son perron, et, tournant à

gauche, gagna le bord de l'eau qu'il suivit à pas lents, les mains

derrière le dos. Il allait, le front penché; et de temps en temps il

regardait autour de lui s'il n'apercevait point les personnes qu'il

avait envoyé quérir.

Lorsqu'il fut arrivé sous les arbres, il s'arrêta, se découvrit et

s'essuya le front comme avait fait Médéric; car l'ardent soleil de

juillet tombait en pluie de feu sur la terre. Puis le maire se remit en

route, s'arrêta encore, revint sur ses pas. Soudain, se baissant, il

trempa son mouchoir dans le ruisseau qui glissait à ses pieds et

l'étendit sur sa tête, sous son chapeau. Des gouttes d'eau lui coulaient

le long des tempes, sur ses oreilles toujours violettes, sur son cou

puissant et rouge, et entraient, l'une après l'autre, sous le col blanc

de sa chemise.

Comme personne n'apparaissait encore, il se mit à frapper du pied, puis

il appela: «Ohé! ohé!»

Une voix répondit à droite: «Ohé! ohé!»

Et le médecin apparut sous les arbres. C'était un petit homme maigre,

ancien chirurgien militaire, qui passait pour très capable aux environs.

Il boitait, ayant été blessé au service, et s'aidait d'une canne pour

marcher.

Puis on aperçut le garde champêtre et le secrétaire de la mairie, qui,

prévenus en même temps, arrivaient ensemble. Ils avaient des figures

effarées et accouraient en soufflant, marchant et trottant tour à tour

pour se hâter, et agitant si fort leurs bras qu'ils semblaient accomplir

avec eux plus de besogne qu'avec leurs jambes.

Renardet dit au médecin: «Vous savez de quoi il s'agit?»

--Oui, un enfant mort trouvé dans le bois par Médéric.

--C'est bien. Allons.

Ils se mirent à marcher côte à côte, et suivis des deux hommes. Leurs

pas, sur la mousse, ne faisaient aucun bruit; leurs yeux cherchaient,

là-bas, devant eux.

Le docteur Labarbe tendit le bras tout à coup: «Tenez, le voilà!»

Très loin, sous les arbres, on apercevait quelque chose de clair. S'ils

n'avaient point su ce que c'était, ils ne l'auraient pas deviné. Cela

semblait luisant et si blanc qu'on l'eût pris pour un linge tombé; car

un rayon de soleil glissé entre les branches illuminait la chair pâle

d'une grande raie oblique à travers le ventre. En approchant, ils

distinguaient peu à peu la forme, la tête voilée, tournée vers l'eau et

les deux bras écartés comme par un crucifiement.

--J'ai rudement chaud, dit le maire.

Et, se baissant vers la Brindille, il y trempa de nouveau son mouchoir

qu'il replaça encore sur son front.

Le médecin hâtait le pas, intéressé par la découverte. Dès qu'il fut

auprès du cadavre, il se pencha pour l'examiner, sans y toucher. Il

avait mis un pince-nez comme lorsqu'on regarde un objet curieux, et

tournait autour tout doucement.

Il dit sans se redresser: «Viol et assassinat que nous allons constater

tout à l'heure. Cette fillette est d'ailleurs presque une femme, voyez

sa gorge.»

Les deux seins, assez forts déjà, s'affaissaient sur la poitrine,

amollis par la mort.

Le médecin ôta légèrement le mouchoir qui couvrait la face. Elle apparut

noire, affreuse, la langue sortie, les yeux saillants. Il reprit:

«Parbleu, on l'a étranglée une fois l'affaire faite.»

Il palpait le cou: «Étranglée avec les mains, sans laisser d'ailleurs

aucune trace particulière, ni marque d'ongle ni empreinte de doigt.

Très bien. C'est la petite Roque, en effet.»

Il replaça délicatement le mouchoir: «Je n'ai rien à faire; elle est

morte depuis douze heures au moins. Il faut prévenir le parquet.»

Renardet, debout, les mains derrière le dos, regardait d'un oeil fixe le

petit corps étalé sur l'herbe. Il murmura: «Quel misérable! Il faudrait

retrouver les vêtements.»

Le médecin tâtait les mains, les bras, les jambes. Il dit: «Elle venait

sans doute de prendre un bain. Ils doivent être au bord de l'eau.»

Le maire ordonna: «Toi, Principe (c'était le secrétaire de la mairie),

tu vas me chercher ces hardes-là le long du ruisseau. Toi, Maxime

(c'était le garde champêtre), tu vas courir à Roüy-le-Tors et me ramener

le juge d'instruction avec la gendarmerie. Il faut qu'ils soient ici

dans une heure. Tu entends.»

Les deux hommes s'éloignèrent vivement; et Renardet dit au docteur:

«Quel gredin a bien pu faire un pareil coup dans ce pays-ci?»

Le médecin murmura: «Qui sait? Tout le monde est capable de ça. Tout le

monde en particulier et personne en général. N'importe, ça doit être

quelque rôdeur, quelque ouvrier sans travail. Depuis que nous sommes en

République, on ne rencontre que ça sur les routes.»

Tous deux étaient bonapartistes.

Le maire reprit: «Oui, ça ne peut être qu'un étranger, un passant, un

vagabond sans feu ni lieu...»

Le médecin ajouta avec une apparence de sourire: «Et sans femme. N'ayant

ni bon souper ni bon gîte, il s'est procuré le reste. On ne sait pas ce

qu'il y a d'hommes sur la terre capables d'un forfait à un moment

donné. Saviez-vous que cette petite avait disparu?»

Et du bout de sa canne, il touchait l'un après l'autre les doigts roidis

de la morte, appuyant dessus comme sur les touches d'un piano.

--Oui. La mère est venue me chercher hier, vers neuf heures du soir,

l'enfant n'étant pas rentrée à sept heures pour souper. Nous l'avons

appelée jusqu'à minuit sur les routes; mais nous n'avons point pensé à

la futaie. Il fallait le jour, du reste, pour opérer des recherches

vraiment utiles.

--Voulez-vous un cigare? dit le médecin.

--Merci, je n'ai pas envie de fumer. Ça me fait quelque chose de voir

ça.

Ils restaient debout tous les deux en face de ce frêle corps

d'adolescente, si pâle, sur la mousse sombre. Une grosse mouche à ventre

bleu qui se promenait le long d'une cuisse, s'arrêta sur les taches de

sang, repartit, remontant toujours, parcourant le flanc de sa marche

vive et saccadée, grimpa sur un sein, puis redescendit pour explorer

l'autre, cherchant quelque chose à boire sur cette morte. Les deux

hommes regardaient ce point noir errant.

Le médecin dit: «Comme c'est joli, une mouche sur la peau. Les dames du

dernier siècle avaient bien raison de s'en coller sur la figure.

Pourquoi a-t-on perdu cet usage-là?»

Le maire semblait ne point l'entendre, perdu dans ses réflexions.

Mais, tout d'un coup, il se retourna, car un bruit l'avait surpris; une

femme en bonnet et en tablier bleu accourait sous les arbres. C'était la

mère, la Roque. Dès qu'elle aperçut Renardet, elle se mit à hurler: «Ma

p'tite, ous qu'est ma p'tite?» tellement affolée qu'elle ne regardait

point par terre. Elle la vit tout à coup, s'arrêta net, joignit les

mains et leva ses deux bras en poussant une clameur aiguë et

déchirante, une clameur de bête mutilée.

Puis elle s'élança vers le corps, tomba à genoux, et enleva, comme si

elle l'eût arraché, le mouchoir qui couvrait la face. Quand elle vit

cette figure affreuse, noire et convulsée, elle se redressa d'une

secousse, puis s'abattit le visage contre terre, en jetant dans

l'épaisseur de la mousse des cris affreux et continus.

Son grand corps maigre sur qui ses vêtements collaient, secoué de

convulsions, palpitait. On voyait ses chevilles osseuses et ses mollets

secs enveloppés de gros bas bleus frissonner horriblement; et elle

creusait le sol de ses doigts crochus comme pour y faire un trou et s'y

cacher.

Le médecin, ému, murmura: «Pauvre vieille!» Renardet eut dans le ventre

un bruit singulier; puis il poussa une sorte d'éternuement bruyant qui

lui sortait en même temps par le nez et par la bouche; et, tirant son

mouchoir de sa poche, il se mit à pleurer dedans, toussant, sanglotant

et se mouchant avec bruit. Il balbutiait: «Cré... cré... cré... cré nom

de Dieu de cochon qui a fait ça.... Je... je... voudrais le voir

guillotiner...»

Mais Principe reparut, l'air désolé et les mains vides. Il murmura: «Je

ne trouve rien, m'sieu le maire, rien de rien nulle part.»

L'autre, effaré, répondit d'une voix grasse, noyée dans les larmes:

«Qu'est-ce que tu ne trouves pas?

--Les hardes de la petite.

--Eh bien... eh bien... cherche encore... et... et... trouve-les...

ou... tu auras affaire à moi.

L'homme, sachant qu'on ne résistait pas au maire, repartit d'un pas

découragé en jetant sur le cadavre un coup d'oeil oblique et craintif.

Des voix lointaines s'élevaient sous les arbres, une rumeur confuse, le

bruit d'une foule qui approchait; car Médéric, dans sa tournée, avait

semé la nouvelle de porte en porte. Les gens du pays, stupéfaits

d'abord, avaient causé de ça dans la rue, d'un seuil à l'autre; puis ils

s'étaient réunis; ils avaient jasé, discuté, commenté l'événement

pendant quelques minutes; et maintenant ils s'en venaient pour voir.

Ils arrivaient par groupes, un peu hésitants et inquiets, par crainte de

la première émotion. Quand ils aperçurent le corps, ils s'arrêtèrent,

n'osant plus avancer et parlant bas. Puis ils s'enhardirent, firent

quelques pas, s'arrêtèrent encore, avancèrent de nouveau, et ils

formèrent bientôt autour de la morte, de sa mère, du médecin et de

Renardet, un cercle épais, agité et bruyant qui se resserrait sous les

poussées subites des derniers venus. Bientôt ils touchèrent le cadavre.

Quelques-uns même se baissèrent pour le palper. Le médecin les écarta.

Mais le maire, sortant brusquement de sa torpeur, devint furieux, et,

saisissant la canne du docteur Labarbe, il se jeta sur ses administrés

en balbutiant: «Foutez-moi le camp... foutez-moi le camp... tas de

brutes... foutez-moi le camp....» En une seconde le cordon de curieux

s'élargit de deux cents mètres.

La Roque s'était relevée, retournée, assise, et elle pleurait maintenant

dans ses mains jointes sur sa face.

Dans la foule, on discutait la chose; et des yeux avides de garçons

fouillaient ce jeune corps découvert. Renardet s'en aperçut, et,

enlevant brusquement sa veste de toile, il la jeta sur la fillette qui

disparut tout entière sous le vaste vêtement.

Les curieux se rapprochaient doucement; la futaie s'emplissait de monde;

une rumeur continue de voix montait sous le feuillage touffu des grands

arbres.

Le maire, en manches de chemise, restait debout, sa canne à la main,

dans une attitude de combat. Il semblait exaspéré par cette curiosité du

peuple et répétait: «Si un de vous approche, je lui casse la tête comme

à un chien.»

Les paysans avaient grand'peur de lui; ils se tinrent au large. Le

docteur Labarbe, qui fumait, s'assit à côté de la Roque, et il lui

parla, cherchant à la distraire. La vieille femme aussitôt ôta ses mains

de son visage et elle répondit avec un flux de mots larmoyants, vidant

sa douleur dans l'abondance de sa parole. Elle raconta toute sa vie, son

mariage, la mort de son homme, piqueur de boeufs, tué d'un coup de

corne, l'enfance de sa fille, son existence misérable de veuve sans

ressources avec la petite. Elle n'avait que ça, sa petite Louise; et on

l'avait tuée; on l'avait tuée dans ce bois. Tout d'un coup, elle voulut

la revoir, et, se traînant sur les genoux jusqu'au cadavre, elle souleva

par un coin le vêtement qui le couvrait; puis elle le laissa retomber

et se remit à hurler. La foule se taisait, regardant avidement tous les

gestes de la mère.

Mais, soudain, un grand remous eut lieu; on cria: «Les gendarmes, les

gendarmes!»

Deux gendarmes apparaissaient au loin, arrivant au grand trot, escortant

leur capitaine et un petit monsieur à favoris roux, qui dansait comme un

singe sur une haute jument blanche.

Le garde champêtre avait justement trouvé M. Putoin, le juge

d'instruction, au moment où il enfourchait son cheval pour faire sa

promenade de tous les jours, car il posait pour le beau cavalier, à la

grande joie des officiers.

Il mit pied à terre avec le capitaine, et serra les mains du maire et du

docteur, en jetant un regard de fouine sur la veste de toile que

gonflait le corps couché dessous.

Quand il fut bien au courant des faits, il fit d'abord écarter le public

que les gendarmes chassèrent de la futaie, mais qui reparut bientôt dans

la prairie, et forma haie, une grande haie de têtes excitées et

remuantes tout le long de la Brindille, de l'autre côté du ruisseau.

Le médecin, à son tour, donna des explications que Renardet écrivait au

crayon sur son agenda. Toutes les constatations furent faites,

enregistrées et commentées sans amener aucune découverte. Maxime aussi

était revenu sans avoir trouvé trace des vêtements.

Cette disparition surprenait tout le monde, personne ne pouvant

l'expliquer que par un vol; et, comme ces guenilles ne valaient pas

vingt sous, ce vol même était inadmissible.

Le juge d'instruction, le maire, le capitaine et le docteur s'étaient

mis eux-mêmes à chercher deux par deux, écartant les moindres branches

le long de l'eau.

Renardet disait au juge: «Comment se fait-il que ce misérable ait caché

ou emporté les hardes et ait laissé ainsi le corps en plein air, en

pleine vue?»

L'autre, sournois et perspicace, répondit: «Hé! hé!» Une ruse peut-être?

Ce crime a été commis ou par une brute ou par un madré coquin. Dans tous

les cas, nous arriverons bien à le découvrir.»

Un roulement de voiture leur fit tourner la tête. C'étaient le

substitut, le médecin et le greffier du tribunal qui arrivaient à leur

tour. On recommença les recherches tout en causant avec animation.

Renardet dit tout à coup: «Savez-vous que je vous garde à déjeuner?»

Tout le monde accepta avec des sourires, et le juge d'instruction,

trouvant qu'on s'était assez occupé, pour ce jour-là, de la petite

Roque, se tourna vers le maire:

--Je peux faire porter chez vous le corps, n'est-ce pas? Vous avez bien

une chambre pour me le garder jusqu'à ce soir.

L'autre se troubla, balbutiant: «Oui, non... non.... A vrai dire, j'aime

mieux qu'il n'entre pas chez moi... à cause... à cause de mes

domestiques... qui... qui parlent déjà de revenants dans... dans ma

tour, dans la tour du Renard.... Vous savez.... Je ne pourrais plus en

garder un seul.... Non.... J'aime mieux ne pas l'avoir chez moi.»

Le magistrat se mit à sourire: «Bon.... Je vais le faire emporter tout

de suite à Roüy, pour l'examen légal.» Et se tournant vers le substitut:

«Je peux me servir de votre voiture, n'est-ce pas?

--Oui, parfaitement.»

Tout le monde revint vers le cadavre. La Roque maintenant, assise à côté

de sa fille, lui tenait la main, et elle regardait devant elle, d'un

oeil vague et hébété.

Les deux médecins essayèrent de l'emmener pour qu'elle ne vît pas

enlever la petite; mais elle comprit tout de suite ce qu'on allait

faire, et, se jetant sur le corps, elle le saisit à pleins bras. Couchée

dessus elle criait: «Vous ne l'aurez pas, c'est à moi, c'est à moi à

c't'heure. On me l'a tuée; j' veux la garder, vous l'aurez pas!»

Tous les hommes, troublés et indécis, restaient debout autour d'elle.

Renardet se mit à genoux pour lui parler: «Écoutez, la Roque, il le

faut, pour savoir celui qui l'a tuée; sans ça on ne saurait pas; il faut

bien qu'on le cherche pour le punir. On vous la rendra quand on l'aura

trouvé, je vous le promets.»

Cette raison ébranla la femme et une haine s'éveillant dans son regard

affolé: «Alors on le prendra? dit-elle.»

--Oui, je vous le promets.

Elle se releva, décidée à laisser faire ces gens; mais le capitaine

ayant murmuré: «C'est surprenant qu'on ne retrouve pas ses vêtements»,

une idée nouvelle qu'elle n'avait pas encore eue, entra brusquement dans

sa tête de paysanne et elle demanda:

--«Ous qu'é sont ses hardes; c'est à mé. Je les veux. Ous qu'on les a

mises?»

On lui expliqua comment elles demeuraient introuvables; alors elle les

réclama avec une obstination désespérée, pleurant et gémissant: «C'est à

mé, je les veux; ous qu'é sont, je les veux?»

Plus on tentait de la calmer, plus elle sanglotait, s'obstinait. Elle ne

demandait plus le corps, elle voulait les vêtements, les vêtements de sa

fille, autant peut-être par inconsciente cupidité de misérable pour qui

une pièce d'argent représente une fortune, que par tendresse maternelle.

Et quand le petit corps, roulé en des couvertures qu'on était allé

chercher chez Renardet, disparut dans la voiture, la vieille, debout

sous les arbres, soutenue par le maire et le capitaine, criait: «J'ai

pu rien, pu rien, pu rien au monde, pu rien, pas seulement son p'tit

bonnet, son p'tit bonnet; j'ai pu rien, pu rien, pas seulement son p'tit

bonnet.»

Le curé venait d'arriver; un tout jeune prêtre déjà gras. Il se chargea

d'emmener la Roque, et ils s'en allèrent ensemble vers le village. La

douleur de la mère s'atténuait sous la parole sucrée de

l'ecclésiastique, qui lui promettait mille compensations. Mais elle

répétait sans cesse: «Si j'avais seulement son p'tit bonnet...»

s'obstinant à cette idée qui dominait à présent toutes les autres.

Renardet cria de loin: «Vous déjeunez avec nous, monsieur l'abbé. Dans

une heure.»

Le prêtre tourna la tête et répondit: «Volontiers, monsieur le maire. Je

serai chez vous à midi.»

Et tout le monde se dirigea vers la maison dont on apercevait à travers

les branches la façade grise et la grande tour plantée au bord de la

Brindille.

Le repas dura longtemps; on parlait du crime. Tout le monde se trouva du

même avis; il avait été accompli par quelque rôdeur, passant là par

hasard, pendant que la petite prenait un bain.

Puis les magistrats retournèrent à Roüy, en annonçant qu'ils

reviendraient le lendemain de bonne heure; le médecin et le curé

rentrèrent chez eux, tandis que Renardet, après une longue promenade par

les prairies, s'en revint sous la futaie où il se promena jusqu'à la

nuit, à pas lents, les mains derrière le dos.

Il se coucha de fort bonne heure et il dormait encore le lendemain quand

le juge d'instruction pénétra dans sa chambre. Il se frottait les mains;

il avait l'air content; il dit:

--«Ah! ah! vous dormez encore! Eh! bien, mon cher, nous avons du

nouveau ce matin.»

Le maire s'était assis sur son lit.

--Quoi donc?

--Oh! quelque chose de singulier. Vous vous rappelez bien comme la mère

réclamait, hier, un souvenir de sa fille, son petit bonnet surtout. Eh

bien, en ouvrant sa porte, ce matin, elle a trouvé, sur le seuil, les

deux petits sabots de l'enfant. Cela prouve que le crime a été commis

par quelqu'un du pays, par quelqu'un qui a eu pitié d'elle. Voilà en

outre le facteur Médéric qui m'apporte le dé, le couteau et l'étui à

aiguilles de la morte. Donc l'homme, en emportant les vêtements pour les

cacher, a laissé tomber les objets contenus dans la poche. Pour moi,

j'attache surtout de l'importance au fait des sabots, qui indique une

certaine culture morale et une faculté d'attendrissement chez

l'assassin. Nous allons donc, si vous le voulez bien, passer en revue

ensemble les principaux habitants de votre pays.

Le maire s'était levé. Il sonna afin qu'on lui apportât de l'eau chaude

pour sa barbe. Il disait: «Volontiers; mais ce sera assez long, et nous

pouvons commencer tout de suite.»

M. Putoin s'était assis à cheval sur une chaise, continuant ainsi, même

dans les appartements, sa manie d'équitation.

Renardet, à présent, se couvrait le menton de mousse blanche en se

regardant dans la glace; puis il aiguisa son rasoir sur le cuir et il

reprit: «Le principal habitant de Carvelin s'appelle Joseph Renardet,

maire, riche propriétaire, homme bourru qui bat les gardes et les

cochers...»

Le juge d'instruction se mit à rire: «Cela suffit; passons au

suivant....

--Le second en importance est M. Pelledent, adjoint, éleveur de boeufs,

également riche propriétaire, paysan madré, très sournois, très retors

en toute question d'argent, mais incapable, à mon avis, d'avoir commis

un tel forfait.

M. Putoin dit: «Passons.»

Alors, tout en se rasant et se lavant, Renardet continua l'inspection

morale de tous les habitants de Carvelin. Après deux heures de

discussion, leurs soupçons s'étaient arrêtés sur trois individus assez

suspects: un braconnier nommé Cavalle, un pêcheur de truites et

d'écrevisses nommé Paquet, et un piqueur de boeufs nommé Clovis.

II

Les recherches durèrent tout l'été; on ne découvrit pas le criminel.

Ceux qu'on soupçonna et qu'on arrêta prouvèrent facilement leur

innocence, et le parquet dut renoncer à la poursuite du coupable.

Mais cet assassinat semblait avoir ému le pays entier d'une façon

singulière. Il était resté aux âmes des habitants une inquiétude, une

vague peur, une sensation d'effroi mystérieux, venue non seulement de

l'impossibilité de découvrir aucune trace, mais aussi et surtout de

cette étrange trouvaille des sabots devant la porte de la Roque, le

lendemain. La certitude que le meurtrier avait assisté aux

constatations, qu'il vivait encore dans le village, sans doute, hantait

les esprits, les obsédait, paraissait planer sur le pays comme une

incessante menace.

La futaie, d'ailleurs, était devenue un endroit redouté, évité, qu'on

croyait hanté. Autrefois, les habitants venaient s'y promener chaque

dimanche dans l'après-midi. Ils s'asseyaient sur la mousse au pied des

grands arbres énormes, ou bien s'en allaient le long de l'eau en

guettant les truites qui filaient sous les herbes. Les garçons jouaient

aux boules, aux quilles, au bouchon, à la balle, en certaines places où

ils avaient découvert, aplani et battu le sol; et les filles, par rangs

de quatre ou cinq, se promenaient en se tenant par le bras, piaillant de

leurs voix criardes des romances qui grattaient l'oreille, dont les

notes fausses troublaient l'air tranquille et agaçaient les nerfs des

dents ainsi que des gouttes de vinaigre. Maintenant personne n'allait

plus sous la voûte épaisse et haute, comme si on se fût attendu à y

trouver toujours quelque cadavre couché.

L'automne vint, les feuilles tombèrent. Elles tombaient jour et nuit,

descendaient en tournoyant, rondes et légères, le long des grands

arbres; et on commençait à voir le ciel à travers les branches.

Quelquefois, quand un coup de vent passait sur les cimes, la pluie lente

et continue s'épaississait brusquement, devenait une averse vaguement

bruissante qui couvrait la mousse d'un épais tapis jaune, criant un peu

sous les pas. Et le murmure presque insaisissable, le murmure flottant,

incessant, doux et triste de cette chute, semblait une plainte, et ces

feuilles tombant toujours, semblaient des larmes, de grandes larmes

versées par les grands arbres tristes qui pleuraient jour et nuit sur la

fin de l'année, sur la fin des aurores tièdes et des doux crépuscules,

sur la fin des brises chaudes et des clairs soleils, et aussi peut-être

sur le crime qu'ils avaient vu commettre sous leur ombre, sur l'enfant

violée et tuée à leur pied. Ils pleuraient dans le silence du bois

désert et vide, du bois abandonné et redouté, où devait errer, seule,

l'âme, la petite âme de la petite morte.

La Brindille, grossie par les orages, coulait plus vite, jaune et colère

entre ses berges sèches, entre deux haies de saules maigres et nus.

Et voilà que Renardet, tout à coup, revint se promener sous la futaie.

Chaque jour, à la nuit tombante, il sortait de sa maison, descendait à

pas lents son perron, et s'en allait sous les arbres d'un air songeur,

les mains dans ses poches. Il marchait longtemps sur la mousse humide et

molle, tandis qu'une légion de corbeaux, accourus de tous les voisinages

pour coucher dans les grandes cimes, se déroulait à travers l'espace, à

la façon d'un immense voile de deuil flottant au vent, en poussant des

clameurs violentes et sinistres.

Quelquefois, ils se posaient, criblant de taches noires les branches

emmêlées sur le ciel rouge, sur le ciel sanglant des crépuscules

d'automne. Puis, tout à coup, ils repartaient en croassant affreusement

et en déployant de nouveau au-dessus du bois le long feston sombre de

leur vol.

Ils s'abattaient enfin sur les faîtes les plus hauts et cessaient peu à

peu leurs rumeurs, tandis que la nuit grandissante mêlait leurs plumes

noires au noir de l'espace.

Renardet errait encore au pied des arbres, lentement; puis, quand les

ténèbres opaques ne lui permettaient plus de marcher, il rentrait,

tombait comme une masse dans son fauteuil, devant la cheminée claire, en

tendant au foyer ses pieds humides qui fumaient longtemps contre la

flamme.

Or, un matin, une grande nouvelle courut dans le pays: le maire faisait

abattre sa futaie.

Vingt bûcherons travaillaient déjà. Ils avaient commencé par le coin le

plus proche de la maison, et ils allaient vite en présence du maître.

D'abord, les ébrancheurs grimpaient le long du tronc.

Liés à lui par un collier de corde, ils l'enlacent d'abord de leurs

bras, puis, levant une jambe, ils le frappent fortement d'un coup de

pointe d'acier fixée à leur semelle. La pointe entre dans le bois, y

reste enfoncée, et l'homme s'élève dessus comme sur une marche pour

frapper de l'autre pied avec l'autre pointe sur laquelle il se

soutiendra de nouveau en recommençant avec la première.

Et, à chaque montée, il porte plus haut le collier de corde qui

l'attache à l'arbre; sur ses reins, pend et brille la hachette d'acier.

Il grimpe toujours doucement comme une bête parasite attaquant un géant,

il monte lourdement le long de l'immense colonne, l'embrassant et

l'éperonnant pour aller le décapiter.

Dès qu'il arrive aux premières branches, il s'arrête, détache de son

flanc la serpe aiguë et il frappe. Il frappe avec lenteur, avec méthode,

entaillant le membre tout près du tronc; et, soudain, la branche craque,

fléchit, s'incline, s'arrache et s'abat en frôlant dans sa chute les

arbres voisins. Puis elle s'écrase sur le sol avec un grand bruit de

bois brisé, et toutes ses menues branchettes palpitent longtemps.

Le sol se couvrait de débris que d'autres hommes taillaient à leur tour,

liaient en fagots et empilaient en tas, tandis que les arbres restés

encore debout semblaient des poteaux démesurés, des pieux gigantesques

amputés et rasés par l'acier tranchant des serpes.

Et, quand l'ébrancheur avait fini sa besogne, il laissait au sommet du

fût droit et mince le collier de corde qu'il y avait porté, il

redescendait ensuite à coups d'éperon le long du tronc découronné que

les bûcherons alors attaquaient par la base en frappant à grands coups

qui retentissaient dans tout le reste de la futaie.

Quand la blessure du pied semblait assez profonde, quelques hommes

tiraient, en poussant un cri cadencé, sur la corde fixée au sommet, et

l'immense mât soudain craquait et tombait sur le sol avec le bruit sourd

et la secousse d'un coup de canon lointain.

Et le bois diminuait chaque jour, perdant ses arbres abattus comme une

armée perd ses soldats.

Renardet ne s'en allait plus; il restait là du matin au soir,

contemplant, immobile et les mains derrière le dos, la mort lente de sa

futaie. Quand un arbre était tombé, il posait le pied dessus, ainsi que

sur un cadavre. Puis il levait les yeux sur le suivant avec une sorte

d'impatience secrète et calme, comme s'il eût attendu, espéré, quelque

chose à la fin de ce massacre.

Cependant, on approchait du lieu où la petite Roque avait été trouvée.

On y parvint enfin, un soir, à l'heure du crépuscule.

Comme il faisait sombre, le ciel étant couvert, les bûcherons voulurent

arrêter leur travail, remettant au lendemain la chute d'un hêtre énorme,

mais le maître s'y opposa, et exigea qu'à l'heure même on ébranchât et

abattît ce colosse qui avait ombragé le crime.

Quand l'ébrancheur l'eut mis à nu, eut terminé sa toilette de condamné,

quand les bûcherons en eurent sapé la base, cinq hommes commencèrent à

tirer sur la corde attachée au faîte.

L'arbre résista; son tronc puissant, bien qu'entaillé jusqu'au milieu,

était rigide comme du fer. Les ouvriers, tous ensemble, avec une sorte

de saut régulier, tendaient la corde en se couchant jusqu'à terre, et

ils poussaient un cri de gorge essoufflé qui montrait et réglait leur

effort.

Deux bûcherons, debout contre le géant, demeuraient la hache au poing,

pareils à deux bourreaux prêts à frapper encore, et Renardet, immobile,

la main sur l'écorce, attendait la chute avec une émotion inquiète et

nerveuse.

Un des hommes lui dit: «Vous êtes trop près, monsieur le maire; quand il

tombera, ça pourrait vous blesser.»

Il ne répondit pas et ne recula point; il semblait prêt à saisir

lui-même à pleins bras le hêtre pour le terrasser comme un lutteur.

Ce fut tout à coup, dans le pied de la haute colonne de bois, un

déchirement qui sembla courir jusqu'au sommet comme une secousse

douloureuse; et elle s'inclina un peu, prête à tomber, mais résistant

encore. Les hommes, excités, roidirent leurs bras, donnèrent un effort

plus grand; et comme l'arbre, brisé, croulait, soudain Renardet fit un

pas en avant, puis s'arrêta, les épaules soulevées pour recevoir le choc

irrésistible, le choc mortel qui l'écraserait sur le sol.

Mais le hêtre, ayant un peu dévié, lui frôla seulement les reins, le

jetant sur la face à cinq mètres de là.

Les ouvriers s'élancèrent pour le relever; il s'était déjà soulevé

lui-même sur les genoux, étourdi, les yeux égarés, et passant la main

sur son front, comme s'il se réveillait d'un accès de folie.

Quand il se fut remis sur ses pieds, les hommes, surpris,

l'interrogèrent, ne comprenant point ce qu'il avait fait. Il répondit,

en balbutiant, qu'il avait eu un moment d'égarement, ou, plutôt, une

seconde de retour à l'enfance, qu'il s'était imaginé avoir le temps de

passer sous l'arbre, comme les gamins passent en courant devant les

voitures au trot, qu'il avait joué au danger, que, depuis huit jours, il

sentait cette envie grandir en lui, en se demandant, chaque fois qu'un

arbre craquait pour tomber, si on pourrait passer dessous sans être

touché. C'était une bêtise, il l'avouait; mais tout le monde a de ces

minutes d'insanité et de ces tentations d'une stupidité puérile.

Il s'expliquait lentement, cherchant ses mots, la voix sourde; puis il

s'en alla en disant: «A demain, mes amis, à demain.»

Dès qu'il fut rentré dans sa chambre, il s'assit devant sa table, que sa

lampe, coiffée d'un abat-jour, éclairait vivement, et, prenant son front

entre ses mains, il se mit à pleurer.

Il pleura longtemps, puis s'essuya les yeux, releva la tête et regarda

sa pendule. Il n'était pas encore six heures. Il pensa: «J'ai le temps

avant le dîner», et il alla fermer sa porte à clef. Il revint alors

s'asseoir devant sa table; il fit sortir le tiroir du milieu, prit

dedans un revolver et le posa sur ses papiers, en pleine clarté. L'acier

de l'arme luisait, jetait des reflets pareils à des flammes.

Renardet le contempla quelque temps avec l'oeil trouble d'un homme ivre;

puis il se leva et se mit à marcher.

Il allait d'un bout à l'autre de l'appartement, et de temps en temps

s'arrêtait pour repartir aussitôt. Soudain, il ouvrit la porte de son

cabinet de toilette, trempa une serviette dans la cruche à eau et se

mouilla le front, comme il avait fait le matin du crime. Puis il se

remit à marcher. Chaque fois qu'il passait devant sa table, l'arme

brillante attirait son regard, sollicitait sa main; mais il guettait la

pendule et pensait: «J'ai encore le temps.»

La demie de six heures sonna. Il prit alors le revolver, ouvrit la

bouche toute grande avec une affreuse grimace, et enfonça le canon

dedans comme s'il eût voulu l'avaler. Il resta ainsi quelques secondes,

immobile, le doigt sur la gâchette, puis, brusquement secoué par un

frisson d'horreur, il cracha le pistolet sur le tapis.

Et il retomba sur son fauteuil en sanglotant: «Je ne peux pas. Je n'ose

pas! Mon Dieu! Mon Dieu! Comment faire pour avoir le courage de me

tuer!»

On frappait à la porte; il se dressa, affolé. Un domestique disait: «Le

dîner de monsieur est prêt.» Il répondit: «C'est bien. Je descends.»

Alors il ramassa l'arme, l'enferma de nouveau dans le tiroir, puis se

regarda dans la glace de la cheminée pour voir si son visage ne lui

semblait pas trop convulsé. Il était rouge, comme toujours, un peu plus

rouge peut-être. Voilà tout. Il descendit et se mit à table.

Il mangea lentement, en homme qui veut faire traîner le repas, qui ne

veut point se retrouver seul avec lui-même. Puis il fuma plusieurs pipes

dans la salle pendant qu'on desservait. Puis il remonta dans sa chambre.

Dès qu'il s'y fut enfermé, il regarda sous son lit, ouvrit toutes ses

armoires, explora tous les coins, fouilla tous les meubles. Il alluma

ensuite les bougies de sa cheminée, et, tournant plusieurs fois sur

lui-même, parcourut de l'oeil tout l'appartement avec une angoisse

d'épouvante qui lui crispait la face, car il savait bien qu'il allait la

voir, comme toutes les nuits, la petite Roque, la petite fille qu'il

avait violée, puis étranglée.

Toutes les nuits, l'odieuse vision recommençait. C'était d'abord dans

ses oreilles une sorte de ronflement comme le bruit d'une machine à

battre ou le passage lointain d'un train sur un pont. Il commençait

alors à haleter, à étouffer, et il lui fallait déboutonner son col de

chemise et sa ceinture. Il marchait pour faire circuler le sang, il

essayait de lire, il essayait de chanter; c'était en vain; sa pensée,

malgré lui, retournait au jour du meurtre, et le lui faisait recommencer

dans ses détails les plus secrets, avec toutes ses émotions les plus

violentes de la première minute à la dernière.

Il avait senti, en se levant, ce matin-là, le matin de l'horrible jour,

un peu d'étourdissement et de migraine qu'il attribuait à la chaleur, de

sorte qu'il était resté dans sa chambre jusqu'à l'appel du déjeuner.

Après le repas, il avait fait la sieste; puis il était sorti vers la fin

de l'après-midi pour respirer la brise fraîche et calmante sous les

arbres de sa futaie.

Mais, dès qu'il fut dehors, l'air lourd et brûlant de la plaine

l'oppressa davantage. Le soleil, encore haut dans le ciel, versait sur

la terre calcinée, sèche et assoiffée, des flots de lumière ardente.

Aucun souffle de vent ne remuait les feuilles. Toutes les bêtes, les

oiseaux, les sauterelles elles-mêmes se taisaient. Renardet gagna les

grands arbres et se mit à marcher sur la mousse où la Brindille

évaporait un peu de fraîcheur sous l'immense toiture de branches. Mais

il se sentait mal à l'aise. Il lui semblait qu'une main inconnue,

invisible, lui serrait le cou; et il ne songeait presque à rien, ayant

d'ordinaire peu d'idées dans la tête. Seule, une pensée vague le hantait

depuis trois mois, la pensée de se remarier. Il souffrait de vivre seul,

il en souffrait moralement et physiquement. Habitué depuis dix ans à

sentir une femme près de lui, accoutumé à sa présence de tous les

instants, à son étreinte quotidienne, il avait besoin, un besoin

impérieux et confus de son contact incessant et de son baiser régulier.

Depuis la mort de Mme Renardet, il souffrait sans cesse sans bien

comprendre pourquoi, il souffrait de ne plus sentir sa robe frôler ses

jambes tout le jour, et de ne plus pouvoir se calmer et s'affaiblir

entre ses bras, surtout. Il était veuf depuis six mois à peine et il

cherchait déjà dans les environs quelle jeune fille ou quelle veuve il

pourrait épouser lorsque son deuil serait fini.

Il avait une âme chaste, mais logée dans un corps puissant d'Hercule, et

des images charnelles commençaient à troubler son sommeil et ses

veilles. Il les chassait; elles revenaient; et il murmurait par moments

en souriant de lui-même: «Me voici comme saint Antoine.»

Ayant eu ce matin-là plusieurs de ces visions obsédantes, le désir lui

vint tout à coup de se baigner dans la Brindille pour se rafraîchir et

apaiser l'ardeur de son sang.

Il connaissait un peu plus loin un endroit large et profond où les gens

du pays venaient se tremper quelquefois en été. Il y alla.

Des saules épais cachaient ce bassin clair où le courant se reposait,

sommeillait un peu avant de repartir. Renardet, en approchant, crut

entendre un léger bruit, un faible clapotement qui n'était point celui

du ruisseau sur les berges. Il écarta doucement les feuilles et regarda.

Une fillette, toute nue, toute blanche à travers l'onde transparente,

battait l'eau des deux mains, en dansant un peu dedans, et tournant sur

elle-même avec des gestes gentils. Ce n'était plus une enfant, ce

n'était pas encore une femme; elle était grasse et formée, tout en

gardant un air de gamine précoce, poussée vite, presque mûre. Il ne

bougeait plus, perclus de surprise, d'angoisse, le souffle coupé par une

émotion bizarre et poignante. Il demeurait là, le coeur battant comme si

un de ses rêves sensuels venait de se réaliser, comme si une fée impure

eût fait apparaître devant lui cet être troublant et trop jeune, cette

petite Vénus paysanne, née dans les bouillons du ruisselet, comme

l'autre, la grande, dans les vagues de la mer.

Soudain l'enfant sortit du bain, et, sans le voir, s'en vint vers lui

pour chercher ses hardes et se rhabiller. A mesure qu'elle approchait à

petits pas hésitants, par crainte des cailloux pointus, il se sentait

poussé vers elle par une force irrésistible, par un emportement bestial

qui soulevait toute sa chair, affolait son âme et le faisait trembler

des pieds à la tête.

Elle resta debout, quelques secondes, derrière le saule qui le cachait.

Alors, perdant toute raison, il ouvrit les branches, se rua sur elle et

la saisit dans ses bras. Elle tomba, trop effarée pour résister, trop

épouvantée pour appeler, et il la posséda sans comprendre ce qu'il

faisait.

Il se réveilla de son crime, comme on se réveille d'un cauchemar.

L'enfant commençait à pleurer.

Il dit: «Tais-toi, tais-toi donc. Je te donnerai de l'argent.»

Mais elle n'écoutait pas; elle sanglotait.

Il reprit: «Mais tais-toi donc. Tais-toi donc. Tais-toi donc.»

Elle hurla en se tordant pour s'échapper.

Il comprit brusquement qu'il était perdu; et il la saisit par le cou

pour arrêter dans sa bouche ces clameurs déchirantes et terribles. Comme

elle continuait à se débattre avec la force exaspérée d'un être qui veut

fuir la mort, il ferma ses mains de colosse sur la petite gorge gonflée

de cris, et il l'eut étranglée en quelques instants, tant il serrait

furieusement, sans qu'il songeât à la tuer, mais seulement pour la faire

taire.

Puis il se dressa, éperdu d'horreur.

Elle gisait devant lui, sanglante et la face noire. Il allait se sauver,

quand surgit dans son âme bouleversée l'instinct mystérieux et confus

qui guide tous les êtres en danger.

Il faillit jeter le corps à l'eau: mais une autre impulsion le poussa

vers les hardes dont il fit un mince paquet. Alors, comme il avait de la

ficelle dans ses poches, il le lia et le cacha dans un trou profond du

ruisseau, sous un tronc d'arbre dont le pied baignait dans la Brindille.

Puis il s'en alla, à grands pas, gagna les prairies, fit un immense

détour pour se montrer à des paysans qui habitaient fort loin de là, de

l'autre côté du pays, et il rentra pour dîner à l'heure ordinaire en

racontant à ses domestiques tout le parcours de sa promenade.

Il dormit pourtant cette nuit-là; il dormit d'un épais sommeil de brute,

comme doivent dormir quelquefois les condamnés à mort. Il n'ouvrit les

yeux qu'aux premières lueurs du jour, et il attendit, torturé par la

peur du forfait découvert, l'heure ordinaire de son réveil.

Puis il dut assister à toutes les constatations. Il le fit à la façon

des somnambules, dans une hallucination qui lui montrait les choses et

les hommes à travers une sorte de songe, dans un nuage d'ivresse, dans

ce doute d'irréalité qui trouble l'esprit aux heures des grandes

catastrophes.

Seul le cri déchirant de la Roque lui traversa le coeur. A ce moment il

faillit se jeter aux genoux de la vieille femme en criant: «C'est moi.»

Mais il se contint. Il alla pourtant, durant la nuit, repêcher les

sabots de la morte, pour les porter sur le seuil de sa mère.

Tant que dura l'enquête, tant qu'il dut guider et égarer la justice, il

fut calme, maître de lui, rusé et souriant. Il discutait paisiblement

avec les magistrats toutes les suppositions qui leur passaient par

l'esprit, combattait leurs opinions, démolissait leurs raisonnements. Il

prenait même un certain plaisir âcre et douloureux à troubler leurs

perquisitions, à embrouiller leurs idées, à innocenter ceux qu'ils

suspectaient.

Mais à partir du jour où les recherches furent abandonnées, il devint

peu à peu nerveux, plus excitable encore qu'autrefois, bien qu'il

maîtrisât ses colères. Les bruits soudains le faisaient sauter de peur;

il frémissait pour la moindre chose, tressaillait parfois des pieds à la

tête quand une mouche se posait sur son front. Alors un besoin impérieux

de mouvement l'envahit, le força à des courses prodigieuses, le tint

debout des nuits entières, marchant à travers sa chambre.

Ce n'était point qu'il fût harcelé par des remords. Sa nature brutale ne

se prêtait à aucune nuance de sentiment ou de crainte morale. Homme

d'énergie et même de violence, né pour faire la guerre, ravager les pays

conquis et massacrer les vaincus, plein d'instincts sauvages de chasseur

et de batailleur, il ne comptait guère la vie humaine. Bien qu'il

respectât l'Église, par politique, il ne croyait ni à Dieu, ni au

diable, n'attendant par conséquent, dans une autre vie, ni châtiment, ni

récompense de ses actes en celle-ci. Il gardait pour toute croyance une

vague philosophie faite de toutes les idées des encyclopédistes du

siècle dernier; et il considérait la Religion comme une sanction morale

de la Loi, l'une et l'autre ayant été inventées par les hommes pour

régler les rapports sociaux.

Tuer quelqu'un en duel, ou à la guerre, ou dans une querelle, ou par

accident, ou par vengeance, ou même par forfanterie, lui eût semblé une

chose amusante et crâne, et n'eût pas laissé plus de traces en son

esprit que le coup de fusil tiré sur un lièvre; mais il avait ressenti

une émotion profonde du meurtre de cette enfant. Il l'avait commis

d'abord dans l'affolement d'une ivresse irrésistible, dans une espèce de

tempête sensuelle emportant sa raison. Et il avait gardé au coeur, gardé

dans sa chair, gardé sur ses lèvres, gardé jusque dans ses doigts

d'assassin une sorte d'amour bestial, en même temps qu'une horreur

épouvantée pour cette fillette surprise par lui et tuée lâchement. A

tout instant sa pensée revenait à cette scène horrible; et bien qu'il

s'efforçât de chasser cette image, qu'il l'écartât avec terreur, avec

dégoût, il la sentait rôder dans son esprit, tourner autour de lui,

attendant sans cesse le moment de réapparaître.

Alors il eut peur des soirs, peur de l'ombre tombant autour de lui. Il

ne savait pas encore pourquoi les ténèbres lui semblaient effrayantes;

mais il les redoutait d'instinct; il les sentait peuplées de terreurs.

Le jour clair ne se prête point aux épouvantes. On y voit les choses et

les êtres; aussi n'y rencontre-t-on que les choses et les êtres naturels

qui peuvent se montrer dans la clarté. Mais la nuit, la nuit opaque,

plus épaisse que des murailles, et vide, la nuit infinie, si noire, si

vaste, où l'on peut frôler d'épouvantables choses, la nuit où l'on sent

errer, rôder l'effroi mystérieux, lui paraissait cacher un danger

inconnu, proche et menaçant! Lequel?

Il le sut bientôt. Comme il était dans son fauteuil, assez tard, un soir

qu'il ne dormait pas, il crut voir remuer le rideau de sa fenêtre. Il

attendit, inquiet, le coeur battant; la draperie ne bougeait plus; puis,

soudain, elle s'agita de nouveau; du moins il pensa qu'elle s'agitait.

Il n'osait point se lever; il n'osait plus respirer; et pourtant il

était brave; il s'était battu souvent et il aurait aimé découvrir chez

lui des voleurs.

Était-il vrai qu'il remuait, ce rideau? Il se le demandait, craignant

d'être trompé par ses yeux. C'était si peu de chose, d'ailleurs, un

léger frisson de l'étoffe, une sorte de tremblement des plis, à peine

une ondulation comme celle que produit le vent. Renardet demeurait les

yeux fixes, le cou tendu; et brusquement il se leva, honteux de sa

peur, fit quatre pas, saisit la draperie à deux mains et l'écarta

largement. Il ne vit rien d'abord que les vitres noires, noires comme

des plaques d'encre luisante. La nuit, la grande nuit impénétrable

s'étendait par derrière jusqu'à l'invisible horizon. Il restait debout

en face de cette ombre illimitée; et tout à coup il y aperçut une lueur,

une lueur mouvante, qui semblait éloignée. Alors il approcha son visage

du carreau, pensant qu'un pêcheur d'écrevisses braconnait sans doute

dans la Brindille, car il était minuit passé, et cette lueur rampait au

bord de l'eau, sous la futaie. Comme il ne distinguait pas encore,

Renardet enferma ses yeux entre ses mains; et brusquement cette lueur

devint une clarté, et il aperçut la petite Roque nue et sanglante sur la

mousse.

Il recula crispé d'horreur, heurta son siège et tomba sur le dos. Il y

resta quelques minutes l'âme en détresse, puis il s'assit et se mit à

réfléchir. Il avait eu une hallucination, voilà tout; une hallucination

venue de ce qu'un maraudeur de nuit marchait au bord de l'eau avec son

fanal. Quoi d'étonnant d'ailleurs à ce que le souvenir de son crime

jetât en lui, parfois, la vision de la morte.

S'étant relevé, il but un verre d'eau, puis s'assit. Il songeait: «Que

vais-je faire, si cela recommence?» Et cela recommencerait, il le

sentait, il en était sûr. Déjà la fenêtre sollicitait son regard,

l'appelait, l'attirait. Pour ne plus la voir, il tourna sa chaise; puis

il prit un livre et essaya de lire; mais il lui sembla entendre bientôt

s'agiter quelque chose derrière lui, et il fit brusquement pivoter sur

un pied son fauteuil. Le rideau remuait encore; certes, il avait remué,

cette fois; il n'en pouvait plus douter; il s'élança et le saisit d'une

main si brutale qu'il le jeta bas avec sa galerie; puis il colla

avidement sa face contre la vitre. Il ne vit rien. Tout était noir au

dehors; et il respira avec la joie d'un homme dont on vient de sauver la

vie.

Donc il retourna s'asseoir; mais presque aussitôt le désir le reprit de

regarder de nouveau par la fenêtre. Depuis que le rideau était tombé,

elle faisait une sorte de trou sombre attirant, redoutable, sur la

campagne obscure. Pour ne point céder à cette dangereuse tentation, il

se dévêtit, souffla ses lumières, se coucha et ferma les yeux.

Immobile, sur le dos, la peau chaude et moite, il attendait le sommeil.

Une grande lumière tout à coup traversa ses paupières. Il les ouvrit,

croyant sa demeure en feu. Tout était noir, et il se mit sur son coude

pour tâcher de distinguer sa fenêtre qui l'attirait toujours,

invinciblement. A force de chercher à voir, il aperçut quelques étoiles;

et il se leva, traversa sa chambre à tâtons, trouva les carreaux avec

ses mains étendues, appliqua son front dessus. Là bas, sous les arbres,

le corps de la fillette luisait comme du phosphore, éclairant l'ombre

autour de lui!

Renardet poussa un cri et se sauva vers son lit, où il resta jusqu'au

matin, la tête cachée sous l'oreiller.

A partir de ce moment, sa vie devint intolérable. Il passait ses jours

dans la terreur des nuits; et chaque nuit, la vision recommençait. A

peine enfermé dans sa chambre, il essayait de lutter; mais en vain. Une

force irrésistible le soulevait et le poussait à sa vitre, comme pour

appeler le fantôme et il le voyait aussitôt, couché d'abord au lieu du

crime, couché les bras ouverts, les jambes ouvertes, tel que le corps

avait été trouvé. Puis la morte se levait et s'en venait, à petits pas,

ainsi que l'enfant avait fait en sortant de la rivière. Elle s'en

venait, doucement, tout droit en passant sur le gazon et sur la

corbeille de fleurs desséchées; puis elle s'élevait dans l'air, vers la

fenêtre de Renardet. Elle venait vers lui, comme elle était venue le

jour du crime, vers le meurtrier. Et l'homme reculait devant

l'apparition, il reculait jusqu'à son lit et s'affaissait dessus,

sachant bien que la petite était entrée et qu'elle se tenait maintenant

derrière le rideau qui remuerait tout à l'heure. Et jusqu'au jour il le

regardait, ce rideau, d'un oeil fixe, s'attendant sans cesse à voir

sortir sa victime. Mais elle ne se montrait plus; elle restait là, sous

l'étoffe agitée parfois d'un tremblement. Et Renardet, les doigts

crispés sur ses draps, les serrait ainsi qu'il avait serré la gorge de

la petite Roque. Il écoutait sonner les heures; il entendait battre dans

le silence le balancier de sa pendule et les coups profonds de son

coeur. Et il souffrait, le misérable, plus qu'aucun homme n'avait jamais

souffert.

Puis, dès qu'une ligne blanche apparaissait au plafond, annonçant le

jour prochain, il se sentait délivré, seul enfin, seul dans sa chambre;

et il se recouchait. Il dormait alors quelques heures, d'un sommeil

inquiet et fiévreux, où il recommençait souvent en rêve l'épouvantable

vision de ses veilles.

Quand il descendait plus tard pour le déjeuner de midi, il se sentait

courbaturé comme après de prodigieuses fatigues; et il mangeait à peine,

hanté toujours par la crainte de celle qu'il reverrait la nuit suivante.

Il savait bien pourtant que ce n'était pas une apparition, que les morts

ne reviennent point, et que son âme malade, son âme obsédée par une

pensée unique, par un souvenir inoubliable, était la seule cause de son

supplice, la seule évocatrice de la morte ressuscitée par elle, appelée

par elle et dressée aussi par elle devant ses yeux où restait empreinte

l'image ineffaçable. Mais il savait aussi qu'il ne guérirait pas, qu'il

n'échapperait jamais à la persécution sauvage de sa mémoire; et il se

résolut à mourir, plutôt que de supporter plus longtemps ces tortures.

Alors il chercha comment il se tuerait. Il voulait quelque chose de

simple et de naturel, qui ne laisserait pas croire à un suicide. Car il

tenait à sa réputation, au nom légué par ses pères; et si on soupçonnait

la cause de sa mort, on songerait sans doute au crime, inexpliqué, à

l'introuvable meurtrier, et on ne tarderait point à l'accuser du

forfait.

Une idée étrange lui était venue, celle de se faire écraser par l'arbre

au pied duquel il avait assassiné la petite Roque. Il se décida donc à

faire abattre sa futaie et à simuler un accident. Mais le hêtre refusa

de lui casser les reins.

Rentré chez lui, en proie à un désespoir éperdu, il avait saisi son

revolver, et puis il n'avait pas osé tirer.

L'heure du dîner sonna, il avait mangé, puis était remonté. Et il ne

savait pas ce qu'il allait faire. Il se sentait lâche maintenant qu'il

avait échappé une première fois. Tout à l'heure il était prêt, fortifié,

décidé, maître de son courage et de sa résolution; à présent, il était

faible et il avait peur de la mort, autant que de la morte.

Il balbutiait: «Je n'oserai plus, je n'oserai plus»; et il regardait

avec terreur, tantôt l'arme sur sa table, tantôt le rideau qui cachait

sa fenêtre. Il lui semblait aussi que quelque chose d'horrible aurait

lieu sitôt que sa vie cesserait! Quelque chose? Quoi? Leur rencontre

peut-être? Elle le guettait, elle l'attendait, l'appelait, et c'était

pour le prendre à son tour, pour l'attirer dans sa vengeance et le

décider à mourir qu'elle se montrait ainsi tous les soirs.

Il se mit à pleurer comme un enfant, répétant: «Je n'oserai plus, je

n'oserai plus.» Puis il tomba sur les genoux, et balbutia: «Mon Dieu,

mon Dieu.» Sans croire à Dieu, pourtant. Et il n'osait plus, en effet,

regarder sa fenêtre où il savait blottie l'apparition, ni sa table où

luisait son revolver.

Quand il se fut relevé, il dit tout haut: «Ça ne peut pas durer, il faut

en finir.» Le son de sa voix dans la chambre silencieuse lui fit passer

un frisson de peur le long des membres; mais comme il ne se décidait à

prendre aucune résolution; comme il sentait bien que le doigt de sa main

refuserait toujours de presser la gâchette de l'arme, il retourna cacher

sa tête sous les couvertures de son lit, et il réfléchit.

Il lui fallait trouver quelque chose qui le forcerait à mourir, inventer

une ruse contre lui-même qui ne lui laisserait plus aucune hésitation,

aucun retard, aucun regret possibles. Il enviait les condamnés qu'on

mène à l'échafaud au milieu des soldats. Oh! s'il pouvait prier

quelqu'un de tirer; s'il pouvait, avouant l'état de son âme, avouant son

crime à un ami sûr qui ne le divulguerait jamais, obtenir de lui la

mort. Mais à qui demander ce service terrible? A qui? Il cherchait parmi

les gens qu'il connaissait? Le médecin? Non. Il raconterait cela plus

tard, sans doute? Et tout à coup, une bizarre pensée traversa son

esprit. Il allait écrire au juge d'instruction, qu'il connaissait

intimement, pour se dénoncer lui-même. Il lui dirait tout, dans cette

lettre, et le crime, et les tortures qu'il endurait, et sa résolution de

mourir, et ses hésitations, et le moyen qu'il employait pour forcer son

courage défaillant. Il le supplierait au nom de leur vieille amitié de

détruire sa lettre dès qu'il aurait appris que le coupable s'était fait

justice. Renardet pouvait compter sur ce magistrat, il le savait sûr,

discret, incapable même d'une parole légère. C'était un de ces hommes

qui ont une conscience inflexible gouvernée, dirigée, réglée par leur

seule raison.

A peine eut-il formé ce projet qu'une joie bizarre envahit son coeur.

Il était tranquille à présent. Il allait écrire sa lettre, lentement,

puis, au jour levant, il la déposerait dans la boîte clouée au mur de sa

métairie, puis il monterait sur sa tour pour voir arriver le facteur, et

quand l'homme à la blouse bleue s'en irait, il se jetterait la tête la

première sur les roches où s'appuyaient les fondations. Il prendrait

soin d'être vu d'abord par les ouvriers qui abattaient son bois. Il

pourrait donc grimper sur la marche avancée qui portait le mât du

drapeau déployé aux jours de fête. Il casserait ce mât d'une secousse et

se précipiterait avec lui. Comment douter d'un accident? Et il se

tuerait net, étant donnés son poids et la hauteur de sa tour.

Il sortit aussitôt de son lit, gagna sa table et se mit à écrire; il

n'oublia rien, pas un détail du crime, pas un détail de sa vie

d'angoisses, pas un détail des tortures de son coeur, et il termina en

annonçant qu'il s'était condamné lui-même, qu'il allait exécuter le

criminel, et en priant son ami, son ancien ami, de veiller à ce que

jamais on n'accusât sa mémoire.

En achevant sa lettre, il s'aperçut que le jour était venu. Il la ferma,

la cacheta, écrivit l'adresse, puis il descendit à pas légers, courut

jusqu'à la petite boîte blanche collée au mur, au coin de la ferme, et

quand il eut jeté dedans ce papier qui énervait sa main, il revint vite,

referma les verrous de la grande porte et grimpa sur sa tour pour

attendre le passage du piéton qui emporterait son arrêt de mort.

Il se sentait calme, maintenant, délivré, sauvé!

Un vent froid, sec, un vent de glace lui passait sur la face. Il

l'aspirait avidement, la bouche ouverte, buvant sa caresse gelée. Le

ciel était rouge, d'un rouge ardent, d'un rouge d'hiver, et toute la

plaine blanche de givre brillait sous les premiers rayons du soleil,

comme si elle eût été poudrée de verre pilé. Renardet, debout, nu-tête,

regardait le vaste pays, les prairies à gauche, à droite le village dont

les cheminées commençaient à fumer pour le repas du matin.

A ses pieds il voyait couler la Brindille, dans les roches où il

s'écraserait tout à l'heure. Il se sentait renaître dans cette belle

aurore glacée, et plein de force, plein de vie. La lumière le baignait,

l'entourait, le pénétrait comme une espérance. Mille souvenirs

l'assaillaient, des souvenirs de matins pareils, de marche rapide sur la

terre dure qui sonnait sous les pas, de chasses heureuses au bord des

étangs où dorment les canards sauvages. Toutes les bonnes choses qu'il

aimait, les bonnes choses de l'existence accouraient dans son souvenir,

l'aiguillonnaient de désirs nouveaux, réveillaient tous les appétits

vigoureux de son corps actif et puissant.

Et il allait mourir? Pourquoi? Il allait se tuer subitement, parce qu'il

avait peur d'une ombre? peur de rien? Il était riche et jeune encore!

Quelle folie! Mais il lui suffisait d'une distraction, d'une absence,

d'un voyage pour oublier! Cette nuit même, il ne l'avait pas vue,

l'enfant, parce que sa pensée, préoccupée, s'était égarée sur autre

chose. Peut-être ne la reverrait-il plus? Et si elle le hantait encore

dans cette maison, certes, elle ne le suivrait pas ailleurs! La terre

était grande, et l'avenir long! Pourquoi mourir?

Son regard errait sur les prairies, et il aperçut une tache bleue dans

le sentier le long de la Brindille. C'était Médéric qui s'en venait

apporter les lettres de la ville et emporter celles du village.

Renardet eut un sursaut, la sensation d'une douleur le traversant, et il

s'élança dans l'escalier tournant pour reprendre sa lettre, pour la

réclamer au facteur. Peu lui importait d'être vu, maintenant; il

courait à travers l'herbe où moussait la glace légère des nuits, et il

arriva devant la boîte, au coin de la ferme, juste en même temps que le

piéton.

L'homme avait ouvert la petite porte de bois et prenait les quelques

papiers déposés là par les habitants du pays.

Renardet lui dit:

--Bonjour, Médéric.

--Bonjour, m'sieu le maire.

--Dites donc, Médéric, j'ai jeté à la boîte une lettre dont j'ai besoin.

Je viens vous demander de me la rendre.

--C'est bien, m'sieu le maire, on vous la donnera.

Et le facteur leva les yeux. Il demeura stupéfait devant le visage de

Renardet; il avait les joues violettes, le regard trouble, cerclé de

noir, comme enfoncé dans la tête, les cheveux en désordre, la barbe

mêlée, la cravate défaite. Il était visible qu'il ne s'était point

couché.

L'homme demanda: «C'est-il que vous êtes malade, m'sieu le maire?»

L'autre, comprenant soudain que son allure devait être étrange, perdit

contenance, balbutia: «Mais non... mais non.... Seulement, j'ai sauté du

lit pour vous demander cette lettre.... Je dormais.... Vous

comprenez?...»

Un vague soupçon passa dans l'esprit de l'ancien soldat.

Il reprit: «Qué lettre?»

--Celle que vous allez me rendre.

Maintenant, Médéric hésitait, l'attitude du maire ne lui paraissait pas

naturelle. Il y avait peut-être un secret dans cette lettre, un secret

de politique. Il savait que Renardet n'était pas républicain, et il

connaissait tous les trucs et toutes les supercheries qu'on emploie aux

élections.

Il demanda: «A qui qu'elle est adressée, c'te lettre?

--A M. Putoin, le juge d'instruction; vous savez bien, M. Putoin, mon

ami!»

Le piéton chercha dans les papiers et trouva celui qu'on lui réclamait.

Alors il se mit à le regarder, le tournant et le retournant dans ses

doigts, fort perplexe, fort troublé par la crainte de commettre une

faute grave ou de se faire un ennemi du maire.

Voyant son hésitation, Renardet fit un mouvement pour saisir la lettre

et la lui arracher. Ce geste brusque convainquit Médéric qu'il

s'agissait d'un mystère important et le décida à faire son devoir, coûte

que coûte.

Il jeta donc l'enveloppe dans son sac et le referma, en répondant:

--Non, j'peux pas, m'sieu le maire. Du moment qu'elle allait à la

justice, j'peux pas.»

Une angoisse affreuse étreignit le coeur de Renardet, qui balbutia:

--Mais vous me connaissez bien. Vous pouvez même reconnaître mon

écriture. Je vous dis que j'ai besoin de ce papier.

--J'peux pas.

--Voyons, Médéric, vous savez que je suis incapable de vous tromper, je

vous dis que j'en ai besoin.

--Non. J'peux pas.

Un frisson de colère passa dans l'âme violente de Renardet.

--Mais, sacrebleu, prenez garde. Vous savez que je ne badine pas, moi,

et que je peux vous faire sauter de votre place, mon bonhomme, et sans

tarder encore. Et puis je suis le maire du pays, après tout; et je vous

ordonne maintenant de me rendre ce papier.

Le piéton répondit avec fermeté: «Non, je n'peux pas, m'sieu le maire!»

Alors Renardet, perdant la tête, le saisit par les bras pour lui

enlever son sac; mais l'homme se débarrassa d'une secousse et, reculant,

leva son gros bâton de houx. Il prononça, toujours calme: «Oh! ne me

touchez pas, m'sieu le maire, ou je cogne. Prenez garde. Je fais mon

devoir, moi!»

Se sentant perdu, Renardet, brusquement, devint humble, doux, implorant

comme un enfant qui pleure.

--«Voyons, voyons, mon ami, rendez-moi cette lettre, je vous

récompenserai, je vous donnerai de l'argent, tenez, tenez, je vous

donnerai cent francs, vous entendez, cent francs.»

L'homme tourna les talons et se mit en route.

Renardet le suivit, haletant, balbutiant:

--«Médéric, Médéric, écoutez, je vous donnerai mille francs, vous

entendez, mille francs.»

L'autre allait toujours, sans répondre. Renardet reprit: «Je ferai votre

fortune... vous entendez, ce que vous voudrez.... Cinquante mille

francs.... Cinquante mille francs pour cette lettre.... Qu'est-ce que ça

vous fait?... Vous ne voulez pas?... Eh bien, cent mille... dites...

cent mille francs... comprenez-vous?... cent mille francs... cent mille

francs.»

Le facteur se retourna, la face dure, l'oeil sévère: «En voilà assez, ou

bien je répéterai à la justice tout ce que vous venez de me dire là.»

Renardet s'arrêta net. C'était fini. Il n'avait plus d'espoir. Il se

retourna et se sauva vers sa maison, galopant comme une bête chassée.

Alors Médéric à son tour s'arrêta et regarda cette fuite avec

stupéfaction. Il vit le maire rentrer chez lui, et il attendit encore

comme si quelque chose de surprenant ne pouvait manquer d'arriver.

Bientôt, en effet, la haute taille de Renardet apparut au sommet de la

tour du Renard. Il courait autour de la plate-forme comme un fou; puis

il saisit le mât du drapeau et le secoua avec fureur sans parvenir à le

briser, puis soudain, pareil à un nageur qui pique une tête, il se lança

dans le vide, les deux mains en avant.

Médéric s'élança pour porter secours. En traversant le parc, il aperçut

les bûcherons allant au travail. Il les héla en leur criant l'accident;

et ils trouvèrent au pied des murs un corps sanglant dont la tête

s'était écrasée sur une roche. La Brindille entourait cette roche, et

sur ses eaux élargies en cet endroit, claires et calmes, on voyait

couler un long filet rose de cervelle et de sang mêlés.

L'ÉPAVE

C'était hier, 31 décembre.

Je venais de déjeuner avec mon vieil ami Georges Garin. Le domestique

lui apporta une lettre couverte de cachets et de timbres étrangers.

Georges me dit:

--Tu permets?

--Certainement.

Et il se mit à lire huit pages d'une grande écriture anglaise, croisée

dans tous les sens. Il les lisait lentement, avec une attention

sérieuse, avec cet intérêt qu'on met aux choses qui vous touchent le

coeur.

Puis il posa la lettre sur un coin de la cheminée, et il dit:

--Tiens, en voilà une drôle d'histoire que je ne t'ai jamais racontée,

une histoire sentimentale pourtant, et qui m'est arrivée! Oh! ce fut un

singulier jour de l'an, cette année-là. Il y a de cela vingt ans...

puisque j'avais trente ans et que j'en ai cinquante!...

«J'étais alors inspecteur de la Compagnie d'assurances maritimes que je

dirige aujourd'hui. Je me disposais à passer à Paris la fête du 1er

janvier, puisqu'on est convenu de faire de ce jour un jour de fête,

quand je reçus une lettre du directeur me donnant l'ordre de partir

immédiatement pour l'île de Ré, où venait de s'échouer un trois-mâts de

Saint-Nazaire, assuré par nous. Il était alors huit heures du matin.

J'arrivai à la Compagnie, à dix heures, pour recevoir des instructions;

et, le soir même, je prenais l'express, qui me déposait à La Rochelle le

lendemain 31 décembre.

«J'avais deux heures, avant de monter sur le bateau de Ré, le

\_Jean-Guiton\_. Je fis un tour en ville. C'est vraiment une ville bizarre

et de grand caractère que La Rochelle, avec ses rues mêlées comme un

labyrinthe et dont les trottoirs courent sous des galeries sans fin, des

galeries à arcades comme celles de la rue de Rivoli, mais basses, ces

galeries et ces arcades écrasées, mystérieuses, qui semblent construites

et demeurées comme un décor de conspirateurs, le décor antique et

saisissant des guerres d'autrefois, des guerres de religion héroïques et

sauvages. C'est bien la vieille cité huguenote, grave, discrète, sans

art superbe, sans aucun de ces admirables monuments qui font Rouen si

magnifique, mais remarquable par toute sa physionomie sévère, un peu

sournoise aussi, une cité de batailleurs obstinés, où doivent éclore les

fanatismes, la ville où s'exalta la foi des calvinistes et où naquit le

complot des quatre sergents.

«Quand j'eus erré quelque temps par ces rues singulières, je montai sur

un petit bateau à vapeur, noir et ventru, qui devait me conduire à l'île

de Ré. Il partit en soufflant, d'un air colère, passa entre les deux

tours antiques qui gardent le port, traversa la rade, sortit de la digue

construite par Richelieu, et dont on voit à fleur d'eau les pierres

énormes, enfermant la ville comme un immense collier; puis il obliqua

vers la droite.

«C'était un de ces jours tristes qui oppressent, écrasent la pensée,

compriment le coeur, éteignent en nous toute force et toute énergie; un

jour gris, glacial, sali par une brume lourde, humide comme de la pluie,

froide comme de la gelée, infecte à respirer comme une buée d'égout.

«Sous ce plafond de brouillard bas et sinistre, la mer jaune, la mer peu

profonde et sablonneuse de ces plages illimitées, restait sans une ride,

sans un mouvement, sans vie, une mer d'eau trouble, d'eau grasse, d'eau

stagnante. Le \_Jean-Guiton\_ passait dessus en roulant un peu, par

habitude, coupait cette nappe opaque et lisse, puis laissait derrière

lui quelques vagues, quelques clapots, quelques ondulations qui se

calmaient bientôt.

«Je me mis à causer avec le capitaine, un petit homme presque sans

pattes, tout rond comme son bateau et balancé comme lui. Je voulais

quelques détails sur le sinistre que j'allais constater. Un grand

trois-mâts carré de Saint-Nazaire, le \_Marie-Joseph\_, avait échoué, par

une nuit d'ouragan, sur les sables de l'île de Ré.

«La tempête avait jeté si loin ce bâtiment, écrivait l'armateur, qu'il

avait été impossible de le renflouer et qu'on avait dû enlever au plus

vite tout ce qui pouvait en être détaché. Il me fallait donc constater

la situation de l'épave, apprécier quel devait être son état avant le

naufrage, juger si tous les efforts avaient été tentés pour le remettre

à flot. Je venais comme agent de la Compagnie, pour témoigner ensuite

contradictoirement, si besoin était dans le procès.

«Au reçu de mon rapport, le directeur devait prendre les mesures qu'il

jugerait nécessaires pour sauvegarder nos intérêts.

«Le capitaine du \_Jean-Guiton\_ connaissait parfaitement l'affaire, ayant

été appelé à prendre part, avec son navire, aux tentatives de sauvetage.

«Il me raconta le sinistre, très simple d'ailleurs. Le \_Marie-Joseph\_,

poussé par un coup de vent furieux, perdu dans la nuit, navigant au

hasard sur une mer d'écume,--«une mer de soupe au lait», disait le

capitaine,--était venu s'échouer sur ces immenses bancs de sable qui

changent les côtes de cette région en Saharas illimités, aux heures de

la marée basse.

«Tout en causant, je regardais autour de moi et devant moi. Entre

l'océan et le ciel pesant restait un espace libre où l'oeil voyait au

loin. Nous suivions une terre. Je demandai:

«--C'est l'île de Ré?

«--Oui, monsieur.

«Et tout à coup le capitaine, étendant la main droit devant nous, me

montra, en pleine mer, une chose presque imperceptible, et me dit:

«--Tenez, voilà votre navire!

«--Le \_Marie-Joseph\_?...

«--Mais, oui.

«--J'étais stupéfait. Ce point noir, à peu près invisible, que j'aurais

pris pour un écueil, me paraissait placé à trois kilomètres au moins des

côtes.

«Je repris:

«--Mais, capitaine, il doit y avoir cent brasses d'eau à l'endroit que

vous me désignez?

«Il se mit à rire.

«--Cent brasses, mon ami!... Pas deux brasses, je vous dis!...

«C'était un Bordelais. Il continua:

«--Nous sommes marée haute, neuf heures quarante minutes. Allez-vous-en

par la plage, mains dans vos poches, après le déjeuner de l'hôtel du

\_Dauphin\_, et je vous promets qu'à deux heures cinquante ou trois heures

au plusse vous toucherez l'épave, pied sec, mon ami, et vous aurez une

heure quarante-cinq à deux heures pour rester dessus, pas plusse, par

exemple; vous seriez pris. Plusse la mer elle va loin et plusse elle

revient vite. C'est plat comme une punaise, cette côte! Remettez-vous en

route à quatre heures cinquante, croyez-moi; et vous remontez à sept

heures et demie sur le \_Jean-Guiton\_, qui vous dépose ce soir même sur

le quai de La Rochelle.

«Je remerciai le capitaine et j'allai m'asseoir à l'avant du vapeur,

pour regarder la petite ville de Saint-Martin, dont nous approchions

rapidement.

«Elle ressemblait à tous les ports en miniature qui servent de capitales

à toutes les maigres îles semées le long des continents. C'était un gros

village de pêcheurs, un pied dans l'eau, un pied sur terre, vivant de

poisson et de volailles, de légumes et de coquilles, de radis et de

moules. L'île est fort basse, peu cultivée, et semble cependant très

peuplée; mais je ne pénétrai pas dans l'intérieur.

«Après avoir déjeuné, je franchis un petit promontoire; puis, comme la

mer baissait rapidement, je m'en allai, à travers les sables, vers une

sorte de roc noir que j'apercevais au-dessus de l'eau, là-bas, là-bas.

«J'allais vite sur cette plaine jaune, élastique comme de la chair, et

qui semblait suer sous mon pied. La mer, tout à l'heure, était là;

maintenant, je l'apercevais au loin, se sauvant à perte de vue, et je ne

distinguais plus la ligne qui séparait le sable de l'Océan. Je croyais

assister à une féerie gigantesque et surnaturelle. L'Atlantique était

devant moi tout à l'heure, puis il avait disparu dans la grève, comme

font les décors dans les trappes, et je marchais à présent au milieu

d'un désert. Seuls, la sensation, le souffle de l'eau salée demeuraient

en moi. Je sentais l'odeur du varech, l'odeur de la vague, la rude et

bonne odeur des côtes. Je marchais vite; je n'avais plus froid; je

regardais l'épave échouée, qui grandissait à mesure que j'avançais et

ressemblait à présent à une énorme baleine naufragée.

«Elle semblait sortir du sol et prenait, sur cette immense étendue plate

et jaune, des proportions surprenantes. Je l'atteignis enfin, après une

heure de marche. Elle gisait sur le flanc, crevée, brisée, montrant,

comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné,

percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes

les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus. Elle

paraissait avoir pris racine en lui. L'avant était entré profondément

dans cette plage douce et perfide, tandis que l'arrière, relevé,

semblait jeter vers le ciel, comme un cri d'appel désespéré, ces deux

mots blancs sur le bordage noir: \_Marie-Joseph\_.

«J'escaladai ce cadavre de navire par le côté le plus bas; puis, parvenu

sur le pont, je pénétrai dans l'intérieur. Le jour, entré par les

trappes défoncées et par les fissures des flancs, éclairait tristement

ces sortes de caves longues et sombres, pleines de boiseries démolies.

Il n'y avait plus rien là-dedans que du sable qui servait de sol à ce

souterrain de planches.

«Je me mis à prendre des notes sur l'état du bâtiment. Je m'étais assis

sur un baril vide et brisé, et j'écrivais à la lueur d'une large fente

par où je pouvais apercevoir l'étendue illimitée de la grève. Un

singulier frisson de froid et de solitude me courait sur la peau de

moment en moment; et je cessais d'écrire parfois pour écouter le bruit

vague et mystérieux de l'épave: bruit des crabes grattant les bordages

de leurs griffes crochues, bruit de mille bêtes toutes petites de la

mer, installées déjà sur ce mort, et aussi le bruit doux et régulier du

taret qui ronge sans cesse, avec son grincement de vrille, toutes les

vieilles charpentes, qu'il creuse et dévore.

«Et, soudain, j'entendis des voix humaines tout près de moi. Je fis un

bond comme en face d'une apparition. Je crus vraiment, pendant une

seconde, que j'allais voir se lever, au fond de la sinistre cale, deux

noyés qui me raconteraient leur mort. Certes, il ne me fallut pas

longtemps pour grimper sur le pont à la force des poignets: et j'aperçus

debout, à l'avant du navire, un grand monsieur avec trois jeunes filles,

ou plutôt, un grand Anglais avec trois misses. Assurément, ils eurent

encore plus peur que moi en voyant surgir cet être rapide sur le

trois-mâts abandonné. La plus jeune des fillettes se sauva; les deux

autres saisirent leur père à pleins bras; quant à lui, il avait ouvert

la bouche; ce fut le seul signe qui laissa voir son émotion.

«Puis, après quelques secondes, il parla:

«--Aoh, môsieu, vos été la propriétaire de cette bâtiment?

«--Oui, monsieur.

«--Est-ce que je pôvé la visiter?

«--Oui, monsieur.

«Il prononça alors une longue phrase anglaise, où je distinguai

seulement ce mot: \_gracious\_, revenu plusieurs fois.

«Comme il cherchait un endroit pour grimper, je lui indiquai le

meilleur et je lui tendis la main. Il monta; puis nous aidâmes les trois

fillettes, rassurées. Elles étaient charmantes, surtout l'aînée, une

blondine de dix-huit ans, fraîche comme une fleur, et si fine, si

mignonne! Vraiment, les jolies Anglaises ont bien l'air de tendres

fruits de la mer. On aurait dit que celle-là venait de sortir du sable

et que ses cheveux en avaient gardé la nuance. Elles font penser, avec

leur fraîcheur exquise, aux couleurs délicates des coquilles roses et

aux perles nacrées, rares, mystérieuses, écloses dans les profondeurs

inconnues des océans.

«Elle parlait un peu mieux que son père; et elle nous servit

d'interprète. Il fallut raconter le naufrage dans ses moindres détails,

que j'inventai, comme si j'eusse assisté à la catastrophe. Puis, toute

la famille descendit dans l'intérieur de l'épave. Dès qu'ils eurent

pénétré dans cette sombre galerie, à peine éclairée, ils poussèrent des

cris d'étonnement et d'admiration; et soudain le père et les trois

filles tinrent en leurs mains des albums, cachés sans doute dans leurs

grands vêtements imperméables, et ils commencèrent en même temps quatre

croquis au crayon de ce lieu triste et bizarre.

«Ils s'étaient assis, côte à côte, sur une poutre en saillie, et les

quatre albums, sur les huit genoux, se couvraient de petites lignes

noires qui devaient représenter le ventre entr'ouvert du \_Marie-Joseph\_.

«Tout en travaillant, l'aînée des fillettes causait avec moi, qui

continuais à inspecter le squelette du navire.

«J'appris qu'ils passaient l'hiver à Biarritz et qu'ils étaient venus

tout exprès à l'île de Ré pour contempler ce trois-mâts enlisé. Ils

n'avaient rien de la morgue anglaise, ces gens; c'étaient de simples et

braves toqués, de ces errants éternels dont l'Angleterre couvre le

monde. Le père, long, sec, la figure rouge encadrée de favoris blancs,

vrai sandwich vivant, une tranche de jambon découpée en tête humaine

entre deux coussinets de poils; les filles, hautes sur jambes, de petits

échassiers en croissance, sèches aussi, sauf l'aînée, et gentilles

toutes trois, mais surtout la plus grande.

«Elle avait une si drôle de manière de parler, de raconter, de rire, de

comprendre et de ne pas comprendre, de lever les yeux pour m'interroger,

des yeux bleus comme l'eau profonde, de cesser de dessiner pour deviner,

de se remettre au travail et de dire «yes» ou «nô», que je serais

demeuré un temps indéfini à l'écouter et à la regarder.

«Tout à coup, elle murmura:

«--J'entendai une petite mouvement sur cette bateau.

«Je prêtai l'oreille; et je distinguai aussitôt un léger bruit,

singulier, continu. Qu'était-ce? Je me levai pour aller regarder par la

fente, et je poussai un cri violent. La mer nous avait rejoints; elle

allait nous entourer!

«Nous fûmes aussitôt sur le pont. Il était trop tard. L'eau nous

cernait, et elle courait vers la côte avec une prodigieuse vitesse. Non,

cela ne courait pas, cela glissait, rampait, s'allongeait comme une

tache démesurée. A peine quelques centimètres d'eau couvraient le sable;

mais on ne voyait plus déjà la ligne fuyante de l'imperceptible flot.

«L'Anglais voulut s'élancer; je le retins; la fuite était impossible, à

cause des mares profondes que nous avions dû contourner en venant, et où

nous tomberions au retour.

«Ce fut, dans nos coeurs, une minute d'horrible angoisse. Puis, la

petite Anglaise se mit à sourire et murmura:

«--Ce été nous les naufragés!

«Je voulus rire; mais la peur m'étreignait, une peur lâche, affreuse,

basse et sournoise comme ce flot. Tous les dangers que nous courions

m'apparurent en même temps. J'avais envie de crier: «Au secours!» Vers

qui?

«Les deux petites Anglaises s'étaient blotties contre leur père, qui

regardait, d'un oeil consterné, la mer démesurée autour de nous.

«Et la nuit tombait, aussi rapide que l'Océan montant, une nuit lourde,

humide, glacée:

«Je dis:

«--Il n'y a rien à faire qu'à demeurer sur ce bateau.

«L'Anglais répondit:

«--Oh! yes!

«Et nous restâmes là un quart d'heure, une demi-heure, je ne sais, en

vérité, combien de temps, à regarder, autour de nous, cette eau jaune

qui s'épaississait, tournait, semblait bouillonner, semblait jouer sur

l'immense grève reconquise.

«Une des fillettes eut froid, et l'idée nous vint de redescendre, pour

nous mettre à l'abri de la brise légère, mais glacée, qui nous

effleurait et nous piquait la peau.

«Je me penchai sur la trappe. Le navire était plein d'eau. Nous dûmes

alors nous blottir contre le bordage d'arrière, qui nous garantissait un

peu.

«Les ténèbres, à présent, nous enveloppaient, et nous restions serrés

les uns contre les autres, entourés d'ombre et d'eau. Je sentais

trembler, contre mon épaule, l'épaule de la petite Anglaise, dont les

dents claquaient par instants; mais je sentais aussi la chaleur douce de

son corps à travers les étoffes, et cette chaleur m'était délicieuse

comme un baiser. Nous ne parlions plus; nous demeurions immobiles,

muets, accroupis comme des bêtes dans un fossé, aux heures d'ouragan. Et

pourtant, malgré tout, malgré la nuit, malgré le danger terrible et

grandissant, je commençais à me sentir heureux d'être là, heureux du

froid et du péril, heureux de ces longues heures d'ombre et d'angoisse à

passer sur cette planche, si près de cette jolie et mignonne fillette.

«Je me demandais pourquoi cette étrange sensation de bien-être et de

joie qui me pénétrait.

«Pourquoi? Sait-on? Parce qu'elle était là? Qui, elle? Une petite

Anglaise inconnue? Je ne l'aimais pas, je ne la connaissais point, et je

me sentais attendri, conquis! J'aurais voulu la sauver, me dévouer pour

elle, faire mille folies? Étrange chose! Comment se fait-il que la

présence d'une femme nous bouleverse ainsi! Est-ce la puissance de sa

grâce qui nous enveloppe? la séduction de la joliesse et de la jeunesse

qui nous grise comme ferait le vin?

«N'est-ce pas plutôt une sorte de toucher de l'amour, du mystérieux

amour qui cherche sans cesse à unir les êtres, qui tente sa puissance

dès qu'il a mis face à face l'homme et la femme, et qui les pénètre

d'émotion, d'une émotion confuse, secrète, profonde, comme on mouille la

terre pour y faire pousser des fleurs!

«Mais le silence des ténèbres devenait effrayant, le silence du ciel,

car nous entendions autour de nous, vaguement, un bruissement léger,

infini, la rumeur de la mer sourde qui montait et le monotone

clapotement du courant contre le bateau.

«Tout à coup, j'entendis des sanglots. La plus petite des Anglaises

pleurait. Alors son père voulut la consoler, et ils se mirent à parler

dans leur langue, que je ne comprenais pas. Je devinai qu'il la

rassurait et qu'elle avait toujours peur.

«Je demandai à ma voisine:

«--Vous n'avez pas trop froid, miss?

«--Oh! si. J'avé froid beaucoup.

«Je voulus lui donner mon manteau, elle le refusa; mais je l'avais ôté;

je l'en couvris malgré elle. Dans la courte lutte, je rencontrai sa

main, qui me fit passer un frisson charmant par tout le corps.

«Depuis quelques minutes, l'air devenait plus vif, le clapotis de l'eau

plus fort contre les flancs du navire. Je me dressai; un grand souffle

me passa sur le visage. Le vent s'élevait!

«L'Anglais s'en aperçut en même temps que moi, et il dit simplement:

«--C'était mauvaise pour nous, cette....

«Assurément c'était mauvais, c'était la mort certaine si des lames, même

de faibles lames, venaient attaquer et secouer l'épave, tellement brisée

et disjointe que la première vague un peu rude l'emporterait en

bouillie.

«Alors notre angoisse s'accrut de seconde en seconde avec les rafales de

plus en plus fortes. Maintenant, la mer brisait un peu, et je voyais

dans les ténèbres des lignes blanches paraître et disparaître, des

lignes d'écume, tandis que chaque flot heurtait la carcasse du

\_Marie-Joseph\_, l'agitait d'un court frémissement qui nous montait

jusqu'au coeur.

«L'Anglaise tremblait; je la sentais frissonner contre moi, et j'avais

une envie folle de la saisir dans mes bras.

«Là-bas, devant nous, à gauche, à droite, derrière nous, des phares

brillaient sur les côtes, des phares blancs, jaunes, rouges, tournants,

pareils à des yeux énormes, à des yeux de géant qui nous regardaient,

nous guettaient, attendaient avidement que nous eussions disparu. Un

d'eux surtout m'irritait. Il s'éteignait toutes les trente secondes pour

se rallumer aussitôt; c'était bien un oeil, celui-là, avec sa paupière

sans cesse baissée sur son regard de feu.

«De temps en temps, l'Anglais frottait une allumette pour regarder

l'heure; puis il remettait sa montre dans sa poche. Tout à coup, il me

dit, par-dessus les têtes de ses filles, avec une souveraine gravité:

«--Môsieu, je vous souhaite bon année.

«Il était minuit. Je lui tendis ma main, qu'il serra; puis il prononça

une phrase d'anglais, et soudain ses filles et lui se mirent à chanter

le \_God save the Queen\_, qui monta dans l'air noir, dans l'air muet, et

s'évapora à travers l'espace.

«J'eus d'abord envie de rire; puis je fus saisi par une émotion

puissante et bizarre.

«C'était quelque chose de sinistre et de superbe, ce chant de naufragés,

de condamnés, quelque chose comme une prière, et aussi quelque chose de

plus grand, de comparable à l'antique et sublime \_Ave, Cæsar, morituri

te salutant\_.

«Quand ils eurent fini, je demandai à ma voisine de chanter toute seule

une ballade, une légende, ce qu'elle voudrait, pour nous faire oublier

nos angoisses. Elle y consentit et aussitôt sa voix claire et jeune

s'envola dans la nuit. Elle chantait une chose triste sans doute, car

les notes traînaient longtemps, sortaient lentement de sa bouche, et

voletaient, comme des oiseaux blessés, au-dessus des vagues.

«La mer grossissait, battait maintenant notre épave. Moi, je ne pensais

plus qu'à cette voix. Et je pensais aussi aux sirènes. Si une barque

avait passé près de nous, qu'auraient dit les matelots? Mon esprit

tourmenté s'égarait dans le rêve! Une sirène! N'était-ce point, en

effet, une sirène, cette fille de la mer, qui m'avait retenu sur ce

navire vermoulu et qui, tout à l'heure, allait s'enfoncer avec moi dans

les flots?...

«Mais nous roulâmes brusquement tous les cinq sur le pont, car le

\_Marie-Joseph\_ s'était affaissé sur son flanc droit. L'Anglaise étant

tombée sur moi, je l'avais saisie dans mes bras, et follement, sans

savoir, sans comprendre, croyant venue ma dernière seconde, je baisais à

pleine bouche sa joue, sa tempe et ses cheveux. Le bateau ne remuait

plus; nous autres aussi ne bougions point.

«Le père dit: «Kate!» Celle que je tenais répondit «yes», et fit un

mouvement pour se dégager. Certes, à cet instant j'aurais voulu que le

bateau s'ouvrît en deux pour tomber à l'eau avec elle.

«L'Anglais reprit:

«--Une petite bascoule, ce n'été rien. J'avé mes trois filles conserves.

«Ne voyant point l'aînée, il l'avait crue perdue d'abord!

«Je me relevai lentement, et, soudain, j'aperçus une lumière sur la mer,

tout près de nous. Je criai; on répondit. C'était une barque qui nous

cherchait, le patron de l'hôtel ayant prévu notre imprudence.

«Nous étions sauvés. J'en fus désolé! On nous cueillit sur notre radeau,

et on nous ramena à Saint-Martin.

«L'Anglais, maintenant, se frottait les mains et murmurait:

«--Bonne souper! bonne souper!

«On soupa, en effet. Je ne fus pas gai, je regrettais le \_Marie-Joseph\_.

«Il fallut se séparer, le lendemain, après beaucoup d'étreintes et de

promesses de s'écrire. Ils partirent vers Biarritz. Peu s'en fallut que

je ne les suivisse.

«J'étais toqué; je faillis demander cette fillette en mariage. Certes,

si nous avions passé huit jours ensemble, je l'épousais! Combien

l'homme, parfois, est faible et incompréhensible!

«Deux ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux; puis je reçus

une lettre de New-York. Elle était mariée, et me le disait. Et, depuis

lors, nous nous écrivons tous les ans, au 1er janvier. Elle me

raconte sa vie, me parle de ses enfants, de ses soeurs, jamais de son

mari! Pourquoi? Ah! pourquoi?... Et, moi, je ne lui parle que du

\_Marie-Joseph\_.... C'est peut-être la seule femme que j'aie aimée...

non... que j'aurais aimée.... Ah!... voilà... sait-on?... Les

événements vous emportent.... Et puis... et puis... tout passe.... Elle

doit être vieille, à présent... je ne la reconnaîtrais pas.... Ah! celle

d'autrefois... celle de l'épave... quelle créature... divine! Elle

m'écrit que ses cheveux sont tout blancs.... Mon Dieu!... ça m'a fait

une peine horrible.... Ah! ses cheveux blonds.... Non, la mienne

n'existe plus.... Que c'est triste... tout ça!...»

L'ERMITE

Nous avions été voir, avec quelques amis, le vieil ermite installé sur

un ancien tumulus couvert de grands arbres, au milieu de la vaste plaine

qui va de Cannes à la Napoule.

En revenant, nous parlions de ces singuliers solitaires laïques,

nombreux autrefois, et dont la race aujourd'hui disparaît. Nous

cherchions les causes morales, nous nous efforcions de déterminer la

nature des chagrins qui poussaient jadis les hommes dans les solitudes.

Un de nos compagnons dit tout à coup:

«--J'ai connu deux solitaires: un homme et une femme. La femme doit être

encore vivante. Elle habitait, il y a cinq ans, une ruine au sommet d'un

mont absolument désert sur la côte de Corse, à quinze ou vingt

kilomètres de toute maison. Elle vivait là avec une bonne; j'allai la

voir. Elle avait été certainement une femme du monde distinguée. Elle me

reçut avec politesse et même avec bonne grâce, mais je ne sais rien

d'elle; je ne devinai rien.

Quant à l'homme, je vais vous raconter sa sinistre aventure:

Retournez-vous. Vous apercevez là-bas ce mont pointu et boisé qui se

détache derrière la Napoule, tout seul en avant des cimes de l'Esterel;

on l'appelle dans le pays le mont des Serpents. C'est là que vivait mon

solitaire, dans les murs d'un petit temple antique, il y a douze ans

environ.

Ayant entendu parler de lui je me décidai à faire sa connaissance et je

partis de Cannes, à cheval, un matin de mars. Laissant ma bête à

l'auberge de la Napoule, je me mis à gravir à pied ce singulier cône,

haut peut-être de cent cinquante ou deux cents mètres et couvert de

plantes aromatiques, de cystes surtout, dont l'odeur est si vive et si

pénétrante qu'elle trouble et cause un malaise. Le sol est pierreux et

on voit souvent glisser sur les cailloux de longues couleuvres qui

disparaissent dans les herbes. De là ce surnom bien mérité de mont des

Serpents. Dans certains jours, les reptiles semblent vous naître sous

les pieds quand on gravit la pente exposée au soleil. Ils sont si

nombreux qu'on n'ose plus marcher et qu'on éprouve une gêne singulière,

non pas une peur, car ces bêtes sont inoffensives, mais une sorte

d'effroi mystique. J'ai eu plusieurs fois la singulière sensation de

gravir un mont sacré de l'antiquité, une bizarre colline parfumée et

mystérieuse, couverte de cystes et peuplée de serpents et couronnée par

un temple.

Ce temple existe encore. On m'a affirmé du moins que ce fut un temple.

Car je n'ai point cherché à en savoir davantage pour ne pas gâter mes

émotions.

Donc j'y grimpai, un matin de mars, sous prétexte d'admirer le pays. En

parvenant au sommet j'aperçus en effet des murs et, assis sur une

pierre, un homme. Il n'avait guère plus de quarante-cinq ans, bien que

ses cheveux fussent tout blancs; mais sa barbe était presque noire

encore. Il caressait un chat roulé sur ses genoux et ne semblait point

prendre garde à moi. Je fis le tour des ruines, dont une partie couverte

et fermée au moyen de branches, de paille, d'herbes et de cailloux,

était habitée par lui, et je revins de son côté.

La vue, de là, est admirable. C'est, à droite, l'Esterel aux sommets

pointus, étrangement découpés, puis la mer démesurée, s'allongeant

jusqu'aux côtes lointaines de l'Italie, avec ses caps nombreux et, en

face de Cannes, les îles de Lérins, vertes et plates, qui semblent

flotter et dont la dernière présente vers le large un haut et vieux

château-fort à tours crénelées, bâti dans les flots mêmes.

Puis dominant la côte verte, où l'on voit pareilles, d'aussi loin, à des

oeufs innombrables pondus au bord du rivage, le long chapelet de villas

et de villes blanches bâties dans les arbres, s'élèvent les Alpes, dont

les sommets sont encore encapuchonnés de neige.

Je murmurai: «Cristi, c'est beau.»

L'homme leva la tête et dit: «Oui, mais quand on voit ça toute la

journée, c'est monotone.»

Donc il parlait, il causait et il s'ennuyait, mon solitaire. Je le

tenais.

Je ne restai pas longtemps ce jour-là et je m'efforçai seulement de

découvrir la couleur de sa misanthropie. Il me fit surtout l'effet d'un

être fatigué des autres, las de tout, irrémédiablement désillusionné et

dégoûté de lui-même comme du reste.

Je le quittai après une demi-heure d'entretien. Mais je revins huit

jours plus tard, et encore une fois la semaine suivante, puis toutes les

semaines; si bien qu'avant deux mois nous étions amis.

Or, un soir de la fin de mai, je jugeai le moment venu et j'emportai des

provisions pour dîner avec lui sur le mont des Serpents.

C'était un de ces soirs du Midi si odorants dans ce pays où l'on cultive

les fleurs comme le blé dans le Nord, dans ce pays où l'on fabrique

presque toutes les essences qui parfumeront la chair et les robes des

femmes, un de ces soirs où les souffles des orangers innombrables, dont

sont plantés les jardins et tous les replis des vallons, troublent et

alanguissent à faire rêver d'amour les vieillards.

Mon solitaire m'accueillit avec une joie visible; il consentit

volontiers à partager mon dîner.

Je lui fis boire un peu de vin dont il avait perdu l'habitude; il

s'anima, et se mit à parler de sa vie passée. Il avait toujours habité

Paris et vécu en garçon joyeux, me semblait-il.

Je lui demandai brusquement: «Quelle drôle d'idée vous avez eue de venir

vous percher sur ce sommet?»

Il répondit aussitôt: «Ah! c'est que j'ai reçu la plus rude secousse que

puisse recevoir un homme. Mais pourquoi vous cacher ce malheur? Il vous

fera me plaindre, peut-être! Et puis... je ne l'ai jamais dit à

personne... jamais... et je voudrais savoir... une fois... ce qu'en

pense un autre... et comment il le juge.

Né à Paris, élevé à Paris, je grandis et je vécus dans cette ville. Mes

parents m'avaient laissé quelques milliers de francs de rente, et

j'obtins, par protection, une place modeste et tranquille qui me faisait

riche, pour un garçon.

J'avais mené, dès mon adolescence, une vie de garçon. Vous savez ce que

c'est. Libre et sans famille, résolu à ne point prendre de femme

légitime, je passais tantôt trois mois avec l'une, tantôt six mois avec

l'autre, puis un an sans compagne en butinant sur la masse des filles à

prendre ou à vendre.

Cette existence médiocre, et banale si vous voulez, me convenait,

satisfaisait mes goûts naturels de changement et de badauderie. Je

vivais sur le boulevard, dans les théâtres et dans les cafés, toujours

dehors, presque sans domicile, bien que proprement logé. J'étais un de

ces milliers d'êtres qui se laissent flotter, comme des bouchons, dans

la vie; pour qui les murs de Paris sont les murs du monde, et qui n'ont

souci de rien, n'ayant de passion pour rien. J'étais ce qu'on appelle un

bon garçon, sans qualités et sans défauts. Voilà. Et je me juge

exactement.

Donc, de vingt à quarante ans, mon existence s'écoula lente et rapide,

sans aucun événement marquant. Comme elles vont vite les années

monotones de Paris où n'entre dans l'esprit aucun de ces souvenirs qui

font date, ces années longues et pressées, banales et gaies, où l'on

boit, mange et rit sans savoir pourquoi, les lèvres tendues vers tout ce

qui se goûte et tout ce qui s'embrasse, sans avoir envie de rien. On

était jeune; on est vieux sans avoir rien fait de ce que font les

autres; sans aucune attache, aucune racine, aucun lien, presque sans

amis, sans parents, sans femmes, sans enfants!

Donc, j'atteignis doucement et vivement la quarantaine; et pour fêter

cet anniversaire, je m'offris, à moi tout seul, un bon dîner dans un

grand café. J'étais un solitaire dans le monde; je jugeai plaisant de

célébrer cette date en solitaire.

Après dîner, j'hésitai sur ce que je ferais. J'eus envie d'entrer dans

un théâtre; et puis l'idée me vint d'aller en pèlerinage au quartier

Latin, où j'avais fait mon droit jadis. Je traversai donc Paris, et

j'entrai sans préméditation dans une de ces brasseries où l'on est servi

par des filles.

Celle qui prenait soin de ma table était toute jeune, jolie et rieuse.

Je lui offris une consommation qu'elle accepta tout de suite. Elle

s'assit en face de moi et me regarda de son oeil exercé, sans savoir à

quel genre de mâle elle avait affaire. C'était une blonde, ou plutôt une

blondine, une fraîche, toute fraîche créature qu'on devinait rose et

potelée sous l'étoffe gonflée du corsage. Je lui dis les choses galantes

et bêtes qu'on dit toujours à ces êtres-là; et comme elle était

vraiment charmante, l'idée me vint soudain de l'emmener... toujours pour

fêter ma quarantaine. Ce ne fut ni long ni difficile. Elle se trouvait

libre... depuis quinze jours, me dit-elle... et elle accepta d'abord de

venir souper aux Halles quand son service serait fini.

Comme je craignais qu'elle ne me faussât compagnie,--on ne sait jamais

ce qui peut arriver, ni qui peut entrer dans ces brasseries, ni le vent

qui souffle dans une tête de femme,--je demeurai là, toute la soirée, à

l'attendre.

J'étais libre aussi, moi, depuis un mois ou deux et je me demandais, en

regardant aller de table en table cette mignonne débutante de l'Amour,

si je ne ferais pas bien de passer bail avec elle pour quelque temps. Je

vous conte là une de ces vulgaires aventures quotidiennes de la vie des

hommes à Paris.

Pardonnez-moi ces détails grossiers; ceux qui n'ont pas aimé

poétiquement prennent et choisissent les femmes comme on choisit une

côtelette à la boucherie, sans s'occuper d'autre chose que de la qualité

de leur chair.

Donc, je l'emmenai chez elle,--car j'ai le respect de mes draps. C'était

un petit logis d'ouvrière, au cinquième, propre et pauvre; et j'y passai

deux heures charmantes. Elle avait, cette petite, une grâce et une

gentillesse rares.

Comme j'allais partir, je m'avançai vers la cheminée afin d'y déposer le

cadeau réglementaire, après avoir pris jour pour une seconde entrevue

avec la fillette, qui demeurait au lit, je vis vaguement une pendule

sous globe, deux vases de fleurs et deux photographies dont l'une, très

ancienne, une de ces épreuves sur verre appelées daguerréotypes. Je me

penchai, par hasard, vers ce portrait, et je demeurai interdit, trop

surpris pour comprendre.... C'était le mien, le premier de mes

portraits... que j'avais fait faire autrefois, quand je vivais en

étudiant au quartier Latin.

Je le saisis brusquement pour l'examiner de plus près. Je ne me trompais

point... et j'eus envie de rire, tant la chose me parut inattendue et

drôle.

Je demandai: «Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?»

Elle répondit: «C'est mon père, que je n'ai pas connu. Maman me l'a

laissé en me disant de le garder, que ça me servirait peut-être un

jour...»

Elle hésita, se mit à rire, et reprit: «Je ne sais pas à quoi par

exemple. Je ne pense pas qu'il vienne me reconnaître.»

Mon coeur battait précipité comme le galop d'un cheval emporté. Je remis

l'image à plat sur la cheminée, je posai dessus, sans même savoir ce que

je faisais, deux billets de cent francs que j'avais en poche, et je me

sauvai en criant: «A bientôt... au revoir... ma chérie... au revoir.»

J'entendis qu'elle répondait: «A mardi.» J'étais dans l'escalier obscur

que je descendis à tâtons.

Lorsque je sortis dehors, je m'aperçus qu'il pleuvait, et je partis à

grands pas, par une rue quelconque.

J'allais devant moi, affolé, éperdu, cherchant à me souvenir! Était-ce

possible?--Oui.--Je me rappelai soudain une fille qui m'avait écrit, un

mois environ après notre rupture, qu'elle était enceinte de moi. J'avais

déchiré ou brûlé la lettre, et oublié cela.--J'aurais dû regarder la

photographie de la femme sur la cheminée de la petite. Mais l'aurais-je

reconnue? C'était la photographie d'une vieille femme, me semblait-il.

J'atteignis le quai. Je vis un banc; et je m'assis. Il pleuvait. Des

gens passaient de temps en temps sous des parapluies. La vie m'apparut

odieuse et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues

ou inconscientes. Ma fille!... Je venais peut-être de posséder ma

fille!... Et Paris, ce grand Paris sombre, morne, boueux, triste, noir,

avec toutes ces maisons fermées, était plein de choses pareilles,

d'adultères, d'incestes, d'enfants violés. Je me rappelai ce qu'on

disait des ponts hantés par des vicieux infâmes.

J'avais fait, sans le vouloir, sans le savoir, pis que ces êtres

ignobles. J'étais entré dans la couche de ma fille!

Je faillis me jeter à l'eau. J'étais fou! J'errai jusqu'au jour, puis je

revins chez moi pour réfléchir.

Je fis alors ce qui me parut le plus sage; je priai un notaire d'appeler

cette petite et de lui demander dans quelles conditions sa mère lui

avait remis le portrait de celui qu'elle supposait être son père, me

disant chargé de ce soin par un ami.

Le notaire exécuta mes ordres. C'est à son lit de mort que cette femme

avait désigné le père de sa fille, et devant un prêtre qu'on me nomma.

Alors, toujours au nom de cet ami inconnu, je fis remettre à cette

enfant la moitié de ma fortune, cent quarante mille francs environ, dont

elle ne peut toucher que la rente, puis je donnai ma démission de mon

emploi, et me voici.

En errant sur ce rivage, j'ai trouvé ce mont et je m'y suis arrêté...

jusques à quand... je l'ignore!

Que pensez-vous de moi... et de ce que j'ai fait?

Je répondis en lui tendant la main.

--Vous avez fait ce que vous deviez faire. Bien d'autres eussent attaché

moins d'importance à cette odieuse fatalité.

Il reprit: «Je le sais, mais, moi, j'ai failli en devenir fou. Il

paraît que j'avais l'âme sensible sans m'en être jamais douté. Et j'ai

peur de Paris, maintenant, comme les croyants doivent avoir peur de

l'enfer. J'ai reçu un coup sur la tête, voilà tout, un coup comparable à

la chute d'une tuile quand on passe dans la rue. Je vais mieux depuis

quelque temps.»

Je quittai mon solitaire. J'étais fort troublé par son récit.

Je le revis encore deux fois, puis je partis, car je ne reste jamais

dans le Midi après la fin de mai.

Quand je revins l'année suivante, l'homme n'était plus sur le mont des

Serpents; et je n'ai jamais entendu parler de lui.

Voilà l'histoire de mon ermite.

MADEMOISELLE PERLE

Quelle singulière idée j'ai eue, vraiment, ce soir-là, de choisir pour

reine Mlle Perle.

Je vais tous les ans faire les Rois chez mon vieil ami Chantal. Mon

père, dont il était le plus intime camarade, m'y conduisait quand

j'étais enfant. J'ai continué, et je continuerai sans doute tant que je

vivrai, et tant qu'il y aura un Chantal en ce monde.

Les Chantal, d'ailleurs, ont une existence singulière; ils vivent à

Paris comme s'ils habitaient Grasse, Yvetot ou Pont-à-Mousson.

Ils possèdent, auprès de l'Observatoire, une maison dans un petit

jardin. Ils sont chez eux, là, comme en province. De Paris, du vrai

Paris, ils ne connaissent rien, ils ne soupçonnent rien; ils sont si

loin, si loin! Parfois, cependant, ils y font un voyage, un long voyage.

Mme Chantal va aux grandes provisions, comme on dit dans la famille.

Voici comment on va aux grandes provisions.

Mlle Perle, qui a les clefs des armoires de cuisine (car les armoires

au linge sont administrées par la maîtresse elle-même), Mlle Perle

prévient que le sucre touche à sa fin, que les conserves sont épuisées;

qu'il ne reste plus grand'chose au fond du sac à café.

Ainsi mise en garde contre la famine, Mme Chantal passe l'inspection

des restes, en prenant des notes sur un calepin. Puis, quand elle a

inscrit beaucoup de chiffres, elle se livre d'abord à de longs calculs

et ensuite à de longues discussions avec Mlle Perle. On finit

cependant par se mettre d'accord et par fixer les quantités de chaque

chose dont on se pourvoira pour trois mois: sucre, riz, pruneaux, café,

confitures, boîtes de petits pois, de haricots, de homard, poissons

salés ou fumés, etc., etc.

Après quoi, on arrête le jour des achats et on s'en va, en fiacre, dans

un fiacre à galerie, chez un épicier considérable qui habite au delà des

ponts, dans les quartiers neufs.

Mme Chantal et Mlle Perle font ce voyage ensemble,

mystérieusement, et reviennent à l'heure du dîner, exténuées, bien

qu'émues encore, et cahotées dans le coupé, dont le toit est couvert de

paquets et de sacs, comme une voiture de déménagement.

Pour les Chantal, toute la partie de Paris située de l'autre côté de la

Seine constitue les quartiers neufs, quartiers habités par une

population singulière, bruyante, peu honorable, qui passe les jours en

dissipations, les nuits en fêtes, et qui jette l'argent par les

fenêtres. De temps en temps cependant, on mène les jeunes filles au

théâtre, à l'Opéra-Comique ou au Français, quand la pièce est

recommandée par le journal que lit M. Chantal.

Les jeunes filles ont aujourd'hui dix-neuf et dix-sept ans; ce sont deux

belles filles, grandes et fraîches, très bien élevées, trop bien

élevées, si bien élevées qu'elles passent inaperçues comme deux jolies

poupées. Jamais l'idée ne me viendrait de faire attention ou de faire la

cour aux demoiselles Chantal; c'est à peine si on ose leur parler, tant

on les sent immaculées; on a presque peur d'être inconvenant en les

saluant.

Quant au père, c'est un charmant homme, très instruit, très ouvert,

très cordial, mais qui aime avant tout le repos, le calme, la

tranquillité, et qui a fortement contribué à momifier ainsi sa famille

pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité. Il lit beaucoup,

cause volontiers, et s'attendrit facilement. L'absence de contacts, de

coudoiements et de heurts a rendu très sensible et délicat son épiderme,

son épiderme moral. La moindre chose l'émeut, l'agite et le fait

souffrir.

Les Chantal ont des relations cependant, mais des relations restreintes,

choisies avec soin dans le voisinage. Ils échangent aussi deux ou trois

visites par an avec des parents qui habitent au loin.

Quant à moi, je vais dîner chez eux le 15 août et le jour des Rois. Cela

fait partie de mes devoirs comme la communion de Pâques pour les

catholiques.

Le 15 août, on invite quelques amis, mais aux Rois, je suis le seul

convive étranger.

II

Donc, cette année, comme les autres années, j'ai été dîner chez les

Chantal pour fêter l'Épiphanie.

Selon la coutume, j'embrassai M. Chantal, Mme Chantal et Mlle

Perle, et je fis un grand salut à Mlles Louise et Pauline. On

m'interrogea sur mille choses, sur les événements du boulevard, sur la

politique, sur ce qu'on pensait dans le public des affaires du Tonkin,

et sur nos représentants. Mme Chantal, une grosse dame, dont toutes

les idées me font l'effet d'être carrées à la façon des pierres de

taille, avait coutume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute

discussion politique: «Tout cela est de la mauvaise graine pour plus

tard». Pourquoi me suis-je toujours imaginé que les idées de Mme

Chantal sont carrées? Je n'en sais rien; mais tout ce qu'elle dit prend

cette forme dans mon esprit: un carré, un gros carré avec quatre angles

symétriques. Il y a d'autres personnes dont les idées me semblent

toujours rondes et roulantes comme des cerceaux. Dès qu'elles ont

commencé une phrase sur quelque chose, ça roule, ça va, ça sort par dix,

vingt, cinquante idées rondes, des grandes et des petites que je vois

courir l'une derrière l'autre, jusqu'au bout de l'horizon. D'autres

personnes aussi ont des idées pointues.... Enfin, cela importe peu.

On se mit à table comme toujours, et le dîner s'acheva sans qu'on eût

dit rien à retenir.

Au dessert, on apporta le gâteau des Rois. Or, chaque année, M. Chantal

était roi. Était-ce l'effet d'un hasard continu ou d'une convention

familiale, je n'en sais rien, mais il trouvait infailliblement la fève

dans sa part de pâtisserie, et il proclamait reine Mme Chantal.

Aussi, fus-je stupéfait en sentant dans une bouchée de brioche quelque

chose de très dur qui faillit me casser une dent. J'ôtai doucement cet

objet de ma bouche et j'aperçus une petite poupée de porcelaine, pas

plus grosse qu'un haricot. La surprise me fit dire: «Ah!» On me regarda,

et Chantal s'écria en battant des mains: «C'est Gaston. C'est Gaston.

Vive le roi! vive le roi!»

Tout le monde reprit en choeur: «Vive le roi!» Et je rougis jusqu'aux

oreilles, comme on rougit souvent, sans raison, dans les situations un

peu sottes. Je demeurais les yeux baissés, tenant entre deux doigts ce

grain de faïence, m'efforçant de rire et ne sachant que faire ni que

dire, lorsque Chantal reprit: «Maintenant, il faut choisir une reine.»

Alors je fus atterré. En une seconde, mille pensées, mille suppositions

me traversèrent l'esprit. Voulait-on me faire désigner une des

demoiselles Chantal? Était-ce là un moyen de me faire dire celle que je

préférais? Était-ce une douce, légère, insensible poussée des parents

vers un mariage possible? L'idée de mariage rôde sans cesse dans toutes

les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les

déguisements, tous les moyens. Une peur atroce de me compromettre

m'envahit, et aussi une extrême timidité, devant l'attitude si

obstinément correcte et fermée de Mlles Louise et Pauline. Élire

l'une d'elles au détriment de l'autre, me sembla aussi difficile que de

choisir entre deux gouttes d'eau; et puis, la crainte de m'aventurer

dans une histoire où je serais conduit au mariage malgré moi, tout

doucement, par des procédés aussi discrets, aussi inaperçus et aussi

calmes que cette royauté insignifiante, me troublait horriblement.

Mais tout à coup, j'eus une inspiration, et je tendis à Mlle Perle la

poupée symbolique. Tout le monde fut d'abord surpris, puis on apprécia

sans doute ma délicatesse et ma discrétion, car on applaudit avec furie.

On criait: «Vive la reine! vive la reine!»

Quant à elle, la pauvre vieille fille, elle avait perdu toute

contenance; elle tremblait, effarée, et balbutiait: «Mais non... mais

non... mais non... pas moi... je vous en prie... pas moi... je vous en

prie...»

Alors, pour la première fois de ma vie, je regardai Mlle Perle, et je

me demandai ce qu'elle était.

J'étais habitué à la voir dans cette maison, comme on voit les vieux

fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance sans

y avoir jamais pris garde. Un jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un

rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup: «Tiens, mais

il est fort curieux, ce meuble»; et on découvre que le bois a été

travaillé par un artiste, et que l'étoffe est remarquable. Jamais je

n'avais pris garde à Mlle Perle.

Elle faisait partie de la famille Chantal, voilà tout; mais comment? A

quel titre?--C'était une grande personne maigre qui s'efforçait de

rester inaperçue, mais qui n'était pas insignifiante. On la traitait

amicalement, mieux qu'une femme de charge, moins bien qu'une parente. Je

saisissais tout à coup, maintenant, une quantité de nuances dont je ne

m'étais point soucié jusqu'ici! Mme Chantal disait: «Perle». Les

jeunes filles: «Mlle Perle», et Chantal ne l'appelait que

Mademoiselle, d'un air plus révérend peut-être.

Je me mis à la regarder.--Quel âge avait-elle? Quarante ans? Oui,

quarante ans.--Elle n'était pas vieille, cette fille, elle se

vieillissait. Je fus soudain frappé par cette remarque. Elle se

coiffait, s'habillait, se parait ridiculement, et, malgré tout, elle

n'était point ridicule, tant elle portait en elle de grâce simple,

naturelle, de grâce voilée, cachée avec soin. Quelle drôle de créature,

vraiment! Comment ne l'avais-je jamais mieux observée? Elle se coiffait

d'une façon grotesque, avec de petits frisons vieillots tout à fait

farces; et, sous cette chevelure à la Vierge conservée, on voyait un

grand front calme, coupé par deux rides profondes, deux rides de longues

tristesses, puis deux yeux bleus, larges et doux, si timides, si

craintifs, si humbles, deux beaux yeux restés si naïfs, pleins

d'étonnements de fillette, de sensations jeunes et aussi de chagrins qui

avaient passé dedans, en les attendrissant, sans les troubler.

Tout le visage était fin et discret, un de ces visages qui se sont

éteints sans avoir été usés, ou fanés par les fatigues ou les grandes

émotions de la vie.

Quelle jolie bouche! et quelles jolies dents! Mais on eût dit qu'elle

n'osait pas sourire!

Et, brusquement, je la comparai à Mme Chantal! Certes, Mlle Perle

était mieux, cent fois mieux, plus fine, plus noble, plus fière.

J'étais stupéfait de mes observations. On versait du champagne. Je

tendis mon verre à la reine, en portant sa santé avec un compliment bien

tourné. Elle eut envie, je m'en aperçus, de se cacher la figure dans sa

serviette; puis, comme elle trempait ses lèvres dans le vin clair, tout

le monde cria: «La reine boit! la reine boit!» Elle devint alors toute

rouge et s'étrangla. On riait; mais je vis bien qu'on l'aimait beaucoup

dans la maison.

III

Dès que le dîner fût fini, Chantal me prit par le bras. C'était l'heure

de son cigare, heure sacrée. Quand il était seul, il allait le fumer

dans la rue; quand il avait quelqu'un à dîner, on montait au billard, et

il jouait en fumant. Ce soir-là, on avait même fait du feu dans le

billard, à cause des Rois; et mon vieil ami prit sa queue, une queue

très fine qu'il frotta de blanc avec grand soin, puis il dit:

--A toi, mon garçon!

Car il me tutoyait, bien que j'eusse vingt-cinq ans, mais il m'avait vu

tout enfant.

Je commençai donc la partie; je fis quelques carambolages; j'en manquai

quelques autres; mais comme la pensée de Mlle Perle me rôdait dans

la tête, je demandai tout à coup:

--Dites donc, monsieur Chantal, est-ce que Mlle Perle est votre

parente?

Il cessa de jouer, très étonné, et me regarda.

--Comment, tu ne sais pas? tu ne connais pas l'histoire de Mlle

Perle?

--Mais non.

--Ton père ne te l'a jamais racontée?

--Mais non.

--Tiens, tiens, que c'est drôle! ah! par exemple, que c'est drôle! Oh!

mais, c'est toute une aventure!

Il se tut, puis reprit:

--Et si tu savais comme c'est singulier que tu me demandes ça

aujourd'hui, un jour des Rois!

--Pourquoi?

--Ah! pourquoi! Écoute. Voilà de cela quarante et un ans, quarante et un

ans aujourd'hui même, jour de l'Épiphanie. Nous habitions alors

Roüy-le-Tors, sur les remparts; mais il faut d'abord t'expliquer la

maison pour que tu comprennes bien. Roüy est bâti sur une côte, ou

plutôt sur un mamelon qui domine un grand pays de prairies. Nous avions

là une maison avec un beau jardin suspendu, soutenu en l'air par les

vieux murs de défense. Donc la maison était dans la ville, dans la rue,

tandis que le jardin dominait la plaine. Il y avait aussi une porte de

sortie de ce jardin sur la campagne, au bout d'un escalier secret qui

descendait dans l'épaisseur des murs, comme on en trouve dans les

romans. Une route passait devant cette porte qui était munie d'une

grosse cloche, car les paysans, pour éviter le grand tour, apportaient

par là leurs provisions.

Tu vois bien les lieux, n'est-ce pas? Or, cette année-là, aux Rois, il

neigeait depuis une semaine. On eût dit la fin du monde. Quand nous

allions aux remparts regarder la plaine, ça nous faisait froid dans

l'âme, cet immense pays blanc, tout blanc, glacé, et qui luisait comme

du vernis. On eût dit que le bon Dieu avait empaqueté la terre pour

l'envoyer au grenier des vieux mondes. Je t'assure que c'était bien

triste.

Nous demeurions en famille à ce moment-là, et nombreux, très nombreux:

mon père, ma mère, mon oncle et ma tante, mes deux frères et mes quatre

cousines; c'étaient de jolies fillettes; j'ai épousé la dernière. De

tout ce monde-là, nous ne sommes plus que trois survivants: ma femme,

moi et ma belle-soeur qui habite Marseille. Sacristi, comme ça s'égrène,

une famille! ça me fait trembler quand j'y pense! Moi, j'avais quinze

ans, puisque j'en ai cinquante-six.

Donc, nous allions fêter les Rois, et nous étions très gais, très gais!

Tout le monde attendait le dîner dans le salon, quand mon frère aîné,

Jacques, se mit à dire: «Il y a un chien qui hurle dans la plaine

depuis dix minutes; ça doit être une pauvre bête perdue.»

Il n'avait pas fini de parler, que la cloche du jardin tinta. Elle avait

un gros son de cloche d'église qui faisait penser aux morts. Tout le

monde en frissonna. Mon père appela le domestique et lui dit d'aller

voir. On attendit en grand silence; nous pensions à la neige qui

couvrait toute la terre. Quand l'homme revint, il affirma qu'il n'avait

rien vu. Le chien hurlait toujours, sans cesse, et sa voix ne changeait

point de place.

On se mit à table; mais nous étions un peu émus, surtout les jeunes. Ça

alla bien jusqu'au rôti, puis voilà que la cloche se remet à sonner,

trois fois de suite, trois grands coups, longs, qui ont vibré jusqu'au

bout de nos doigts et qui nous ont coupé le souffle, tout net. Nous

restions à nous regarder, la fourchette en l'air, écoutant toujours, et

saisis d'une espèce de peur surnaturelle.

Ma mère enfin parla: «C'est étonnant qu'on ait attendu si longtemps pour

revenir; n'allez pas seul, Baptiste; un de ces messieurs va vous

accompagner».

Mon oncle François se leva. C'était une espèce d'hercule, très fier de

sa force et qui ne craignait rien au monde. Mon père lui dit: «Prends un

fusil. On ne sait pas ce que ça peut-être».

Mais mon oncle ne prit qu'une canne et sortit aussitôt avec le

domestique.

Nous autres, nous demeurâmes frémissants de terreur et d'angoisse, sans

manger, sans parler. Mon père essaya de nous rassurer: «Vous allez voir,

dit-il, que ce sera quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la

neige. Après avoir sonné une première fois, voyant qu'on n'ouvrait pas

tout de suite, il a tenté de retrouver son chemin, puis, n'ayant pu y

parvenir, il est revenu à notre porte.»

L'absence de mon oncle nous parut durer une heure. Il revint enfin,

furieux, jurant: «Rien, nom de nom, c'est un farceur! Rien que ce maudit

chien qui hurle à cent mètres des murs. Si j'avais pris un fusil, je

l'aurais tué pour le faire taire».

On se remit à dîner, mais tout le monde demeurait anxieux; on sentait

bien que ce n'était pas fini, qu'il allait se passer quelque chose, que

la cloche, tout à l'heure, sonnerait encore!

Et elle sonna, juste au moment où l'on coupait le gâteau des Rois. Tous

les hommes se levèrent ensemble. Mon oncle François, qui avait bu du

champagne, affirma qu'il allait Le massacrer, avec tant de fureur, que

ma mère et ma tante se jetèrent sur lui pour l'empêcher. Mon père, bien

que très calme et un peu impotent (il traînait la jambe depuis qu'il se

l'était cassée en tombant de cheval), déclara à son tour qu'il voulait

savoir ce que c'était, et qu'il irait. Mes frères, âgés de dix-huit et

de vingt ans, coururent chercher leurs fusils; et comme on ne faisait

guère attention à moi, je m'emparai d'une carabine de jardin et je me

disposai aussi à accompagner l'expédition.

Elle partit aussitôt. Mon père et mon oncle marchaient devant, avec

Baptiste, qui portait une lanterne. Mes frères Jacques et Paul

suivaient, et je venais derrière, malgré les supplications de ma mère,

qui demeurait avec sa soeur et mes cousines sur le seuil de la maison.

La neige s'était remis à tomber depuis une heure; et les arbres en

étaient chargés. Les sapins pliaient sous ce lourd vêtement livide,

pareils à des pyramides blanches, à d'énormes pains de sucre; et on

apercevait à peine, à travers le rideau gris des flocons menus et

pressés, les arbustes plus légers, tout pâles dans l'ombre. Elle tombait

si épaisse, la neige, qu'on y voyait tout juste à dix pas. Mais la

lanterne jetait une grande clarté devant nous. Quand on commença à

descendre par l'escalier tournant creusé dans la muraille, j'eus peur,

vraiment. Il me sembla qu'on marchait derrière moi; qu'on allait me

saisir par les épaules et m'emporter; et j'eus envie de retourner; mais

comme il fallait retraverser tout le jardin, je n'osai pas.

J'entendis qu'on ouvrait la porte sur la plaine; puis mon oncle se remit

à jurer: «Nom d'un nom, il est reparti! Si j'aperçois seulement son

ombre, je ne le rate pas, ce c...-là.»

C'était sinistre de voir la plaine, ou, plutôt, de la sentir devant soi,

car on ne la voyait pas; on ne voyait qu'un voile de neige sans fin, en

haut, en bas, en face, à droite, à gauche, partout.

Mon oncle reprit: «Tiens, revoilà le chien qui hurle; je vas lui

apprendre comment je tire, moi. Ça sera toujours ça de gagné.»

Mais mon père, qui était bon, reprit:

«Il vaut mieux l'aller chercher, ce pauvre animal qui crie la faim. Il

aboie au secours, ce misérable; il appelle comme un homme en détresse.

Allons-y».

Et on se mit en route à travers ce rideau, à travers cette tombée

épaisse, continue, à travers cette mousse qui emplissait la nuit et

l'air, qui remuait, flottait, tombait et glaçait la chair en fondant, la

glaçait comme elle l'aurait brûlée, par une douleur vive et rapide sur

la peau, à chaque toucher des petits flocons blancs.

Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette pâte molle et froide; et il

fallait lever très haut la jambe pour marcher. A mesure que nous

avancions, la voix du chien devenait plus claire, plus forte. Mon oncle

cria: «Le voici!» On s'arrêta pour l'observer, comme on doit faire en

face d'un ennemi qu'on rencontre dans la nuit.

Je ne voyais rien, moi; alors, je rejoignis les autres, et je

l'aperçus; il était effrayant et fantastique à voir, ce chien, un gros

chien noir, un chien de berger à grands poils et à tête de loup, dressé

sur ses quatre pattes, tout au bout de la longue traînée de lumière que

faisait la lanterne sur la neige. Il ne bougeait pas; il s'était tu; et

il nous regardait.

Mon oncle dit: «C'est singulier, il n'avance ni ne recule. J'ai bien

envie de lui flanquer un coup de fusil».

Mon père reprit d'une voix ferme: «Non, il faut le prendre».

Alors mon frère Jacques ajouta: «Mais il n'est pas seul. Il y a quelque

chose à côté de lui.»

Il y avait quelque chose derrière lui, en effet, quelque chose de gris,

d'impossible à distinguer. On se remit en marche avec précaution.

En nous voyant approcher, le chien s'assit sur son derrière. Il n'avait

pas l'air méchant. Il semblait plutôt content d'avoir réussi à attirer

des gens.

Mon père alla droit à lui et le caressa. Le chien lui lécha les mains;

et on reconnut qu'il était attaché à la roue d'une petite voiture, d'une

sorte de voiture joujou enveloppée tout entière dans trois ou quatre

couvertures de laine. On enleva ces linges avec soin, et comme Baptiste

approchait sa lanterne de la porte de cette carriole qui ressemblait à

une niche roulante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait.

Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pouvions dire un mot. Mon

père se remit le premier, et comme il était de grand coeur, et d'âme un

peu exaltée, il étendit la main sur le toit de la voiture et il dit:

«Pauvre abandonné, tu seras des nôtres!» Et il ordonna à mon frère

Jacques de rouler devant nous notre trouvaille.

Mon père reprit, pensant tout haut:

Quelque enfant d'amour dont la pauvre mère est venue sonner à ma porte

en cette nuit de l'Épiphanie, en souvenir de l'Enfant-Dieu».

Il s'arrêta de nouveau, et, de toute sa force, il cria quatre fois à

travers la nuit vers les quatre coins du ciel: «Nous l'avons recueilli!»

Puis, posant la main sur l'épaule de son frère, il murmura: «Si tu avais

tiré sur le chien, François?...»

Mon oncle ne répondit pas, mais il fit, dans l'ombre, un grand signe de

croix, car il était très religieux, malgré ses airs fanfarons.

On avait détaché le chien, qui nous suivait.

Ah! par exemple, ce qui fut gentil à voir, c'est la rentrée à la maison.

On eut d'abord beaucoup de mal à monter la voiture par l'escalier des

remparts; on y parvint cependant et on la roula jusque dans le

vestibule.

Comme maman était drôle, contente et effarée! Et mes quatre petites

cousines (la plus jeune avait six ans), elles ressemblaient à quatre

poules autour d'un nid. On retira enfin de sa voiture l'enfant qui

dormait toujours. C'était une fille, âgée de six semaines environ. Et on

trouva dans ses langes dix mille francs en or, oui, dix mille francs!

que papa plaça pour lui faire une dot. Ce n'était donc pas une enfant de

pauvres... mais peut-être l'enfant de quelque noble avec une petite

bourgeoise de la ville... ou encore... nous avons fait mille

suppositions et on n'a jamais rien su... mais là, jamais rien... jamais

rien.... Le chien lui-même ne fut reconnu par personne. Il était

étranger au pays. Dans tous les cas, celui ou celle qui était venu

sonner trois fois à notre porte connaissait bien mes parents, pour les

avoir choisis ainsi.

Voilà donc comment Mlle Perle entra, à l'âge de six semaines, dans la

maison Chantal.

On ne la nomma que plus tard, Mlle Perle, d'ailleurs. On la fit

baptiser d'abord: «Marie, Simonne, Claire,» Claire devant lui servir de

nom de famille.

Je vous assure que ce fut une drôle de rentrée dans la salle à manger

avec cette mioche réveillée qui regardait autour d'elle ces gens et ces

lumières, de ses yeux vagues, bleus et troubles.

On se remit à table et le gâteau fut partagé. J'étais roi; et je pris

pour reine Mlle Perle, comme vous, tout à l'heure. Elle ne se douta

guère, ce jour-là, de l'honneur qu'on lui faisait.

Donc, l'enfant fut adoptée, et élevée dans la famille. Elle grandit; des

années passèrent. Elle était gentille, douce, obéissante. Tout le monde

l'aimait et on l'aurait abominablement gâtée si ma mère ne l'eût

empêché.

Ma mère était une femme d'ordre et de hiérarchie. Elle consentait à

traiter la petite Claire comme ses propres fils, mais elle tenait

cependant à ce que la distance qui nous séparait fût bien marquée, et la

situation bien établie.

Aussi, dès que l'enfant put comprendre, elle lui fit connaître son

histoire et fit pénétrer tout doucement, même tendrement dans l'esprit

de la petite, qu'elle était pour les Chantal une fille adoptive,

recueillie, mais en somme une étrangère.

Claire comprit cette situation avec une singulière intelligence, avec un

instinct surprenant; et elle sut prendre et garder la place qui lui

était laissée, avec tant de tact, de grâce et de gentillesse, qu'elle

touchait mon père à le faire pleurer.

Ma mère elle-même fut tellement émue par la reconnaissance passionnée et

le dévouement un peu craintif de cette mignonne et tendre créature,

qu'elle se mit à l'appeler: «Ma fille». Parfois, quand la petite avait

fait quelque chose de bon, de délicat, ma mère relevait ses lunettes sur

son front, ce qui indiquait toujours une émotion chez elle et elle

répétait: «Mais c'est une perle, une vraie perle, cette enfant!»--Ce nom

en resta à la petite Claire qui devint et demeura pour nous Mlle

Perle.

IV

M. Chantal se tut. Il était assis sur le billard, les pieds ballants, et

il maniait une boule de la main gauche, tandis que de la droite il

tripotait un linge qui servait à effacer les points sur le tableau

d'ardoise et que nous appelions «le linge à craie.» Un peu rouge, la

voix sourde, il parlait pour lui maintenant, parti dans ses souvenirs,

allant doucement, à travers les choses anciennes et les vieux événements

qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va, en se promenant, dans

les vieux jardins de famille où l'on fut élevé, et où chaque arbre,

chaque chemin, chaque plante, les houx pointus, les lauriers qui sentent

bon, les ifs dont la graine rouge et grasse s'écrase entre les doigts,

font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre vie passée, un de ces

petits faits insignifiants et délicieux qui forment le fond même, la

trame de l'existence.

Moi, je restais en face de lui, adossé à la muraille, les mains appuyées

sur ma queue de billard inutile.

Il reprit, au bout d'une minute: «Cristi, qu'elle était jolie à dix-huit

ans... et gracieuse... et parfaite.... Ah! la jolie... jolie... jolie...

et bonne... et brave... et charmante fille!... Elle avait des yeux...

des yeux bleus... transparents,... clairs... comme je n'en ai jamais vu

de pareils... jamais!

Il se tut encore. Je demandai: «Pourquoi ne s'est-elle pas mariée?»

Il répondit, non pas à moi, mais à ce mot qui passait «mariée».

--«Pourquoi? pourquoi? Elle n'a pas voulu... pas voulu. Elle avait

pourtant trente mille francs de dot, et elle fut demandée plusieurs

fois... elle n'a pas voulu! Elle semblait triste à cette époque-là.

C'est quand j'épousai ma cousine, la petite Charlotte, ma femme, avec

qui j'étais fiancé depuis six ans.»

Je regardais M. Chantal et il me semblait que je pénétrais dans son

esprit, que je pénétrais tout à coup dans un de ces humbles et cruels

drames des coeurs honnêtes, des coeurs droits, des coeurs sans

reproches, dans un de ces coeurs inavoués, inexplorés, que personne n'a

connu, pas même ceux qui en sont les muettes et résignées victimes.

Et, une curiosité hardie me poussant tout à coup, je prononçai.

--C'est vous qui auriez dû l'épouser, Monsieur Chantal?

Il tressaillit, me regarda, et dit:

--Moi? épouser qui?

--Mlle Perle.

--Pourquoi ça?

--Parce que vous l'aimiez plus que votre cousine.

Il me regarda avec des yeux étranges, ronds, effarés, puis il balbutia:

--«Je l'ai aimée... moi?... comment? qu'est-ce qui t'a dit ça?...

--«Parbleu, ça se voit... et c'est même à cause d'elle que vous avez

tardé si longtemps à épouser votre cousine qui vous attendait depuis six

ans.»

Il lâcha la bille qu'il tenait de la main gauche, saisit à deux mains le

linge à craie, et, s'en couvrant le visage, se mit à sangloter dedans.

Il pleurait d'une façon désolante et ridicule, comme pleure une éponge

qu'on presse, par les yeux, le nez et la bouche en même temps. Et il

toussait, crachait, se mouchait dans le linge à craie, s'essuyait les

yeux, éternuait, recommençait à couler par toutes les fentes de son

visage, avec un bruit de gorge qui faisait penser aux gargarismes.

Moi, effaré, honteux, j'avais envie de me sauver et je ne savais plus

que dire, que faire, que tenter.

Et soudain, la voix de Mme Chantal résonna dans l'escalier: «Est-ce

bientôt fini, votre fumerie?»

J'ouvris la porte et je criai: «Oui, madame, nous descendons.»

Puis, je me précipitai vers son mari, et, le saisissant par les coudes:

«Monsieur Chantal, mon ami Chantal, écoutez-moi; votre femme vous

appelle, remettez-vous, remettez-vous vite, il faut descendre;

remettez-vous.»

Il bégaya: «Oui... oui... je viens... pauvre fille!... je viens...

dites-lui que j'arrive.»

Et il commença à s'essuyer consciencieusement la figure avec le linge

qui, depuis deux ou trois ans, essuyait toutes les marques de l'ardoise,

puis il apparut, moitié blanc et moitié rouge, le front, le nez, les

joues et le menton barbouillés de craie, et les yeux gonflés, encore

pleins de larmes.

Je le pris par les mains et l'entraînai dans sa chambre en murmurant:

«Je vous demande pardon, je vous demande bien pardon, Monsieur Chantal,

de vous avoir fait de la peine... mais... je ne savais pas... vous...

vous comprenez...»

Il me serra la main: «Oui... oui... il y a des moments difficiles...»

Puis il se plongea la figure dans sa cuvette. Quand il en sortit, il ne

me parut pas encore présentable; mais j'eus l'idée d'une petite ruse.

Comme il s'inquiétait, en se regardant dans la glace, je lui dis: «Il

suffira de raconter que vous avez un grain de poussière dans l'oeil, et

vous pourrez pleurer devant tout le monde autant qu'il vous plaira.»

Il descendit en effet, en se frottant les yeux avec son mouchoir. On

s'inquiéta; chacun voulut chercher le grain de poussière qu'on ne trouva

point, et on raconta des cas semblables où il était devenu nécessaire

d'aller chercher le médecin.

Moi, j'avais rejoint Mlle Perle et je la regardais, tourmenté par une

curiosité ardente, une curiosité qui devenait une souffrance. Elle avait

dû être bien jolie en effet, avec ses yeux doux, si grands, si calmes,

si larges qu'elle avait l'air de ne les jamais fermer, comme font les

autres humains. Sa toilette était un peu ridicule, une vraie toilette de

vielle fille, et la déparait sans la rendre gauche.

Il me semblait que je voyais en elle, comme j'avais vu tout à l'heure

dans l'âme de M. Chantal, que j'apercevais, d'un bout à l'autre, cette

vie humble, simple et dévouée; mais un besoin me venait aux lèvres, un

besoin harcelant de l'interroger, de savoir si, elle aussi, l'avait

aimé, lui; si elle avait souffert comme lui de cette longue souffrance

secrète, aiguë, qu'on ne voit pas, qu'on ne sait pas, qu'on ne devine

pas, mais qui s'échappe, la nuit, dans la solitude de la chambre noire.

Je la regardais, je voyais battre son coeur sous son corsage à guimpe,

et je me demandais si cette douce figure candide avait gémi chaque soir,

dans l'épaisseur moite de l'oreiller, et sangloté, le corps secoué de

sursauts, dans la fièvre du lit brûlant.

Et je lui dis tout bas, comme font les enfants qui cassent un bijou pour

voir dedans: «Si vous aviez vu pleurer M. Chantal tout à l'heure, il

vous aurait fait pitié.»

Elle tressaillit: «Comment, il pleurait?

--Oh! oui, il pleurait!

--Et pourquoi ça?

Elle semblait très émue. Je répondis:

--A votre sujet.

--A mon sujet?

--Oui. Il me racontait combien il vous avait aimée autrefois; et combien

il lui en avait coûté d'épouser sa femme au lieu de vous...»

Sa figure pâle me parut s'allonger un peu; ses yeux toujours ouverts,

ses yeux calmes se fermèrent tout à coup, si vite qu'ils semblaient

s'être clos pour toujours. Elle glissa de sa chaise sur le plancher et

s'y affaissa doucement, lentement, comme aurait fait une écharpe tombée.

Je criai: «Au secours! au secours! Mlle Perle se trouve mal.»

Mme Chantal et ses filles se précipitèrent, et comme on cherchait de

l'eau, une serviette et du vinaigre, je pris mon chapeau et je me

sauvai.

Je m'en allai à grands pas, le coeur secoué, l'esprit plein de remords

et de regrets. Et parfois aussi j'étais content; il me semblait que

j'avais fait une chose louable et nécessaire.

Je me demandais: «Ai-je eu tort? Ai-je eu raison?» Ils avaient cela dans

l'âme comme on garde du plomb dans une plaie fermée. Maintenant ne

seront-ils pas plus heureux? Il était trop tard pour que recommençât

leur torture et assez tôt pour qu'ils s'en souvinssent avec

attendrissement.

Et peut-être qu'un soir du prochain printemps, émus par un rayon de lune

tombé sur l'herbe, à leurs pieds, à travers les branches, ils se

prendront et se serreront la main en souvenir de toute cette souffrance

étouffée et cruelle; et peut-être aussi que cette courte étreinte fera

passer dans leurs veines un peu de ce frisson qu'ils n'auront point

connu, et leur jettera, à ces morts ressuscités en une seconde, la

rapide et divine sensation de cette ivresse, de cette folie qui donne

aux amoureux plus de bonheur en un tressaillement, que n'en peuvent

cueillir, en toute leur vie, les autres hommes!

ROSALIE PRUDENT

Il y avait vraiment dans cette affaire un mystère que ni les jurés, ni

le président, ni le procureur de la République lui-même ne parvenaient à

comprendre.

La fille Prudent (Rosalie), bonne chez les époux Varambot, de Mantes,

devenue grosse à l'insu de ses maîtres, avait accouché, pendant la nuit,

dans sa mansarde, puis tué et enterré son enfant dans le jardin.

C'était là l'histoire courante de tous les infanticides accomplis par

les servantes. Mais un fait demeurait inexplicable. La perquisition

opérée dans la chambre de la fille Prudent avait amené la découverte

d'un trousseau complet d'enfant, fait par Rosalie elle-même, qui avait

passé ses nuits à le couper et à le coudre pendant trois mois. L'épicier

chez qui elle avait acheté de la chandelle, payée sur ses gages, pour ce

long travail, était venu témoigner. De plus, il demeurait acquis que la

sage-femme du pays, prévenue par elle de son état, lui avait donné tous

les renseignements et tous les conseils pratiques pour le cas où

l'accident arriverait dans un moment où les secours demeureraient

impossibles. Elle avait cherché en outre une place à Poissy pour la

fille Prudent qui prévoyait son renvoi, car les époux Varambot ne

plaisantaient pas sur la morale.

Ils étaient là, assistant aux assises, l'homme et la femme, petits

rentiers de province, exaspérés contre cette traînée qui avait souillé

leur maison. Ils auraient voulu la voir guillotiner tout de suite, sans

jugement, et ils l'accablaient de dépositions haineuses devenues dans

leur bouche des accusations.

La coupable, une belle grande fille de Basse-Normandie, assez instruite

pour son état, pleurait sans cesse et ne répondait rien.

On en était réduit à croire qu'elle avait accompli cet acte barbare dans

un moment de désespoir et de folie, puisque tout indiquait qu'elle avait

espéré garder et élever son fils.

Le président essaya encore une fois de la faire parler, d'obtenir des

aveux, et l'ayant sollicitée avec une grande douceur, lui fit enfin

comprendre que tous ces hommes réunis pour la juger ne voulaient point

sa mort et pouvaient même la plaindre.

Alors elle se décida.

Il demandait: «Voyons, dites-nous d'abord quel est le père de cet

enfant?»

Jusque-là elle l'avait caché obstinément.

Elle répondit soudain, en regardant ses maîtres qui venaient de la

calomnier avec rage.

--C'est M. Joseph, le neveu à M. Varambot.

Les deux époux eurent un sursaut et crièrent en même temps: «C'est faux!

Elle ment. C'est une infamie.»

Le président les fit taire et reprit: «Continuez, je vous prie, et

dites-nous comment cela est arrivé.»

Alors elle se mit brusquement à parler avec abondance, soulageant son

coeur fermé, son pauvre coeur solitaire et broyé, vidant son chagrin,

tout son chagrin maintenant devant ces hommes sévères qu'elle avait pris

jusque-là pour des ennemis et des juges inflexibles.

--Oui, c'est M. Joseph Varambot, quand il est venu en congé l'an

dernier.

--Qu'est-ce qu'il fait, M. Joseph Varambot?

--Il est sous-officier d'artilleurs, m'sieu. Donc il resta deux mois à

la maison. Deux mois d'été. Moi, je ne pensais à rien quand il s'est mis

à me regarder, et puis à me dire des flatteries, et puis à me cajoler

tant que le jour durait. Moi, je me suis laissé prendre, m'sieu. Il m'

répétait que j'étais belle fille, que j'étais plaisante... que j'étais

de son goût.... Moi, il me plaisait pour sûr.... Que voulez-vous?... on

écoute ces choses-là, quand on est seule... toute seule... comme moi. J'

suis seule sur la terre, m'sieu... j' n'ai personne à qui parler...

personne à qui compter mes ennuyances.... Je n'ai pu d' père, pu d'

mère, ni frère, ni soeur, personne! Ça m'a fait comme un frère qui

serait r'venu quand il s'est mis à me causer. Et puis, il m'a demandé

de descendre au bord de la rivière, un soir, pour bavarder sans faire de

bruit. J'y suis v'nue, moi.... Je sais-t-il? je sais-t-il après?... Il

me tenait la taille.... Pour sûr, je ne voulais pas... non... non....

J'ai pas pu... j'avais envie de pleurer tant que l'air était douce... il

faisait clair de lune.... J'ai pas pu.... Non... je vous jure... j'ai

pas pu... il a fait ce qu'il a voulu.... Ça a duré encore trois

semaines, tant qu'il est resté.... Je l'aurais suivi au bout du monde...

il est parti.... Je ne savais pas que j'étais grosse, moi!... Je ne l'ai

su que l' mois d'après....

Elle se mit à pleurer si fort qu'on dut lui laisser le temps de se

remettre.

Puis le président reprit sur un ton de prêtre au confessionnal: «Voyons,

continuez».

Elle recommença à parler: «Quand j'ai vu que j'étais grosse, j'ai

prévenu Mme Boudin, la sage-femme, qu'est là pour le dire; et j'y ai

demandé la manière pour le cas que ça arriverait sans elle. Et puis j'ai

fait mon trousseau, nuit à nuit, jusqu'à une heure du matin, chaque

soir; et puis j'ai cherché une autre place, car je savais bien que je

serais renvoyée; mais j' voulais rester jusqu'au bout dans la maison,

pour économiser des sous, vu que j' n'en ai guère, et qu'il m'en

faudrait, pour le p'tit....

--Alors vous ne vouliez pas le tuer?

--Oh! pour sûr non, m'sieu.

--Pourquoi l'avez-vous tué, alors?

--V'là la chose. C'est arrivé plus tôt que je n'aurais cru. Ça m'a pris

dans ma cuisine, comme j' finissais ma vaisselle.

M. et Mme Varambot dormaient déjà; donc je monte, pas sans peine, en

me tirant à la rampe; et je m' couche par terre, sur le carreau, pour n'

point gâter mon lit. Ça a duré p't-être une heure, p't-être deux,

p't-être trois; je ne sais point, tant ça me faisait mal; et puis, je l'

poussais d' toute ma force, j'ai senti qu'il sortait, et je l'ai

ramassé.

Oh! oui, j'étais contente, pour sûr! J'ai fait tout ce que m'avait dit

Mme Boudin, tout! Et puis je l'ai mis sur mon lit, lui! Et puis v'là

qu'il me r'vient une douleur, mais une douleur à mourir.--Si vous

connaissiez ça, vous autres, vous n'en feriez pas tant, allez!--J'en ai

tombé sur les genoux, puis sur le dos, par terre; et v'là que ça me

reprend, p't-être une heure encore, p't-être deux, là toute seule..., et

puis qu'il en sort un autre..., un autre p'tit..., deux..., oui...,

deux... comme ça! Je l'ai pris comme le premier, et puis je l'ai mis sur

le lit, côte à côte--deux.--Est-ce possible, dites? Deux enfants! Moi

qui gagne vingt francs par mois! Dites... est-ce possible? Un, oui, ça

s' peut, en se privant... mais pas deux! Ça m'a tourné la tête. Est-ce

que je sais, moi?--J' pouvais-t-il choisir, dites?

Est-ce que je sais! Je me suis vue à la fin de mes jours! J'ai mis

l'oreiller d'sus, sans savoir.... Je n' pouvais pas en garder deux... et

je m' suis couchée d'sus encore. Et puis, j' suis restée à m' rouler et

à pleurer jusqu'au jour que j'ai vu venir par la fenêtre; ils étaient

morts sous l'oreiller, pour sûr. Alors je les ai pris sous mon bras,

j'ai descendu l'escalier, j'ai sorti dans l' potager, j'ai pris la bêche

au jardinier, et je les ai enfouis sous terre, l' plus profond que j'ai

pu, un ici, puis l'autre là, pas ensemble, pour qu'ils n' parlent pas de

leur mère, si ça parle, les p'tits morts. Je sais-t-il, moi?

Et puis, dans mon lit, v'là que j'ai été si mal que j'ai pas pu me

lever. On a fait venir le médecin qu'a tout compris. C'est la vérité,

m'sieu le juge. Faites ce qu'il vous plaira, j' suis prête.

La moitié des jurés se mouchaient coup sur coup pour ne point pleurer.

Des femmes sanglotaient dans l'assistance.

Le président interrogea.

--A quel endroit avez-vous enterré l'autre?

Elle demanda:

--Lequel que vous avez?

--Mais... celui... celui qui était dans les artichauts.

--Ah bien! L'autre est dans les fraisiers, au bord du puits.

Et elle se mit à sangloter si fort qu'elle gémissait à fendre les

coeurs.

La fille Rosalie Prudent fut acquittée.

SUR LES CHATS

Cap d'Antibes.

Assis sur un banc, l'autre jour, devant ma porte, en plein soleil,

devant une corbeille d'anémones fleuries, je lisais un livre récemment

paru, un livre honnête, chose rare et charmant aussi, \_le Tonnelier\_,

par Georges Duval. Un gros chat blanc, qui appartient au jardinier,

sauta sur mes genoux, et, de cette secousse, ferma le livre que je

posai à côté de moi pour caresser la bête.

Il faisait chaud; une odeur de fleurs nouvelles, odeur timide encore,

intermittente, légère, passait dans l'air, où passaient aussi parfois

des frissons froids venus de ces grands sommets blancs que j'apercevais

là-bas.

Mais le soleil était brûlant, aigu, un de ces soleils qui fouillent la

terre et la font vivre, qui fendent les graines pour animer les germes

endormis, et les bourgeons pour que s'ouvrent les jeunes feuilles. Le

chat se roulait sur mes genoux, sur le dos, les pattes en l'air, ouvrant

et fermant ses griffes, montrant sous ses lèvres ses crocs pointus et

ses yeux verts dans la fente presque close de ses paupières. Je

caressais et je maniais la bête molle et nerveuse, souple comme une

étoffe de soie, douce, chaude, délicieuse et dangereuse. Elle ronronnait

ravie et prête à mordre, car elle aime griffer autant qu'être flattée.

Elle tendait son cou, ondulait, et quand je cessais de la toucher, se

redressait et poussait sa tête sous ma main levée.

Je l'énervais et elle m'énervait aussi, car je les aime et je les

déteste, ces animaux charmants et perfides. J'ai plaisir à les toucher,

à faire glisser sous ma main leur poil soyeux qui craque, à sentir leur

chaleur dans ce poil, dans cette fourrure fine, exquise. Rien n'est plus

doux, rien ne donne à la peau une sensation plus délicate, plus

raffinée, plus rare que la robe tiède et vibrante d'un chat. Mais elle

me met aux doigts, cette robe vivante, un désir étrange et féroce

d'étrangler la bête que je caresse. Je sens en elle l'envie qu'elle a de

me mordre et de me déchirer, je la sens et je la prends, cette envie,

comme un fluide qu'elle me communique, je la prends par le bout de mes

doigts dans ce poil chaud, et elle monte, elle monte le long de mes

nerfs, le long de mes membres jusqu'à mon coeur, jusqu'à ma tête, elle

m'emplit, court le long de ma peau, fait se serrer mes dents. Et

toujours, toujours, au bout de mes dix doigts je sens le chatouillement

vif et léger qui me pénètre et m'envahit.

Et si la bête commence, si elle me mord, si elle me griffe, je la saisis

par le cou, je la fais tourner et je la lance au loin comme la pierre

d'une fronde, si vite et si brutalement qu'elle n'a jamais le temps de

se venger.

Je me souviens qu'étant enfant, j'aimais déjà les chats avec de brusques

désirs de les étrangler dans mes petites mains; et qu'un jour, au bout

du jardin, à l'entrée du bois, j'aperçus tout à coup quelque chose de

gris qui se roulait dans les hautes herbes. J'allai voir; c'était un

chat pris au collet, étranglé, râlant, mourant. Il se tordait, arrachait

la terre avec ses griffes, bondissait, retombait inerte, puis

recommençait, et son souffle rauque, rapide, faisait un bruit de pompe,

un bruit affreux que j'entends encore.

J'aurais pu prendre une bêche et couper le collet, j'aurais pu aller

chercher le domestique ou prévenir mon père.--Non, je ne bougeai pas,

et, le coeur battant, je le regardai mourir avec une joie frémissante et

cruelle; c'était un chat! C'eût été un chien, j'aurais plutôt coupé le

fil de cuivre avec mes dents que de le laisser souffrir une seconde de

plus.

Et quand il fut mort, bien mort, encore chaud, j'allai le tâter et lui

tirer la queue.

II

Ils sont délicieux pourtant, délicieux surtout, parce qu'en les

caressant, alors qu'ils se frottent à notre chair, ronronnent et se

roulent sur nous en nous regardant de leurs yeux jaunes qui ne semblent

jamais nous voir, on sent bien l'insécurité de leur tendresse, l'égoïsme

perfide de leur plaisir.

Des femmes aussi nous donnent cette sensation, des femmes charmantes,

douces, aux yeux clairs et faux, qui nous ont choisis pour se frotter à

l'amour. Près d'elles, quand elles ouvrent les bras, les lèvres tendues,

quand on les étreint, le coeur bondissant, quand on goûte la joie

sensuelle et savoureuse de leur caresse délicate, on sent bien qu'on

tient une chatte, une chatte à griffes et à crocs, une chatte perfide,

sournoise, amoureuse ennemie, qui mordra quand elle sera lasse de

baisers.

Tous les poètes ont aimé les chats. Baudelaire les a divinement chantés.

On connaît son admirable sonnet:

Les amoureux fervents et les savants austères

Aiment également, dans leur mûre saison,

Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,

Qui comme eux sont frileux, et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,

Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres.

L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres

S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté?

Ils prennent en songeant les nobles attitudes

Des grands sphinx allongés au fond des solitudes

Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques.

Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,

Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

III

Moi j'ai eu un jour l'étrange sensation d'avoir habité le palais

enchanté de la Chatte blanche, un château magique où régnait une de ces

bêtes onduleuses, mystérieuses, troublantes, le seul peut-être de tous

les êtres qu'on n'entende jamais marcher.

C'était l'été dernier, sur ce même rivage de la Méditerranée.

Il faisait, à Nice, une chaleur atroce, et je m'informai si les

habitants du pays n'avaient point dans la montagne au-dessus quelque

vallée fraîche où ils pussent aller respirer.

On m'indiqua celle de Thorenc. Je la voulus voir.

Il fallut d'abord gagner Grasse, la ville des parfums, dont je parlerai

quelque jour en racontant comment se fabriquent ces essences et

quintessences de fleurs qui valent jusqu'à deux mille francs le litre.

J'y passai la soirée et la nuit dans un vieil hôtel de la ville,

médiocre auberge où la qualité des nourritures est aussi douteuse que la

propreté des chambres. Puis je repartis au matin.

La route s'engageait en pleine montagne, longeant des ravins profonds et

dominée par des pics stériles, pointus, sauvages. Je me demandais quel

bizarre séjour d'été on m'avait indiqué là; et j'hésitais presque à

revenir pour regagner Nice le même soir, quand j'aperçus soudain devant

moi, sur un mont qui semblait barrer tout le vallon, une immense et

admirable ruine profilant sur le ciel des tours, des murs écroulés,

toute une bizarre architecture de citadelle morte. C'était une antique

commanderie de Templiers qui gouvernait jadis le pays de Thorenc.

Je contournai ce mont, et soudain je découvris une longue vallée verte,

fraîche et reposante. Au fond, des prairies, de l'eau courante, des

saules; et sur les versants des sapins, jusques au ciel.

En face de la commanderie, de l'autre côté de la vallée, mais plus bas,

s'élève un château habité, le château des Quatre-Tours, qui fut

construit vers 1530. On n'y aperçoit encore cependant aucune trace de la

Renaissance.

C'est une lourde et forte construction carrée, d'un puissant caractère,

flanquée de quatre tours guerrières, comme le dit son nom.

J'avais une lettre de recommandation pour le propriétaire de ce manoir,

qui ne me laissa pas gagner l'hôtel.

Toute la vallée, délicieuse en effet, est un des plus charmants séjours

d'été qu'on puisse rêver. Je m'y promenai jusqu'au soir, puis, après le

dîner, je montai dans l'appartement qu'on m'avait réservé.

Je traversai d'abord une sorte de salon dont les murs sont couverts de

vieux cuir de Cordoue, puis une autre pièce où j'aperçus rapidement sur

les murs, à la lueur de ma bougie, de vieux portraits de dames, de ces

tableaux dont Théophile Gautier a dit:

J'aime à vous voir en vos cadres ovales

Portraits jaunis des belles du vieux temps,

Tenant en main des roses un peu pâles

Comme il convient à des fleurs de cent ans!

puis j'entrai dans la pièce où se trouvait mon lit.

Quand je fus seul je la visitai. Elle était tendue d'antiques toiles

peintes où l'on voyait des donjons roses au fond de paysages bleus, et

de grands oiseaux fantastiques sous des feuillages de pierres

précieuses.

Mon cabinet de toilette se trouvait dans une des tourelles. Les

fenêtres, larges dans l'appartement, étroites à leur sortie au jour,

traversant toute l'épaisseur des murs, n'étaient, en somme, que des

meurtrières, de ces ouvertures par où on tuait des hommes. Je fermai ma

porte, je me couchai et je m'endormis.

Et je rêvai; on rêve toujours un peu de ce qui s'est passé dans la

journée. Je voyageais; j'entrais dans une auberge où je voyais attablés

devant le feu un domestique en grande livrée et un maçon, bizarre

société dont je ne m'étonnais pas. Ces gens parlaient de Victor Hugo,

qui venait de mourir, et je prenais part à leur causerie. Enfin j'allais

me coucher dans une chambre dont la porte ne fermait point, et tout à

coup j'apercevais le domestique et le maçon, armés de briques, qui

venaient doucement vers mon lit.

Je me réveillai brusquement, et il me fallut quelques instants pour me

reconnaître. Puis je me rappelai les événements de la veille, mon

arrivée à Thorenc, l'aimable accueil du châtelain.... J'allais refermer

mes paupières, quand je vis, oui je vis, dans l'ombre, dans la nuit, au

milieu de ma chambre, à la hauteur d'une tête d'homme à peu près, deux

yeux de feu qui me regardaient.

Je saisis une allumette et, pendant que je la frottais j'entendis un

bruit, un bruit léger, un bruit mou comme la chute d'un linge humide et

roulé, et quand j'eus de la lumière, je ne vis plus rien qu'une grande

table au milieu de l'appartement.

Je me levai, je visitai les deux pièces, le dessous de mon lit, les

armoires, rien.

Je pensai donc que j'avais continué mon rêve un peu après mon réveil, et

je me rendormis, non sans peine.

Je rêvai de nouveau. Cette fois je voyageais encore, mais en Orient,

dans le pays que j'aime. Et j'arrivais chez un Turc qui demeurait en

plein désert. C'était un Turc superbe; pas un Arabe, un Turc, gros,

aimable, charmant, habillé en Turc, avec un turban et tout un magasin de

soieries sur le dos, un vrai Turc du Théâtre-Français qui me faisait des

compliments en m'offrant des confitures, sur un divan délicieux.

Puis un petit nègre me conduisait à ma chambre--tous mes rêves

finissaient donc ainsi--une chambre bleu ciel, parfumée, avec des peaux

de bêtes par terre, et, devant le feu--l'idée de feu me poursuivait

jusqu'au désert--sur une chaise basse, une femme, à peine vêtue, qui

m'attendait.

Elle avait le type oriental le plus pur, des étoiles sur les joues, le

front et le menton, des yeux immenses, un corps admirable, un peu brun,

mais d'un brun chaud et capiteux.

Elle me regardait et je pensais: «Voilà comment je comprends

l'hospitalité. Ce n'est pas dans nos stupides pays du Nord; nos pays de

bégueulerie inepte, de pudeur odieuse, de morale imbécile qu'on

recevrait un étranger de cette façon.»

Je m'approchai d'elle et je lui parlai, mais elle me répondit par

signes, ne sachant pas un mot de ma langue que mon Turc, son maître,

savait si bien.

D'autant plus heureux qu'elle serait silencieuse, je la pris par la main

et je la conduisis vers ma couche où je m'étendis à ses côtés.... Mais

on se réveille toujours en ces moments-là! Donc je me réveillai et je ne

fus pas trop surpris de sentir sous ma main quelque chose de chaud et de

doux que je caressais amoureusement.

Puis, ma pensée s'éclairant, je reconnus que c'était un chat, un gros

chat roulé contre ma joue et qui dormait avec confiance. Je l'y laissai,

et je fis comme lui, encore une fois.

Quand le jour parut, il était parti; et je crus vraiment que j'avais

rêvé; car je ne comprenais pas comment il aurait pu entrer chez moi, et

en sortir, la porte étant fermée à clef.

Quand je contai mon aventure (pas en entier) à mon aimable hôte, il se

mit à rire, et me dit: «Il est venu par la chattière», et soulevant un

rideau il me montra, dans le mur, un petit trou noir et rond.

Et j'appris que presque toutes les vieilles demeures de ce pays ont

ainsi de longs couloirs étroits à travers les murs, qui vont de la cave

au grenier, de la chambre de la servante à la chambre du seigneur, et

qui font du chat le roi et le maître de céans.

Il circule comme il lui plaît, visite son domaine à son gré, peut se

coucher dans tous les lits, tout voir et tout entendre, connaître tous

les secrets, toutes les habitudes ou toutes les hontes de la maison. Il

est chez lui partout, pouvant entrer partout, l'animal qui passe sans

bruit, le silencieux rôdeur, le promeneur nocturne des murs creux.

Et je pensai à ces autres vers de Baudelaire:

C'est l'esprit familier du lieu;

Il juge, il préside, il inspire

Toutes choses dans son empire;

Peut-être est-il fée,--est-il Dieu?

SAUVÉE

I

Elle entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de

Rennedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme

elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à son amie qu'elle avait

trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien

qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre

qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà

elle-même.

Enfin elle demanda:

--Qu'est-ce que tu as encore fait?

--Oh!... ma chère... ma chère.... C'est trop drôle... trop drôle...,

figure-toi... je suis sauvée!... sauvée!... sauvée!...

--Comment, sauvée?

--Oui, sauvée!

--De quoi?

--De mon mari, ma chère, sauvée! Délivrée! libre! libre! libre!

--Comment libre? En quoi?

--En quoi? Le divorce! Oui, le divorce! Je tiens le divorce!

--Tu es divorcée?

--Non, pas encore, que tu es sotte! On ne divorce pas en trois heures!

Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe...

un flagrant délit... songe!... un flagrant délit... je le tiens....

--Oh, dis-moi ça! Alors il te trompait?

--Oui... c'est-à-dire non... oui et non... je ne sais pas. Enfin, j'ai

des preuves, c'est l'essentiel.

--Comment as-tu fait?

--Comment j'ai fait?... Voilà! Oh! j'ai été forte, rudement forte.

Depuis trois mois il était devenu odieux, tout à fait odieux, brutal,

grossier, despote, ignoble enfin. Je me suis dit: Ça ne peut pas durer,

il me faut le divorce! Mais comment? Ça n'était pas facile. J'ai essayé

de me faire battre par lui. Il n'a pas voulu. Il me contrariait du matin

au soir, me forçait à sortir quand je ne voulais pas, à rester chez moi

quand je désirais dîner en ville; il me rendait la vie insupportable

d'un bout à l'autre de la semaine, mais il ne me battait pas.

Alors, j'ai tâché de savoir s'il avait une maîtresse. Oui, il en avait

une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient

imprenables ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait?

--Je ne devine pas.

--Oh! tu ne devineras jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une

photographie de cette fille.

--De la maîtresse de ton mari?

--Oui. Ça a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, de sept

heures à minuit, dîner compris, trois louis l'heure. Il a obtenu la

photographie par dessus le marché.

--Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'une ruse

quelconque et sans... sans... sans être obligé de prendre en même temps

l'original.

--Oh! elle est jolie. Ça ne déplaisait pas à Jacques. Et puis moi

j'avais besoin de détails physiques sur sa taille, sur sa poitrine, sur

son teint, sur mille choses enfin.

--Je ne comprends pas.

--Tu vas voir. Quand j'ai connu tout ce que je voulais savoir, je me

suis rendue chez un... comment dirais-je... chez un homme d'affaires...

tu sais... de ces hommes qui font des affaires de toute... de toute

nature... des agents de... de... de publicité et de complicité... de ces

hommes... enfin tu comprends.

--Oui, à peu près. Et tu lui as dit?

--Je lui ai dit, en lui montrant la photographie de Clarisse (elle

s'appelle Clarisse): «Monsieur, il me faut une femme de chambre qui

ressemble à ça. Je la veux jolie, élégante, fine, propre. Je la payerai

ce qu'il faudra. Si ça me coûte dix mille francs, tant pis. Je n'en

aurai pas besoin plus de trois mois.»

Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demanda: «Madame la veut-elle

irréprochable?»

Je rougis, et je balbutiai: «--Mais oui, comme probité.»

Il reprit: «.... Et... comme moeurs?...» Je n'osai pas répondre. Je fis

seulement un signe de tête qui voulait dire: non. Puis, tout à coup, je

compris qu'il avait un horrible soupçon, et je m'écriai, perdant

l'esprit: «Oh! monsieur... c'est pour mon mari... qui me trompe... qui

me trompe en ville... et je veux... je veux qu'il me trompe chez moi...

vous comprenez... pour le surprendre...»

Alors, l'homme se mit à rire. Et je compris à son regard qu'il m'avait

rendu son estime. Il me trouvait même très forte. J'aurais bien parié

qu'à ce moment-là il avait envie de me serrer la main.

Il me dit: «Dans huit jours, madame, j'aurai votre affaire. Et nous

changerons de sujet s'il le faut. Je réponds du succès. Vous ne me

payerez qu'après réussite. Ainsi cette photographie représente la

maîtresse de monsieur votre mari?»--«Oui, monsieur.»--«Une belle

personne, une fausse maigre. Et quel parfum?»--Je ne comprenais pas; je

répétai: «Comment, quel parfum?» Il sourit. «Oui, madame, le parfum est

essentiel pour séduire un homme; car cela lui donne des ressouvenirs

inconscients qui le disposent à l'action; le parfum établit des

confusions obscures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui

rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que

monsieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette

dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où vous le

pincerez. Oh! nous le tenons, madame, nous le tenons.»

Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très

intelligent.

II

--Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune,

très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air

de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui

c'était, je l'appelais «mademoiselle»; alors, elle me dit: «Oh! madame

peut m'appeler Rose tout court.» Nous commençâmes à causer.

--Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici?

--Je m'en doute, madame.

--Fort bien, ma fille..., et cela ne vous... ne vous ennuie pas trop?

--Oh! madame, c'est le huitième divorce que je fais; j'y suis habituée.

--Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réussir?

--Oh! madame, cela dépend tout à fait du tempérament de monsieur. Quand

j'aurai vu monsieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre

exactement à madame.

--Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il

n'est pas beau.

--Cela ne me fait rien, madame. J'en ai séparé déjà de très laids. Mais

je demanderai à madame si elle s'est informée du parfum.

--Oui, ma bonne Rose,--la verveine.

--Tant mieux, madame, j'aime beaucoup cette odeur-là!

Madame peut-elle me dire aussi si la maîtresse de monsieur porte du

linge de soie.

--Non, mon enfant: de la batiste avec dentelles.

--Oh! alors, c'est une personne comme il faut. Le linge de soie commence

à devenir commun.

--C'est très vrai ce que vous dites-là!

--Eh bien, madame, je vais prendre mon service.

Elle prit son service, en effet, immédiatement, comme si elle n'eût fait

que cela toute sa vie.

Une heure plus tard mon mari rentrait, Rose ne leva même pas les yeux

sur lui, mais il leva les yeux sur elle, lui. Elle sentait déjà la

verveine à plein nez. Au bout de cinq minutes elle sortit.

Il me demanda aussitôt:

--Qu'est-ce que c'est que cette fille-là!

--Mais... ma nouvelle femme de chambre.

--Où l'avez-vous trouvée?

--C'est la baronne de Grangerie qui me l'a donnée, avec les meilleurs

renseignements.

--Ah! elle est assez jolie!

--Vous trouvez?

--Mais oui... pour une femme de chambre.

J'étais ravie. Je sentais qu'il mordait déjà.

Le soir même, Rose me disait: «Je puis maintenant promettre à madame que

ça ne durera pas quinze jours. Monsieur est très facile!

--Ah! vous avez déjà essayé?

--Non, madame, mais ça se voit au premier coup d'oeil. Il a déjà envie

de m'embrasser en passant à côté de moi.

--Il ne vous a rien dit?

--Non, madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son

de ma voix.

--Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.

--Que madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps nécessaire

pour ne pas me déprécier.

Au bout de huit jours mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais

rôder toute l'après-midi par la maison; et ce qu'il y avait de plus

significatif dans son affaire, c'est qu'il ne m'empêchait plus de

sortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le

laisser libre.

Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air

timide:

--C'est fait, madame, de ce matin.

--Je fus un peu surprise, un rien émue même, non de la chose, mais

plutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai:--Et...

et... ça s'est bien passé!...

--Oh! très bien, madame. Depuis trois jours déjà il me pressait, mais je

ne voulais pas aller trop vite. Madame me préviendra du moment où elle

désire le flagrant délit.

--Oui, ma fille. Tenez!... prenons jeudi.

--Va pour jeudi, madame. Je n'accorderai plus rien jusque-là pour tenir

monsieur en éveil.

--Vous êtes sûre de ne pas manquer?

--Oh, oui, madame, très sûre. Je vais allumer monsieur dans les grands

prix de façon à le faire donner juste à l'heure que madame voudra bien

me désigner.

--Prenons cinq heures, ma bonne Rose.

--Ça va pour cinq heures, madame; et à quel endroit?...

--Mais... dans ma chambre.

--Soit, dans la chambre de madame.

Alors, ma chérie, tu comprends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papa

et maman d'abord, et puis mon oncle d'Orvelin, le président, et puis M.

Raplet, le juge, l'ami de mon mari. Je ne les ai pas prévenus de ce que

j'allais leur montrer. Je les ai fait entrer tous sur la pointe des

pieds jusqu'à la porte de ma chambre. J'ai attendu cinq heures, cinq

heures juste.... Oh! comme mon coeur battait. J'avais fait monter aussi

le concierge pour avoir un témoin de plus! Et puis... et puis, au moment

où la pendule commence à sonner, pan, j'ouvre la porte toute grande....

Ah! ah! ah! ça y était en plein... en plein... ma chère.... Oh! quelle

tête!... quelle tête!... si tu avais vu sa tête!... Et il s'est

retourné... l'imbécile! Ah qu'il était drôle.... Je riais, je riais....

Et papa qui s'est fâché, qui voulait battre mon mari.... Et le

concierge, un bon serviteur, qui l'aidait à se rhabiller... devant

nous... devant nous.... Il boutonnait ses bretelles... que c'était

farce!... Quant à Rose, parfaite! absolument parfaite.... Elle

pleurait... elle pleurait très bien. C'est une fille précieuse.... Si tu

en as jamais besoin, n'oublie pas!

Et me voici.... Je suis venue tout de suite te raconter la chose... tout

de suite. Je suis libre. Vive le divorce!...

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite

baronne, songeuse et contrariée, murmurait:

--Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça?

MADAME PARISSE

I

J'étais assis sur le môle du petit port Obernon, près du hameau de la

Salis, pour regarder Antibes au soleil couchant. Je n'avais jamais rien

vu d'aussi surprenant et d'aussi beau.

La petite ville, enfermée en ses lourdes murailles de guerre construites

par M. de Vauban, s'avançait en pleine mer, au milieu de l'immense

golfe de Nice. La haute vague du large venait se briser à son pied,

l'entourant d'une fleur d'écume; et on voyait, au-dessus des remparts,

les maisons grimper les unes sur les autres jusqu'aux deux tours

dressées dans le ciel comme les deux cornes d'un casque antique. Et ces

deux tours se dessinaient sur la blancheur laiteuse des Alpes, sur

l'énorme et lointaine muraille de neige qui barrait tout l'horizon.

Entre l'écume blanche au pied des murs, et la neige blanche au bord du

ciel, la petite cité, éclatante et debout sur le fond bleuâtre des

premières montagnes, offrait aux rayons du soleil couchant une pyramide

de maisons aux toits roux, dont les façades aussi étaient blanches, et

si différentes cependant qu'elles semblaient de toutes les nuances.

Et le ciel, au-dessus des Alpes, était lui-même d'un bleu presque blanc,

comme si la neige eût déteint sur lui; quelques nuages d'argent

flottaient tout près des sommets pâles; et de l'autre côté du golfe,

Nice couchée au bord de l'eau s'étendait comme un fil blanc entre la mer

et la montagne. Deux grandes voiles latines, poussées par une forte

brise, semblaient courir sur les flots. Je regardais cela, émerveillé.

C'était une de ces choses si douces, si rares, si délicieuses à voir

qu'elles entrent en vous, inoubliables comme des souvenirs de bonheur.

On vit, on pense, on souffre, on est ému, on aime par le regard. Celui

qui sait sentir par l'oeil éprouve, à contempler les choses et les

êtres, la même jouissance aiguë, raffinée et profonde, que l'homme à

l'oreille délicate et nerveuse dont la musique ravage le coeur.

Je dis à mon compagnon, M. Martini, un méridional pur sang: «Voilà,

certes, un des plus rares spectacles qu'il m'ait été donné d'admirer.

J'ai vu le Mont-Saint-Michel, ce bijou monstrueux de granit, sortir des

sables au jour levant.

J'ai vu, dans le Sahara, le lac de Raïanechergui, long de cinquante

kilomètres, luire sous une lune éclatante comme nos soleils et exhaler

vers elle une nuée blanche pareille à une fumée de lait.

J'ai vu dans les îles Lipari, le fantastique cratère de soufre du

Volcanello, fleur géante qui fume et qui brûle, fleur jaune démesurée,

épanouie en pleine mer et dont la tige est un volcan.

Eh bien, je n'ai rien vu de plus surprenant qu'Antibes debout sur les

Alpes au soleil couchant.

Et je ne sais pourquoi des souvenirs antiques me hantent; des vers

d'Homère me reviennent en tête; c'est une ville du vieil Orient, ceci,

c'est une ville de l'Odyssée, c'est Troie! bien que Troie fût loin de la

mer.»

M. Martini tira de sa poche le guide Sarty et lut: «Cette ville fut à

son origine une colonie fondée par les Phocéens de Marseille, vers l'an

340 avant J.-C. Elle reçut d'eux le nom grec d'Antipolis, c'est-à-dire

«contre-ville», ville en face d'une autre, parce qu'en effet elle se

trouve opposée à Nice, autre colonie marseillaise.

«Après la conquête des Gaules, les Romains firent d'Antibes une ville

municipale; ses habitants jouissaient du droit de cité romaine.

«Nous savons, par une épigramme de Martial, que, de son temps...»

Il continuait. Je l'arrêtai: «Peu m'importe ce qu'elle fut. Je vous dis

que j'ai sous les yeux une ville de l'Odyssée. Côte d'Asie ou côte

d'Europe, elles se ressemblaient sur les deux rivages; et il n'en est

point, sur l'autre bord de la Méditerranée, qui éveille en moi, comme

celle-ci, le souvenir des temps héroïques.»

Un bruit de pas me fit tourner la tête; une femme, une grande femme

brune passait sur le chemin qui suit la mer en allant vers le cap.

M. Martini murmura, en faisant sonner les finales: «C'est Mme

Parisse, vous savez!»

Non, je ne savais pas, mais ce nom jeté, ce nom du berger Troyen me

confirma dans mon rêve.

Je dis cependant: «Qui ça, Mme Parisse?»

Il parut stupéfait que je ne connusse pas cette histoire.

J'affirmai que je ne la savais point; et je regardais la femme qui s'en

allait sans nous voir, rêvant, marchant d'un pas grave et lent, comme

marchaient sans doute les dames de l'antiquité. Elle devait avoir

trente-cinq ans environ, et restait belle, fort belle, bien qu'un peu

grasse.

Et M. Martini me conta ceci.

II

Mme Parisse, une demoiselle Combelombe, avait épousé, un an avant la

guerre de 1870, M. Parisse, fonctionnaire du gouvernement. C'était alors

une belle jeune fille, aussi mince et aussi gaie qu'elle était devenue

forte et triste.

Elle avait accepté à regret M. Parisse, un de ces petits hommes à

bedaine et à jambes courtes, qui trottent menu dans une culotte toujours

trop large.

Après la guerre, Antibes fut occupée par un seul bataillon de ligne

commandé par M. Jean de Carmelin, un jeune officier décoré durant la

campagne et qui venait seulement de recevoir les quatre galons.

Comme il s'ennuyait fort dans cette forteresse, dans cette taupinière

étouffante enfermée en sa double enceinte d'énormes murailles, le

commandant allait souvent se promener sur le cap, sorte de parc ou de

forêt de pins éventée par toutes les brises du large.

Il y rencontra Mme Parisse qui venait aussi, les soirs d'été,

respirer l'air frais sous les arbres. Comment s'aimèrent-ils? Le

sait-on? Ils se rencontraient, ils se regardaient, et quand ils ne se

voyaient plus, ils pensaient l'un à l'autre, sans doute. L'image de la

jeune femme aux prunelles brunes, aux cheveux noirs, au teint pâle, de

la belle et fraîche Méridionale qui montrait ses dents en souriant,

restait flottante devant les yeux de l'officier qui continuait sa

promenade en mangeant son cigare au lieu de le fumer; et l'image du

commandant serré dans sa tunique, culotté de rouge et couvert d'or, dont

la moustache blonde frisait sur sa lèvre, devait passer le soir devant

les yeux de Mme Parisse quand son mari, mal rasé et mal vêtu, court

de pattes et ventru, rentrait pour souper.

À force de se rencontrer, ils sourirent en se revoyant, peut-être; et à

force de se revoir, ils s'imaginèrent qu'ils se connaissaient. Il la

salua assurément. Elle fut surprise et s'inclina, si peu, si peu, tout

juste ce qu'il fallait pour ne pas être impolie. Mais au bout de quinze

jours elle lui rendait son salut, de loin, avant même d'être côte à

côte.

Il lui parla! De quoi? Du coucher du soleil sans aucun doute. Et ils

l'admirèrent ensemble, en le regardant au fond de leurs yeux plus

souvent qu'à l'horizon. Et tous les soirs pendant deux semaines ce fut

le prétexte banal et persistant d'une causerie de plusieurs minutes.

Puis ils osèrent faire quelques pas ensemble en s'entretenant de sujets

quelconques; mais leurs yeux déjà se disaient mille choses plus

intimes, de ces choses secrètes, charmantes dont on voit le reflet dans

la douceur, dans l'émotion du regard, et qui font battre le coeur, car

elles confessent l'âme, mieux qu'un aveu.

Puis il dut lui prendre la main, et balbutier ces mots que la femme

devine sans avoir l'air de les entendre.

Et il fut convenu entre eux qu'ils s'aimaient sans qu'ils se le fussent

prouvé par rien de sensuel ou de brutal.

Elle serait demeurée indéfiniment à cette étape de la tendresse, elle,

mais il voulait aller plus loin, lui. Et il la pressa chaque jour plus

ardemment de se rendre à son violent désir.

Elle résistait, ne voulait pas, semblait résolue à ne point céder.

Un soir pourtant elle lui dit comme par hasard: «Mon mari vient de

partir pour Marseille. Il y va rester quatre jours.»

Jean de Carmelin se jeta à ses pieds, la suppliant d'ouvrir sa porte le

soir même, vers onze heures. Mais elle ne l'écouta point et rentra d'un

air fâché.

Le commandant fut de mauvaise humeur tout le soir; et le lendemain, dès

l'aurore, il se promenait, rageur, sur les remparts, allant de l'école

du tambour à l'école de peloton, et jetant des punitions aux officiers

et aux hommes, comme on jetterait des pierres dans une foule.

Mais en rentrant pour déjeuner, il trouva sous sa serviette, dans une

enveloppe, ces quatre mots: «Ce soir, dix heures.» Et il donna cent

sous, sans aucune raison, au garçon qui le servait.

La journée lui parut fort longue. Il la passa en partie à se bichonner

et à se parfumer.

Au moment où il se mettait à table pour dîner on lui remit une autre

enveloppe. Il trouva dedans ce télégramme: «Ma chérie, affaires

terminées. Je rentre ce soir train neuf heures.--Parisse.

Le commandant poussa un juron si véhément que le garçon laissa tomber la

soupière sur le parquet.

Que ferait-il? Certes, il la voulait, ce soir-là même, coûte que coûte;

et il l'aurait. Il l'aurait par tous les moyens, dût-il faire arrêter et

emprisonner le mari. Soudain une idée folle lui traversa la tête. Il

demanda du papier, et écrivit:

«Madame,

«\_Il ne rentrera pas ce soir, je vous le jure, et moi je serai à

dix heures où vous savez. Ne craignez rien, je réponds de tout, sur

mon honneur d'officier.\_

«Jean de Carmelin.»

Et, ayant fait porter cette lettre, il dîna avec tranquillité.

Vers huit heures, il fit appeler le capitaine Gribois qui commandait

après lui; et il lui dit, en roulant entre ses doigts la dépêche

froissée de M. Parisse:

«Capitaine, je reçois un télégramme d'une nature singulière et dont il

m'est même impossible de vous communiquer le contenu. Vous allez faire

fermer immédiatement et garder les portes de la ville, de façon à ce que

personne, vous entendez bien, personne n'entre ni ne sorte avant six

heures du matin. Vous ferez aussi circuler des patrouilles dans les rues

et forcerez les habitants à rentrer chez eux à neuf heures. Quiconque

sera trouvé dehors passé cette limite sera reconduit à son domicile

\_manu militari\_. Si vos hommes me rencontrent cette nuit, ils

s'éloigneront aussitôt de moi en ayant l'air de ne pas me connaître.

Vous avez bien entendu?

--Oui, mon commandant.

--Je vous rends responsable de l'exécution de ces ordres, mon cher

capitaine.

--Oui, mon commandant.

--Voulez-vous un verre de chartreuse?

--Volontiers, mon commandant.»

Ils trinquèrent, burent la liqueur jaune, et le capitaine Gribois s'en

alla.

III

Le train de Marseille entra en gare à neuf heures précises, déposa sur

le quai deux voyageurs, et reprit sa course vers Nice.

L'un était grand et maigre, M. Saribe, marchand d'huiles, l'autre gros

et petit, M. Parisse.

Ils se mirent en route côte à côte, leur sac de nuit à la main, pour

gagner la ville éloignée d'un kilomètre.

Mais en arrivant à la porte du port, les factionnaires croisèrent la

baïonnette en leur enjoignant de s'éloigner.

Effarés, stupéfaits, abrutis d'étonnement, ils s'écartèrent et

délibérèrent; puis, après avoir pris conseil l'un de l'autre, ils

revinrent avec précaution afin de parlementer en faisant connaître

leurs noms.

Mais les soldats devaient avoir des ordres sévères, car ils les

menacèrent de tirer; et les deux voyageurs, épouvantés, s'enfuirent au

pas gymnastique, en abandonnant leurs sacs qui les alourdissaient.

Ils firent alors le tour des remparts et se présentèrent à la porte de

la route de Cannes. Elle était fermée également et gardée aussi par un

poste menaçant. MM. Saribe et Parisse, en hommes prudents, n'insistèrent

pas davantage, et s'en revinrent à la gare pour chercher un abri, car le

tour des fortifications n'était pas sûr, après le soleil couché.

L'employé de service, surpris et somnolent, les autorisa à attendre le

jour dans le salon des voyageurs.

Ils y demeurèrent côte à côte, sans lumière, sur le canapé de velours

vert, trop effrayés pour songer à dormir.

La nuit fut longue pour eux.

Ils apprirent, vers six heures et demie, que les portes étaient ouvertes

et qu'on pouvait, enfin, pénétrer dans Antibes.

Ils se remirent en marche, mais ne retrouvèrent point sur la route leurs

sacs abandonnés.

Lorsqu'ils franchirent, un peu inquiets encore, la porte de la ville, le

commandant de Carmelin, l'oeil sournois et la moustache en l'air, vint

lui-même les reconnaître et les interroger.

Puis il les salua avec politesse en s'excusant de leur avoir fait passer

une mauvaise nuit. Mais il avait dû exécuter des ordres.

Les esprits, dans Antibes, étaient affolés. Les uns parlaient d'une

surprise méditée par les Italiens, les autres d'un débarquement du

prince impérial, d'autres encore croyaient à une conspiration

orléaniste. On ne devina que plus tard la vérité quand on apprit que le

bataillon du commandant était envoyé fort loin, et que M. de Carmelin

avait été sévèrement puni.

IV

M. Martini avait fini de parler. Mme Parisse revenait, sa promenade

terminée. Elle passa gravement, près de moi, les yeux sur les Alpes dont

les sommets à présent étaient roses sous les derniers rayons du soleil.

J'avais envie de la saluer, la triste et pauvre femme qui devait penser

toujours à cette nuit d'amour déjà si lointaine, et à l'homme hardi qui

avait osé, pour un baiser d'elle, mettre une ville en état de siège et

compromettre tout son avenir.

Aujourd'hui, il l'avait oubliée sans doute, à moins qu'il ne racontât,

après boire, cette farce audacieuse, comique et tendre.

L'avait-elle revu? L'aimait-elle encore? Et je songeais: «Voici bien un

trait de l'amour moderne, grotesque et pourtant héroïque. L'Homère qui

chanterait cette Hélène, et l'aventure de son Ménélas, devrait avoir

l'âme de Paul de Kock. Et pourtant, il est vaillant, téméraire, beau,

fort comme Achille, et plus rusé qu'Ulysse, le héros de cette

abandonnée!»

JULIE ROMAIN

Je suivais à pied, voici deux ans au printemps, le rivage de la

Méditerranée. Quoi de plus doux que de songer, en allant à grands pas

sur une route? On marche dans la lumière, dans le vent qui caresse, au

flanc des montagnes, au bord de la mer! Et on rêve! Que d'illusions,

d'amours, d'aventures passent, en deux heures de chemin, dans une âme

qui vagabonde! Toutes les espérances, confuses et joyeuses, entrent en

vous avec l'air tiède et léger; on les boit dans la brise, et elles font

naître en notre coeur un appétit de bonheur qui grandit avec la faim,

excitée par la marche. Les idées rapides, charmantes, volent et chantent

comme des oiseaux.

Je suivais ce long chemin qui va de Saint-Raphaël à l'Italie, ou plutôt

ce long décor superbe et changeant qui semble fait pour la

représentation de tous les poèmes d'amour de la terre. Et je songeais

que depuis Cannes, où l'on pose, jusqu'à Monaco où l'on joue, on ne

vient guère dans ce pays que pour faire des embarras ou tripoter de

l'argent, pour étaler, sous le ciel délicieux, dans ce jardin de roses

et d'orangers, toutes les basses vanités, les sottes prétentions, les

viles convoitises, et bien montrer l'esprit humain tel qu'il est,

rampant, ignorant, arrogant et cupide.

Tout à coup, au fond d'une des baies ravissantes qu'on rencontre à

chaque détour de la montagne, j'aperçus quelques villas, quatre ou cinq

seulement, en face de la mer, au pied du mont, et devant un bois sauvage

de sapins qui s'en allait au loin derrière elles par deux grands vallons

sans chemins et sans issues peut-être. Un de ces chalets m'arrêta net

devant sa porte, tant il était joli: une petite maison blanche avec des

boiseries brunes, et couverte de roses grimpées jusqu'au toit.

Et le jardin: une nappe de fleurs, de toutes les couleurs et de toutes

les tailles, mêlées dans un désordre coquet et cherché. Le gazon en

était rempli; chaque marche du perron en portait une touffe à ses

extrémités, les fenêtres laissaient pendre sur la façade éclatante des

grappes bleues ou jaunes; et la terrasse aux balustres de pierre, qui

couvrait cette mignonne demeure, était enguirlandée d'énormes clochettes

rouges pareilles à des taches de sang.

On apercevait, par derrière, une longue allée d'orangers fleuris qui

s'en allait jusqu'au pied de la montagne.

Sur la porte, en petites lettres d'or, ce nom: «Villa d'Antan.»

Je me demandais quel poète ou quelle fée habitait là, quel solitaire

inspiré avait découvert ce lieu et créé cette maison de rêve, qui

semblait poussée dans un bouquet.

Un cantonnier cassait des pierres sur la route, un peu plus loin. Je lui

demandai le nom du propriétaire de ce bijou. Il répondit:

--C'est Mme Julie Romain.

Julie Romain! Dans mon enfance, autrefois, j'avais tant entendu parler

d'elle, de la grande actrice, la rivale de Rachel.

Aucune femme n'avait été plus applaudie et plus aimée, plus aimée

surtout! Que de duels et que de suicides pour elle, et que d'aventures

retentissantes! Quel âge avait-elle à présent, cette séductrice?

Soixante, soixante-dix, soixante-quinze ans? Julie Romain! Ici, dans

cette maison! La femme qu'avaient adorée le plus grand musicien et le

plus rare poète de notre pays! Je me souvenais encore de l'émotion

soulevée dans toute la France (j'avais alors douze ans) par sa fuite en

Sicile avec celui-ci, après sa rupture éclatante avec celui-là.

Elle était partie un soir, après une première représentation où la salle

l'avait acclamée durant une demi-heure, et rappelée onze fois de suite;

elle était partie avec le poète, en chaise de poste, comme on faisait

alors; ils avaient traversé la mer pour aller s'aimer dans l'île

antique, fille de la Grèce, sous l'immense bois d'orangers qui entoure

Palerme et qu'on appelle la «Conque-d'Or.»

On avait raconté leur ascension de l'Etna et comment ils s'étaient

penchés sur l'immense cratère, enlacés, la joue contre la joue, comme

pour se jeter au fond du gouffre de feu.

Il était mort, lui, l'homme aux vers troublants, si profonds qu'ils

avaient donné le vertige à toute une génération, si subtils, si

mystérieux, qu'ils avaient ouvert un monde nouveau aux nouveaux poètes.

L'autre aussi était mort, l'abandonné, qui avait trouvé pour elle des

phrases de musique restées dans toutes les mémoires, des phrases de

triomphe et de désespoir, affolantes et déchirantes.

Elle était là, elle, dans cette maison voilée de fleurs.

Je n'hésitai point, je sonnai.

Un petit domestique vint ouvrir, un garçon de dix-huit ans, à l'air

gauche, aux mains niaises. J'écrivis sur ma carte un compliment galant

pour la vieille actrice et une vive prière de me recevoir. Peut-être

savait-elle mon nom et consentirait-elle à m'ouvrir sa porte.

Le jeune valet s'éloigna, puis revint en me demandant de le suivre; et

il me fit entrer dans un salon propre et correct, de style

Louis-Philippe, aux meubles froids et lourds, dont une petite bonne de

seize ans, à la taille mince, mais peu jolie, enlevait les housses en

mon honneur.

Puis, je restai seul.

Sur les murs, trois portraits, celui de l'actrice dans un de ses rôles,

celui du poète avec la grande redingote serrée au flanc et la chemise à

jabot d'alors, et celui du musicien assis devant un clavecin. Elle,

blonde, charmante, mais maniérée à la façon du temps, souriait de sa

bouche gracieuse et de son oeil bleu; et la peinture était soignée,

fine, élégante et sèche.

Eux semblaient regarder déjà la prochaine postérité.

Tout cela sentait l'autrefois, les jours finis et les gens disparus.

Une porte s'ouvrit, une petite femme entra; vieille, très vieille, très

petite, avec des bandeaux de cheveux blancs, des sourcils blancs, une

vraie souris blanche rapide et furtive.

Elle me tendit la main et dit, d'une voix restée fraîche, sonore,

vibrante:

--Merci, monsieur. Comme c'est gentil aux hommes d'aujourd'hui de se

souvenir des femmes de jadis! Asseyez-vous.

Et je lui racontai comment sa maison m'avait séduit, comment j'avais

voulu connaître le nom de la propriétaire, et comment, l'ayant connu, je

n'avais pu résister au désir de sonner à sa porte.

Elle répondit:

--Cela m'a fait d'autant plus de plaisir, monsieur, que voici la

première fois que pareille chose arrive. Quand on m'a remis votre carte,

avec le mot gracieux qu'elle portait, j'ai tressailli comme si on m'eût

annoncé un vieil ami disparu depuis vingt ans. Je suis une morte, moi,

une vraie morte, dont personne ne se souvient, à qui personne ne pense,

jusqu'au jour où je mourrai pour de bon; et alors tous les journaux

parleront, pendant trois jours, de Julie Romain, avec des anecdotes, des

détails, des souvenirs et des éloges emphatiques. Puis ce sera fini de

moi.

Elle se tut, et reprit, après un silence:

--Et cela ne sera pas long maintenant. Dans quelques mois, dans quelques

jours, de cette petite femme encore vive il ne restera plus qu'un petit

squelette.

Elle leva les yeux vers son portrait qui lui souriait, qui souriait à

cette vieille, à cette caricature de lui-même; puis elle regarda les

deux hommes, le poète dédaigneux et le musicien inspiré qui semblaient

se dire: «Que nous veut cette ruine?»

Une tristesse indéfinissable, poignante, irrésistible, m'étreignait le

coeur, la tristesse des existences accomplies, qui se débattent encore

dans les souvenirs comme on se noie dans une eau profonde.

De ma place, je voyais passer sur la route les voitures, brillantes et

rapides, allant de Nice à Monaco. Et, dedans, des femmes jeunes, jolies,

riches, heureuses; des hommes souriants et satisfaits. Elle suivit mon

regard, comprit ma pensée et murmura avec un sourire résigné:

--On ne peut pas être et avoir été.

Je lui dis:

--Comme la vie a dû être belle pour vous!

Elle poussa un grand soupir:

--Belle et douce. C'est pour cela que je la regrette si fort.

Je vis qu'elle était disposée à parler d'elle; et doucement, avec des

précautions délicates, comme lorsqu'on touche à des chairs douloureuses,

je me mis à l'interroger.

Elle parla de ses succès, de ses enivrements, de ses amis, de toute son

existence triomphante. Je lui demandai:

--Les plus vives joies, le vrai bonheur, est-ce au théâtre que vous les

avez dus?

Elle répondit vivement:

--Oh! non.

Je souris; elle reprit, en levant vers les deux portraits un regard

triste:

--C'est à eux.

Je ne pus me retenir de demander:

--Auquel?

--À tous les deux. Je les confonds même un peu dans ma mémoire de

vieille, et puis, j'ai des remords envers l'un, aujourd'hui!

--Alors, madame, ce n'est pas à eux, mais à l'amour lui-même que va

votre reconnaissance. Ils n'ont été que ses interprètes.

--C'est possible. Mais quels interprètes!

--Êtes-vous certaine que vous n'avez pas été, que vous n'auriez pas été

aussi bien aimée, mieux aimée par un homme simple, qui n'aurait pas été

un grand homme, qui vous aurait offert toute sa vie, tout son coeur,

toutes ses pensées, toutes ses heures, tout son être; tandis que ceux-ci

vous donnaient deux rivales redoutables, la Musique et la Poésie?

Elle s'écria avec force, avec cette voix restée jeune, qui faisait

vibrer quelque chose dans l'âme:

--Non, monsieur, non. Un autre m'aurait plus aimée peut-être, mais il ne

m'aurait pas aimée comme ceux-là. Ah! c'est qu'ils m'ont chanté la

musique de l'amour, ceux-là, comme personne au monde ne la pourrait

chanter! Comme ils m'ont grisée! Est-ce qu'un homme, un homme

quelconque, trouverait ce qu'ils savaient trouver, eux, dans les sons et

dans les paroles? Est-ce assez que d'aimer, si on ne sait pas mettre

dans l'amour toute la poésie et toute la musique du ciel et de la terre?

Et ils savaient, ceux-là, comment on rend folle une femme avec des

chants et avec des mots! Oui, il y avait peut-être dans notre passion

plus d'illusion que de réalité; mais ces illusions-là vous emportent

dans les nuages, tandis que les réalités vous laissent toujours sur le

sol. Si d'autres m'ont plus aimée, par eux seuls j'ai compris, j'ai

senti, j'ai adoré l'amour!

Et, tout à coup, elle se mit à pleurer.

Elle pleurait, sans bruit, des larmes désespérées!

J'avais l'air de ne point voir; et je regardais au loin. Elle reprit,

après quelques minutes:

--Voyez-vous, monsieur, chez presque tous les êtres, le coeur vieillit

avec le corps. Chez moi, cela n'est point arrivé. Mon pauvre corps a

soixante-neuf ans, et mon pauvre coeur en a vingt.... Et voilà pourquoi

je vis toute seule, dans les fleurs et dans les rêves....

Il y eut entre nous un long silence. Elle s'était calmée et se remit à

parler en souriant:

--Comme vous vous moqueriez de moi, si vous saviez... si vous saviez

comment je passe mes soirées... quand il fait beau!... Je me fais honte

et pitié en même temps.

J'eus beau la prier; elle ne voulut point me dire ce qu'elle faisait;

alors je me levai pour partir.

Elle s'écria:

--Déjà!

Et, comme j'annonçais que je devais dîner à Monte-Carlo, elle demanda,

avec timidité:

--Vous ne voulez pas dîner avec moi? Cela me ferait beaucoup de plaisir.

J'acceptai tout de suite. Elle sonna, enchantée; puis, quand elle eut

donné quelques ordres à la petite bonne, elle me fit visiter sa maison.

Une sorte de véranda vitrée, pleine d'arbustes, s'ouvrait sur la salle

à manger et laissait voir d'un bout à l'autre la longue allée

d'orangers, s'étendant jusqu'à la montagne. Un siège bas, caché sous les

plantes, indiquait que la vieille actrice venait souvent s'asseoir là.

Puis nous allâmes dans le jardin regarder les fleurs. Le soir venait

doucement, un de ces soirs calmes et tièdes qui font s'exhaler tous les

parfums de la terre. Il ne faisait presque plus jour quand nous nous

mîmes à table. Le dîner fut bon et long; et nous devînmes amis intimes,

elle et moi, quand elle eut bien compris quelle sympathie profonde

s'éveillait pour elle en mon coeur. Elle avait bu deux doigts de vin,

comme on disait autrefois, et devenait plus confiante, plus expansive.

--Allons regarder la lune, me dit-elle. Moi, je l'adore, cette bonne

lune. Elle a été le témoin de mes joies les plus vives. Il me semble que

tous mes souvenirs sont dedans; et je n'ai qu'à la contempler pour

qu'ils me reviennent aussitôt. Et même... quelquefois, le soir... je

m'offre un joli spectacle... joli... joli... si vous saviez?... Mais

non, vous vous moqueriez trop de moi... je ne peux pas.... Je n'ose

pas... non... non... vraiment, non....

Je la suppliais:

--Voyons... quoi? dites-le-moi; je vous promets de ne pas me moquer...

je vous le jure... voyons....

Elle hésitait. Je pris ses mains, ses pauvres petites mains si maigres,

si froides, et je les baisai l'une après l'autre, plusieurs fois, comme

ils faisaient jadis, eux. Elle fut émue. Elle hésitait.

--Vous me promettez de ne pas rire?

--Oui, je le jure.

--Eh bien, venez.

Elle se leva. Et comme le petit domestique, gauche dans sa livrée verte,

éloignait la chaise derrière elle, elle lui dit quelques mots à

l'oreille, très bas, très vite. Il répondit:

--Oui, madame, tout de suite.

Elle prit mon bras et m'emmena sous la véranda.

L'allée d'orangers était vraiment admirable à voir. La lune, déjà levée,

la pleine lune, jetait au milieu un mince sentier d'argent, une longue

ligne de clarté qui tombait sur le sable jaune, entre les têtes rondes

et opaques des arbres sombres.

Comme ils étaient en fleurs, ces arbres, leur parfum violent et doux

emplissait la nuit. Et dans leur verdure noire on voyait voltiger des

milliers de lucioles, ces mouches de feu qui ressemblent à des graines

d'étoiles.

Je m'écriai:

--Oh! quel décor pour une scène d'amour!

Elle sourit.

--N'est-ce pas? n'est-ce pas? Vous allez voir.

Et elle me fit asseoir, à côté d'elle.

Elle murmura:

--Voilà ce qui fait regretter la vie. Mais vous ne songez guère à ces

choses-là, vous autres, les hommes d'aujourd'hui. Vous êtes des

boursiers, des commerçants et des pratiques. Vous ne savez même plus

nous parler. Quand je dis «nous», j'entends les jeunes. Les amours sont

devenues des liaisons qui ont souvent pour début une note de couturière

inavouée. Si vous estimez la note plus cher que la femme, vous

disparaissez; mais si vous estimez la femme plus haut que la note, vous

payez. Jolies moeurs... et jolies tendresses!...

Elle me prit la main.

--Regardez....

Je demeurais stupéfait et ravi.... Là-bas, au bout de l'allée, dans le

sentier de lune, deux jeunes gens s'en venaient en se tenant par la

taille. Ils s'en venaient, enlacés, charmants, à petits pas, traversant

les flaques de lumière qui les éclairaient tout à coup et rentrant dans

l'ombre aussitôt. Il était vêtu, lui, d'un habit de satin blanc, comme

au siècle passé, et d'un chapeau couvert d'une plume d'autruche. Elle

portait une robe à paniers et la haute coiffure poudrée des belles dames

au temps du Régent.

A cent pas de nous, ils s'arrêtèrent et, debout au milieu de l'allée,

s'embrassèrent en faisant des grâces.

Et je reconnus soudain les deux petits domestiques. Alors une de ces

gaietés terribles qui vous dévorent les entrailles me tordit sur mon

siège. Je ne riais pas, cependant. Je résistais, malade, convulsé, comme

l'homme à qui on coupe une jambe résiste au besoin de crier qui lui

ouvre la gorge et la mâchoire.

Mais les enfants s'en retournèrent vers le fond de l'allée; et ils

redevinrent délicieux. Ils s'éloignaient, s'en allaient,

disparaissaient, comme disparaît un rêve. On ne les voyait plus.

L'allée vide semblait triste.

Moi aussi, je partis, je partis pour ne pas les revoir; car je compris

que ce spectacle-là devait durer fort longtemps, qui réveillait tout le

passé, tout ce passé d'amour et de décor, le passé factice, trompeur et

séduisant, faussement et vraiment charmant, qui faisait battre encore le

coeur de la vieille cabotine et de la vieille amoureuse!

LE PÈRE AMABLE

I

Le ciel humide et gris semblait peser sur la vaste plaine brune. L'odeur

de l'automne, odeur triste des terres nues et mouillées, des feuilles

tombées, de l'herbe morte, rendait plus épais et plus lourd l'air

stagnant du soir. Les paysans travaillaient encore, épars dans les

champs, en attendant l'heure de l'Angélus qui les rappellerait aux

fermes dont on apercevait, çà et là, les toits de chaume à travers les

branches des arbres dépouillés qui garantissaient contre le vent les

clos de pommiers.

Au bord d'un chemin, sur un tas de hardes, un tout petit enfant, assis

les jambes ouvertes, jouait avec une pomme de terre qu'il laissait

parfois tomber dans sa robe, tandis que cinq femmes, courbées et la

croupe en l'air, piquaient des brins de colza dans la plaine voisine.

D'un mouvement leste et continu, tout le long du grand bourrelet de

terre que la charrue venait de retourner, elles enfonçaient une pointe

de bois, puis jetaient aussitôt dans ce trou la plante un peu flétrie

déjà qui s'affaissait sur le côté; puis elles recouvraient la racine et

continuaient leur travail.

Un homme qui passait, un fouet à la main et les pieds dans des sabots,

s'arrêta près de l'enfant, le prit et l'embrassa. Alors une des femmes

se redressa et vint à lui. C'était une grande fille rouge, large du

flanc, de la taille et des épaules, une haute femelle normande, aux

cheveux jaunes, au teint de sang.

Elle dit, d'une voix résolue:

--Te v'là, Césaire, eh ben?

L'homme, un garçon maigre à l'air triste, murmura:

--Eh ben, rien de rien, toujou d' même!

--I ne veut pas?

--I ne veut pas.

--Qué que tu vas faire?

--J' sais ti?

--Va-t'en vé l' curé.

--J' veux ben.

--Vas-y à c't' heure.

--J' veux ben.

Et ils se regardèrent. Il tenait toujours l'enfant dans ses bras. Il

l'embrassa de nouveau et le remit sur les hardes des femmes.

À l'horizon, entre deux fermes, on apercevait une charrue que traînait

un cheval et que poussait un homme. Ils passaient tout doucement, la

bête, l'instrument et le laboureur, sur le ciel terne du soir.

La femme reprit:

--Alors, qué qu'i dit, ton pé?

--I dit qu'i n' veut point.

--Pourquoi ça qu'i ne veut point?

Le garçon montra d'un geste l'enfant qu'il venait de remettre à terre,

puis d'un regard il indiqua l'homme qui poussait la charrue, là-bas.

Et il prononça: «Parce que c'est à li, ton éfant.»

La fille haussa les épaules, et d'un ton colère: «Pardi, tout l' monde

le sait ben, qu' c'est à Victor. Et pi après? j'ai fauté! j' suis-ti la

seule? Ma mé aussi avait fauté, avant mé, et pi la tienne itou, avant

d'épouser ton pé! Qui ça qui n'a point fauté dans l' pays? J'ai fauté

avec Victor, vu qu'i m'a prise dans la grange comme j' dormais, ça,

c'est vrai; et pi j'ai r' fauté que je n' dormais point. J' l'aurais

épousé pour sûr, n'eût-il point été un serviteur. J' suis-t-i moins

vaillante pour ça?

L'homme dit simplement:

--Mé, j' te veux ben telle que t'es, avec ou sans l'éfant. N'y a que mon

pé qui m'oppose. J' verrons tout d' même à régler ça.

Elle reprit:

--Va t'en vé l' curé à c't' heure.

--J'y vas.

Et il se remit en route de son pas lourd de paysan; tandis que la fille,

les mains sur les hanches, retournait piquer son colza.

En effet, l'homme qui s'en allait ainsi, Césaire Houlbrèque, le fils du

vieux sourd Amable Houlbrèque, voulait épouser, malgré son père, Céleste

Lévesque, qui avait eu un enfant de Victor Lecoq, simple valet employé

alors dans la ferme de ses parents et mis dehors pour ce fait.

Aux champs, d'ailleurs, les hiérarchies de caste n'existent point, et si

le valet est économe, il devient, en prenant une ferme à son tour,

l'égal de son ancien maître.

Césaire Houlbrèque s'en allait donc, un fouet sous le bras, ruminant ses

idées, et soulevant l'un après l'autre ses lourds sabots englués de

terre. Certes il voulait épouser Céleste Lévesque, il la voulait avec

son enfant, parce que c'était la femme qu'il lui fallait. Il n'aurait

pas su dire pourquoi; mais il le savait, il en était sûr. Il n'avait

qu'à la regarder pour en être convaincu, pour se sentir tout drôle, tout

remué, comme abêti de contentement. Ça lui faisait même plaisir

d'embrasser le petit, le petit de Victor, parce qu'il était sorti

d'elle.

Et il regardait, sans haine, le profil lointain de l'homme qui poussait

sa charrue sur le bord de l'horizon.

Mais le père Amable ne voulait pas de ce mariage. Il s'y opposait avec

un entêtement de sourd, avec un entêtement furieux.

Césaire avait beau lui crier dans l'oreille, dans celle qui entendait

encore quelques sons:

--J' vous soignerons ben, mon pé. J' vous dis que c'est une bonne fille

et pi vaillante, et pi d'épargne.

Le vieux répétait:--Tant que j' vivrai, j' verrai point ça.

Et rien ne pouvait le vaincre, rien ne pouvait fléchir sa rigueur. Un

seul espoir restait à Césaire. Le père Amable avait peur du curé par

appréhension de la mort qu'il sentait approcher. Il ne redoutait pas

beaucoup le bon Dieu, ni le diable, ni l'enfer, ni le purgatoire, dont

il n'avait aucune idée, mais il redoutait le prêtre, qui lui

représentait l'enterrement, comme on pourrait redouter les médecins par

horreur des maladies. Depuis huit jours Céleste, qui connaissait cette

faiblesse du vieux, poussait Césaire à aller trouver le curé; mais

Césaire hésitait toujours, parce qu'il n'aimait point beaucoup non plus

les robes noires, qui lui représentaient, à lui, des mains toujours

tendues pour des quêtes ou pour le pain bénit.

Il venait pourtant de se décider et il s'en allait vers le presbytère,

en songeant à la façon dont il allait conter son affaire.

L'abbé Raffin, un petit prêtre vif, maigre et jamais rasé, attendait

l'heure de son dîner en se chauffant les pieds au feu de sa cuisine.

Dès qu'il vit entrer le paysan, il demanda, en tournant seulement la

tête:

--Eh bien, Césaire, qu'est-ce que tu veux?

--J' voudrais vous causer, m'sieu l' curé.

L'homme restait debout, intimidé, tenant sa casquette d'une main et son

fouet de l'autre.

--Eh bien, cause.

Césaire regardait la bonne, une vieille qui traînait ses pieds en

mettant le couvert de son maître sur un coin de table, devant la

fenêtre. Il balbutia:

--C'est que, c'est quasiment une confession.

Alors l'abbé Raffin considéra avec soin son paysan; il vit sa mine

confuse, son air gêné, ses yeux errants, et il ordonna:

--Maria, va-t'en cinq minutes à ta chambre, que je cause avec Césaire.

La servante jeta sur l'homme un regard colère, et s'en alla en grognant.

L'ecclésiastique reprit:--Allons, maintenant, défile ton chapelet.

Le gars hésitait toujours, regardait ses sabots, remuait sa casquette;

puis, tout à coup, il se décida:

--V'là: j' voudrais épouser Céleste Lévesque.

--Eh bien, mon garçon, qui est-ce qui t'en empêche?

--C'est l' pé qui n' veut point.

--Ton père?

--Oui, mon pé.

--Qu'est-ce qu'il dit, ton père?

--I dit qu'alle a eu un éfant.

--Elle n'est pas la première à qui ça arrive, depuis notre mère Ève.

--Un éfant avec Victor, Victor Lecoq, le domestique à Anthime Loisel.

--Ah! ah!... Alors, il ne veut pas?

--I ne veut point.

--Mais là, pas du tout?

--Pas pu qu'une bourrique qui r'fuse d'aller, sauf vot' respect.

--Qu'est-ce que tu lui dis, toi, pour le décider?

--J' li dis qu'c'est eune bonne fille, et pi vaillante, et pi d'épargne.

--Et ça ne le décide pas. Alors tu veux que je lui parle.

--Tout juste. Vous l' dites!

--Et qu'est-ce que je lui raconterai, moi, à ton père?

--Mais... c'que vous racontez au sermon pour faire donner des sous.

Dans l'esprit du paysan tout l'effort de la religion consistait à

desserrer les bourses, à vider les poches des hommes pour emplir le

coffre du ciel. C'était une sorte d'immense maison de commerce dont les

curés étaient les commis, commis sournois, rusés, dégourdis comme

personne, qui faisaient les affaires du bon Dieu au détriment des

campagnards.

Il savait fort bien que les prêtres rendaient des services, de grands

services aux plus pauvres, aux malades, aux mourants, assistaient,

consolaient, conseillaient, soutenaient, mais tout cela moyennant

finances, en échange de pièces blanches, de bel argent luisant dont on

payait les sacrements et les messes, les conseils et la protection, le

pardon des péchés et les indulgences, le purgatoire et le paradis

suivant les rentes et la générosité du pécheur.

L'abbé Raffin, qui connaissait son homme et qui ne se fâchait jamais, se

mit à rire.

--Eh bien, oui, je lui raconterai ma petite histoire, à ton père, mais

toi, mon garçon, tu y viendras, au sermon.

Houlbrèque tendit la main pour jurer:

--Foi d' pauvre homme, si vous faites ça pour me, j' le promets.

--Allons, c'est bien. Quand veux-tu que j'aille le trouver, ton père?

--Mais l' pu tôt s'ra le mieux, anuit si vous le pouvez.

--Dans une demi-heure alors, après souper.

--Dans une demi-heure.

--C'est entendu. À bientôt mon garçon.

--À la revoyure, m'sieu l' curé; merci ben.

--De rien, mon garçon.

Et Césaire Houlbrèque rentra chez lui, le coeur allégé d'un grand poids.

Il tenait à bail une petite ferme, toute petite, car ils n'étaient pas

riches, son père et lui. Seuls avec une servante, une enfant de quinze

ans qui leur faisait la soupe, soignait les poules, allait traire les

vaches et battait le beurre, ils vivaient péniblement, bien que Césaire

fût un bon cultivateur. Mais ils ne possédaient ni assez de terres, ni

assez de bétail pour gagner plus que l'indispensable.

Le vieux ne travaillait plus. Triste comme tous les sourds, perclus de

douleurs, courbé, tortu, il s'en allait par les champs, appuyé sur son

bâton, en regardant les bêtes et les hommes d'un oeil dur et méfiant.

Quelquefois il s'asseyait sur le bord d'un fossé et demeurait là, sans

remuer, pendant des heures, pensant vaguement aux choses qui l'avaient

préoccupé toute sa vie, au prix des oeufs et des grains, au soleil et à

la pluie qui gâtent ou font pousser les récoltes. Et, travaillés par les

rhumatismes, ses vieux membres buvaient encore l'humidité du sol, comme

ils avaient bu depuis soixante-dix ans la vapeur des murs de sa

chaumière basse, coiffée aussi de paille humide.

Il rentrait à la tombée du jour, prenait sa place au bout de la table,

dans la cuisine, et, quand on avait posé devant lui le pot de terre

brûlé qui contenait sa soupe, il l'enfermait dans ses doigts crochus,

qui semblaient avoir gardé la forme ronde du vase, et il se chauffait

les mains, hiver comme été, avant de se mettre à manger, pour ne rien

perdre, ni une parcelle de chaleur qui vient du feu, lequel coûte cher,

ni une goutte de soupe où on a mis de la graisse et du sel, ni une

miette de pain qui vient du blé.

Puis il grimpait, par une échelle, dans un grenier où il avait sa

paillasse, tandis que le fils couchait en bas, au fond d'une sorte de

niche près de la cheminée, et que la servante s'enfermait dans une

espèce de cave, un trou noir qui servait autrefois à emmagasiner les

pommes de terre.

Césaire et son père ne causaient presque jamais. De temps en temps

seulement, quand il s'agissait de vendre une récolte ou d'acheter un

veau, le jeune homme prenait l'avis du vieux, et, formant un porte-voix

de ses deux mains, il lui criait ses raisons dans la tête; et le père

Amable les approuvait ou les combattait d'une voix lente et creuse venue

du fond de son ventre.

Un soir donc Césaire, s'approchant de lui comme s'il s'agissait de

l'acquisition d'un cheval ou d'une génisse, lui avait communiqué, à

pleins poumons, dans l'oreille, son intention d'épouser Céleste

Lévesque.

Alors le père s'était fâché. Pourquoi? Par moralité? Non sans doute. La

vertu d'une fille n'a guère d'importance aux champs. Mais son avarice,

son instinct profond, féroce, d'épargne, s'était révolté à l'idée que

son fils élèverait un enfant qu'il n'avait pas fait lui-même. Il avait

pensé tout à coup, en une seconde, à toutes les soupes qu'avalerait le

petit avant de pouvoir être utile dans la ferme; il avait calculé toutes

les livres de pain, tous les litres de cidre que mangerait et que

boirait ce galopin jusqu'à son âge de quatorze ans; et une colère folle

s'était déchaînée en lui contre Césaire qui ne pensait pas à tout ça.

Et il avait répondu, avec une force de voix inusitée:

--C'est-il que t'as perdu le sens?

Alors Césaire s'était mis à énumérer ses raisons, à dire les qualités de

Céleste, à prouver qu'elle gagnerait cent fois ce que coûterait

l'enfant. Mais le vieux doutait de ces mérites, tandis qu'il ne pouvait

douter de l'existence du petit; et il répondait, coup sur coup, sans

s'expliquer davantage:

--J' veux point! J' veux point! Tant que j' vivrai, ça n' se f'ra point!

Et depuis trois mois ils en restaient là, sans en démordre l'un et

l'autre, reprenant, une fois par semaine au moins, la même discussion,

avec les mêmes arguments, les mêmes mots, les mêmes gestes, et la même

inutilité.

C'est alors que Céleste avait conseillé à Césaire d'aller demander

l'aide de leur curé.

En rentrant chez lui le paysan trouva son père attablé déjà, car il

s'était mis en retard par sa visite au presbytère.

Ils dînèrent en silence, face à face, mangèrent un peu de beurre sur

leur pain, après la soupe, en buvant un verre de cidre; puis ils

demeurèrent immobiles sur leurs chaises, à peine éclairés par la

chandelle que la petite servante avait emportée pour laver les cuillers,

essuyer les verres, et tailler à l'avance les croûtes pour le déjeuner

de l'aurore.

Un coup retentit contre la porte qui s'ouvrit aussitôt; et le prêtre

parut. Le vieux leva sur lui ses yeux inquiets, pleins de soupçons, et,

prévoyant un danger, il se disposait à grimper son échelle, quand l'abbé

Raffin lui mit la main sur l'épaule et lui hurla contre la tempe:

--J'ai à vous causer, père Amable.

Césaire avait disparu, profitant de la porte restée ouverte. Il ne

voulait pas entendre, tant il avait peur; il ne voulait pas que son

espoir s'émiettât à chaque refus obstiné de son père; il aimait mieux

apprendre d'un seul coup la vérité, bonne ou mauvaise, plus tard; et il

s'en alla dans la nuit. C'était un soir sans lune, un soir sans étoiles,

un de ces soirs brumeux où l'air semble gras d'humidité. Une odeur vague

de pommes flottait auprès des cours, car c'était l'époque où on

ramassait les plus précoces, les pommes «euribles» comme on dit aux pays

du cidre. Les étables, quand Césaire longeait leurs murs, soufflaient

par leurs étroites fenêtres leur odeur chaude de bêtes vivantes

endormies sur le fumier; et il entendait auprès des écuries le

piétinement des chevaux restés debout, et le bruit de leurs mâchoires

tirant et broyant le foin des râteliers.

Il allait devant lui en pensant à Céleste. Dans cet esprit simple, chez

qui les idées n'étaient guère encore que des images nées directement des

objets, les pensées d'amour ne se formulaient que par l'évocation d'une

grande fille rouge, debout dans un chemin creux, et riant, les mains sur

ses hanches.

C'est ainsi qu'il l'avait aperçue le jour où commença son désir pour

elle. Il la connaissait cependant depuis l'enfance, mais jamais, comme

ce matin-là, il n'avait pris garde à elle. Ils avaient causé quelques

minutes; puis il était parti; et tout en marchant il répétait: «Cristi,

c'est une belle fille tout de même. C'est dommage qu'elle ait fauté avec

Victor.» Jusqu'au soir il y songea; et le lendemain aussi.

Quand il la revit, il sentit quelque chose qui lui chatouillait le fond

de la gorge, comme si on lui eût enfoncé une plume de coq par la bouche

dans la poitrine; et depuis lors, toutes les fois qu'il se trouvait près

d'elle, il s'étonnait de ce chatouillement nerveux qui recommençait

toujours.

En trois semaines il se décida à l'épouser, tant elle lui plaisait. Il

n'aurait pu dire d'où venait cette puissance sur lui, mais il

l'exprimait par ces mots: «J'en sieu possédé,» comme s'il eût porté en

lui l'envie de cette fille aussi dominatrice qu'un pouvoir d'enfer. Il

ne s'inquiétait guère de sa faute. Tant pis après tout; cela ne la

gâtait point; et il n'en voulait pas à Victor Lecoq.

Mais si le curé allait ne pas réussir, que ferait-il? Il n'osait y

penser, tant cette inquiétude le torturait.

Il avait gagné la presbytère, et il s'était assis auprès de la petite

barrière de bois pour attendre la rentrée du prêtre.

Il était là depuis une heure peut-être, quand il entendit des pas sur le

chemin, et il distingua bientôt, quoique la nuit fût très sombre,

l'ombre plus noire encore de la soutane.

Il se dressa, les jambes cassées, n'osant plus parler, n'osant point

savoir.

L'ecclésiastique l'aperçut et dit gaiement:

--Eh bien, mon garçon, ça y est.

Césaire bulbutia:--Ça y est... pas possible!

--Oui, mon gars, mais point sans peine. Quelle vieille bourrique que ton

père!

Le paysan répétait:--Pas possible!

--Mais oui. Viens-t'en me trouver demain, midi, pour décider la

publication des bans.

L'homme avait saisi la main de son curé. Il la serrait, la secouait, la

broyait en bégayant:--Vrai.... Vrai.... Vrai.... M'sieu l' curé.... Foi

d'honnête homme... vous m' verrez dimanche... à vot' sermon.

II

La noce eut lieu vers la mi-décembre. Elle fut simple, les mariés

n'étant pas riches. Césaire, vêtu de neuf, se trouva prêt dès huit

heures du matin pour aller quérir sa fiancée et la conduire à la mairie;

mais comme il était trop tôt, il s'assit devant la table de la cuisine

et attendit ceux de la famille et les amis qui devaient venir le

prendre.

Depuis huit jours il neigeait, et la terre brune, la terre déjà fécondée

par les semences d'automne était devenue livide, endormie sous un grand

drap de glace.

Il faisait froid dans les chaumières coiffées d'un bonnet blanc; et les

pommiers ronds dans les cours semblaient fleuris, poudrés comme au joli

mois de leur épanouissement.

Ce jour-là, les gros nuages du nord, les nuages gris chargés de cette

pluie mousseuse avaient disparu, et le ciel bleu se déployait au-dessus

de la terre blanche sur qui le soleil levant jetait des reflets

d'argent.

Césaire regardait devant lui, par la fenêtre, sans penser à rien,

heureux.

La porte s'ouvrit, deux femmes entrèrent, des paysannes endimanchées, la

tante et la cousine du marié, puis trois hommes, ses cousins, puis une

voisine. Ils s'assirent sur des chaises, et ils demeurèrent immobiles et

silencieux, les femmes d'un côté de la cuisine, les hommes de l'autre,

saisis soudain de timidité, de cette tristesse embarrassée qui prend les

gens assemblés pour une cérémonie. Un des cousins demanda bientôt:

--C'est-il point l'heure?

Césaire répondit:

--Je crais ben que oui.

--Allons, en route, dit un autre.

Ils se levèrent. Alors Césaire, qu'une inquiétude venait d'envahir,

grimpa l'échelle du grenier pour voir si son père était prêt. Le vieux,

toujours matinal d'ordinaire, n'avait point encore paru. Son fils le

trouva sur sa paillasse, roulé dans sa couverture, les yeux ouverts, et

l'air méchant.

Il lui cria dans le tympan:

--Allons, mon pé, levez-vous. V'là l' moment d' la noce.

Le sourd murmura d'une voix dolente:

--J' peux pu. J'ai quasiment eune froidure qui m'a g'lé l' dos. J' peux

pu r'muer.

Le jeune homme, atterré, le regardait, devinant sa ruse.

--Allons, pé, faut vous y forcer.

--J' peux point.

--Tenez, j' vas vous aider.

Et il se pencha vers le vieillard, déroula sa couverture, le prit par

les bras et le souleva. Mais le père Amable se mit à gémir:

--Hou! hou! hou! qué misère! hou, hou, j' peux point. J'ai l' dos noué.

C'est que'que vent qu'aura coulé par çu maudit toit.

Césaire comprit qu'il ne réussirait pas, et furieux pour la première

fois de sa vie contre son père, il lui cria:

--Eh ben, vous n' dînerez point, puisque j' faisons le r'pas à l'auberge

à Polyte. Ça vous apprendra à faire le têtu.

Et il dégringola l'échelle, puis se mit en route, suivi de ses parents

et invités.

Les hommes avaient relevé leurs pantalons pour n'en point brûler le bord

dans la neige; les femmes tenaient haut leurs jupes, montraient leurs

chevilles maigres, leurs bas de laine grise, leurs quilles osseuses,

droites comme des manches à balai. Et tous allaient en se balançant sur

leurs jambes, l'un derrière l'autre, sans parler, tout doucement, par

prudence, pour ne point perdre le chemin disparu sous la nappe plate,

uniforme, ininterrompue des neiges.

En approchant des fermes, ils apercevaient une ou deux personnes les

attendant pour se joindre à eux; et la procession s'allongeait sans

cesse, serpentait, suivant les contours invisibles du chemin, avait

l'air d'un chapelet vivant, aux grains noirs, ondulant par la campagne

blanche.

Devant la porte de la fiancée, un groupe nombreux piétinait sur place en

attendant le marié. On l'acclama quand il parut; et bientôt Céleste

sortit de sa chambre, vêtue d'une robe bleue, les épaules couvertes d'un

petit châle rouge, la tête fleurie d'oranger.

Mais chacun demandait à Césaire:

--Ous qu'est ton pé?

Il répondait avec embarras:

--I' ne peut pu se r'muer, vu les douleurs.

Et les fermiers hochaient la tête d'un air incrédule et malin.

On se mit en route vers la mairie. Derrière les futurs époux, une

paysanne portait l'enfant de Victor, comme s'il se fût agi d'un baptême;

et les paysans, deux par deux, à présent, accrochés par le bras, s'en

allaient dans la neige avec des mouvements de chaloupe sur la mer.

Après que le maire eût lié les fiancés dans la petite maison municipale,

le curé les unit à son tour dans la modeste maison du bon Dieu. Il bénit

leur accouplement en leur promettant la fécondité, puis il leur prêcha

les vertus matrimoniales, les simples et saines vertus des champs, le

travail, la concorde et la fidélité, tandis que l'enfant, pris de froid,

piaillait derrière le dos de la mariée.

Dès que le couple reparut sur le seuil de l'église, des coups de fusil

éclatèrent dans le fossé du cimetière. On ne voyait que le bout des

canons d'où sortaient de rapides jets de fumée; puis une tête se montra

qui regardait le cortège; c'était Victor Lecoq célébrant le mariage de

sa bonne amie, fêtant son bonheur et lui jetant ses voeux avec les

détonations de la poudre. Il avait embauché des amis, cinq ou six valets

laboureurs pour ces salves de mousqueterie. On trouva qu'il se

conduisait bien.

Le repas eut lieu à l'auberge de Polyte Cacheprune. Vingt couverts

avaient été mis dans la grande salle où l'on dînait aux jours de marché;

et l'énorme gigot tournant devant la broche, les volailles rissolées

sous leur jus, l'andouille grésillant sur le feu vif et clair,

emplissaient la maison d'un parfum épais, de la fumée des charbons

francs arrosés de graisses, de l'odeur puissante et lourde des

nourritures campagnardes.

On se mit à table à midi; et la soupe aussitôt coula dans les assiettes.

Les figures s'animaient déjà; les bouches s'ouvraient pour crier des

farces, les yeux riaient avec des plis malins. On allait s'amuser,

pardi.

La porte s'ouvrit, et le père Amable parut. Il avait un air mauvais, une

mine furieuse, et il se traînait sur ses bâtons, en geignant à chaque

pas pour indiquer sa souffrance.

On s'était tu en le voyant paraître; mais soudain, le père Malivoire,

son voisin, un gros plaisant qui connaissait toutes les manigances des

gens, se mit à hurler, comme faisait Césaire, en formant porte-voix de

ses mains:--Hé, vieux dégourdi, t'en as ti un nez, d'avoir senti de chez

té la cuisine à Polyte.

Un rire énorme jaillit des gorges. Malivoire, excité par le succès,

reprit:--Pour les douleurs, y a rien de tel qu'eune cataplasme

d'andouille! Ça tient chaud l' ventre, avec un verre de trois-six!...

Les hommes poussaient des cris, tapaient la table du poing, riaient de

côté en penchant et relevant leur torse comme s'ils eussent fait marcher

une pompe. Les femmes gloussaient comme des poules, les servantes se

tordaient, debout contre les murs. Seul le père Amable ne riait pas et

attendait, sans rien répondre, qu'on lui fît place.

On le casa au milieu de la table, en face de sa bru, et dès qu'il fut

assis, il se mit à manger. C'était son fils qui payait, après tout, il

fallait prendre sa part. À chaque cuillerée de soupe qui lui tombait

dans l'estomac, à chaque bouchée de pain ou de viande écrasée sur ses

gencives, à chaque verre de cidre et de vin qui lui coulait par le

gosier, il croyait regagner quelque chose de son bien, reprendre un peu

de son argent que tous ces goinfres dévoraient, sauver une parcelle de

son avoir, enfin. Et il mangeait en silence avec une obstination d'avare

qui cache des sous, avec la ténacité sombre qu'il apportait autrefois à

ses labeurs persévérants.

Mais tout à coup il aperçut au bout de la table l'enfant de Céleste sur

les genoux d'une femme, et son oeil ne le quitta plus. Il continuait à

manger, le regard attaché sur le petit, à qui sa gardienne mettait

parfois entre les lèvres un peu de fricot qu'il mordillait. Et le vieux

souffrait plus des quelques bouchées sucées par cette larve que de tout

ce qu'avalaient les autres.

Le repas dura jusqu'au soir. Puis chacun rentra chez soi.

Césaire souleva le père Amable.

--Allons, mon pé, faut retourner, dit-il. Et il lui mit ses deux bâtons

aux mains. Céleste prit son enfant dans ses bras, et ils s'en allèrent,

lentement, par la nuit blafarde qu'éclairait la neige. Le vieux sourd,

aux trois quarts gris, rendu plus méchant par l'ivresse, s'obstinait à

ne pas avancer. Plusieurs fois même il s'assit, avec l'idée que sa bru

pourrait prendre froid; et il geignait, sans prononcer un mot, poussant

une sorte de plainte longue et douloureuse.

Lorsqu'ils furent arrivés chez eux, il grimpa aussitôt dans son grenier,

tandis que Césaire installait un lit pour l'enfant auprès de la niche

profonde où il allait s'étendre avec sa femme. Mais comme les nouveaux

mariés ne dormirent point tout de suite, ils entendirent longtemps le

vieux qui remuait sur sa paillasse; et même il parla haut plusieurs

fois, soit qu'il rêvât, soit qu'il laissât s'échapper sa pensée par sa

bouche, malgré lui, sans pouvoir la retenir, sous l'obsession d'une idée

fixe.

Quand il descendit par son échelle, le lendemain, il aperçut sa bru qui

faisait le ménage.

Elle lui cria:--Allons, mon pé, dépêchez-vous, v'là d' la bonne soupe.

Et elle posa au bout de la table le pot rond de terre noire plein de

liquide fumant. Il s'assit, sans rien répondre, prit le vase brûlant,

s'y chauffa les mains selon sa coutume: et, comme il faisait grand

froid, il le pressa même contre sa poitrine pour tâcher de faire entrer

en lui, dans son vieux corps roidi par les hivers, un peu de la vive

chaleur de l'eau bouillante.

Puis il chercha ses bâtons et s'en alla dans la campagne glacée, jusqu'à

midi, jusqu'à l'heure du dîner, car il avait vu, installé dans une

grande caisse à savon, le petit de Céleste qui dormait encore.

Il n'en prit point son parti. Il vivait dans la chaumière, comme

autrefois, mais il avait l'air de ne plus en être, de ne plus

s'intéresser à rien, de regarder ces gens, son fils, la femme et

l'enfant comme des étrangers qu'il ne connaissait pas, à qui il ne

parlait jamais.

L'hiver s'écoula. Il fut long et rude. Puis le premier printemps fit

repartir les germes; et les paysans, de nouveau, comme des fourmis

laborieuses, passèrent leurs jours dans les champs, travaillant de

l'aurore à la nuit, sous la bise et sous les pluies, le long des sillons

de terre brune qui enfantaient le pain des hommes.

L'année s'annonçait bien pour les nouveaux époux. Les récoltes

poussaient drues et vivaces; on n'eut point de gelées tardives; et les

pommiers fleuris laissaient tomber dans l'herbe leur neige rose et

blanche qui promettait pour l'automne une grêle de fruits.

Césaire travaillait dur, se levait tôt et rentrait tard, pour économiser

le prix d'un valet.

Sa femme lui disait quelquefois:

--Tu t' f'ras du mal, à la longue.

Il répondait:--Pour sûr non, ça me connaît.

Un soir, pourtant, il rentra si fatigué qu'il dut se coucher sans

souper. Il se leva à l'heure ordinaire le lendemain; mais il ne put

manger, malgré son jeûne de la veille; et il dut rentrer au milieu de

l'après-midi pour se reposer de nouveau. Dans la nuit, il se mit à

tousser; et il se retournait sur sa paillasse, fiévreux, le front

brûlant, la langue sèche, dévoré d'une soif ardente.

Il alla pourtant jusqu'à ses terres au point du jour; mais le lendemain

on dut appeler le médecin qui le jugea fort malade, atteint d'une

fluxion de poitrine.

Et il ne quitta plus la niche obscure qui lui servait de couche. On

l'entendait tousser, haleter et remuer au fond de ce trou. Pour le voir,

pour lui donner les drogues, lui poser les ventouses, il fallait

apporter une chandelle à l'entrée. On apercevait alors sa tête creuse,

salie par sa barbe longue, au-dessous d'une dentelle épaisse de toiles

d'araignées qui pendaient et flottaient, remuées par l'air. Et les mains

du malade semblaient mortes sur les draps gris.

Céleste le soignait avec une activité inquiète, lui faisait boire les

remèdes, lui appliquait les vésicatoires, allait et venait par la

maison; tandis que le père Amable restait au bord de son grenier,

guettant de loin le creux sombre où agonisait son fils. Il n'en

approchait point, par haine de la femme, boudant comme un chien jaloux.

Six jours encore se passèrent; puis un matin, comme Céleste, qui dormait

maintenant par terre sur deux bottes de paille défaites, allait voir si

son homme se portait mieux, elle n'entendit plus son souffle rapide

sortir de sa couche profonde. Effrayée, elle demanda:

--Eh ben, Césaire, que que tu dis anuit?

Il ne répondit pas.

Elle étendit la main pour le toucher et rencontra la chair glacée de son

visage. Elle poussa un grand cri, un long cri de femme épouvantée. Il

était mort.

À ce cri, le vieux sourd apparut au haut de son échelle; et comme il vit

Céleste s'élancer dehors pour chercher du secours, il descendit

vivement, tâta à son tour la figure de son fils et, comprenant soudain,

alla fermer la porte en dedans, pour empêcher la femme de rentrer et

reprendre possession de sa demeure, puisque son fils n'était plus

vivant.

Puis il s'assit sur une chaise à côté du mort.

Des voisins arrivaient, appelaient, frappaient. Il ne les entendait pas.

Un d'eux cassa la vitre de la fenêtre et sauta dans la chambre. D'autres

le suivirent; la porte de nouveau fut ouverte; et Céleste reparut,

pleurant toutes ses larmes, les joues enflées et les yeux rouges. Alors

le père Amable, vaincu, sans dire un mot, remonta dans son grenier.

L'enterrement eut lieu le lendemain; puis, après la cérémonie, le

beau-père et la belle-fille se trouvèrent seuls dans la ferme, avec

l'enfant.

C'était l'heure ordinaire du dîner. Elle alluma le feu, tailla la soupe,

posa les assiettes sur la table, tandis que le vieux, assis sur une

chaise, attendait, sans paraître la regarder.

Quand le repas fut prêt, elle lui cria dans l'oreille:

--Allons, mon pé, faut manger.

Il se leva, prit place au bout de la table, vida son pot, mâcha son pain

verni de beurre, but ses deux verres de cidre, puis s'en alla.

C'était un de ces jours tièdes, un de ces jours bienfaisants où la vie

fermente, palpite, fleurit sur toute la surface du sol.

Le père Amable suivait un petit sentier à travers les champs. Il

regardait les jeunes blés et les jeunes avoines, en songeant que son

éfant était sous terre à présent, son pauvre éfant. Il s'en allait de

son pas usé, traînant la jambe et boitillant. Et comme il était tout

seul dans la plaine, tout seul sous le ciel bleu, au milieu des

récoltes grandissantes, tout seul avec les alouettes qu'il voyait planer

sur sa tête, sans entendre leur chant léger, il se mit à pleurer en

marchant.

Puis il s'assit auprès d'une mare et resta là jusqu'au soir à regarder

les petits oiseaux qui venaient boire; puis, comme la nuit tombait, il

rentra, soupa sans dire un mot et grimpa dans son grenier.

Et sa vie continua comme par le passé. Rien n'était changé, sauf que son

fils Césaire dormait au cimetière.

Qu'aurait-il fait, le vieux? Il ne pouvait plus travailler, il n'était

bon maintenant qu'à manger les soupes trempées par sa belle-fille. Et il

les mangeait en silence, matin et soir, et guettant d'un oeil furieux le

petit qui mangeait aussi, en face de lui, de l'autre côté de la table.

Puis il sortait, rôdait par le pays à la façon d'un vagabond, allait se

cacher derrière les granges pour dormir une heure ou deux, comme s'il

eût redouté d'être vu, puis il rentrait à l'approche du soir.

Mais de grosses préoccupations commençaient à hanter l'esprit de

Céleste. Les terres avaient besoin d'un homme qui les surveillât et les

travaillât. Il fallait que quelqu'un fût là, toujours, par les champs,

non pas un simple salarié, mais un vrai cultivateur, un maître, qui

connût le métier et eût souci de la ferme. Une femme seule ne pouvait

gouverner la culture, suivre le prix des grains, diriger la vente et

l'achat du bétail. Alors des idées entrèrent dans sa tête, des idées

simples, pratiques, qu'elle ruminait toutes les nuits. Elle ne pouvait

se remarier avant un an et il fallait, tout de suite, sauver des

intérêts pressants, des intérêts immédiats.

Un seul homme la pouvait tirer d'embarras, Victor Lecoq, le père de son

enfant. Il était vaillant, entendu aux choses de la terre; il aurait

fait, avec un peu d'argent en poche, un excellent cultivateur. Elle le

savait, l'ayant connu à l'oeuvre chez ses parents.

Donc un matin, le voyant passer sur la route avec une voiture de fumier,

elle sortit pour l'aller trouver. Quand il l'aperçut il arrêta ses

chevaux et elle lui dit, comme si elle l'avait rencontré la veille:

--Bonjour Victor, ça va toujours?

Il répondit:--Ça va toujours et d'vot' part?

--Oh mé, ça irait n'était que j' sieus seule à la maison, c'qui m' donne

du tracas, vu les terres.

Alors ils causèrent longtemps appuyés contre la roue de la lourde

voiture. L'homme parfois se grattait le front sous sa casquette et

réfléchissait, tandis qu'elle, les joues rouges, parlait avec ardeur,

disait ses raisons, ses combinaisons, ses projets d'avenir; à la fin il

murmura:

--Oui, ça se peut.

Elle ouvrit la main comme un paysan qui conclut un marché, et demanda:

--C'est dit?

Il serra cette main tendue.

--C'est dit.

--Ça va pour dimanche alors.

--Ça va pour dimanche.

--Allons, bonjour Victor.

--Bonjour Madame Houlbrèque.

III

Ce dimanche-là, c'était la fête du village, la fête annuelle et

patronale qu'on nomme assemblée, en Normandie.

Depuis huit jours on voyait venir par les routes, au pas lent de rosses

grises ou rougeâtres, les voitures foraines où gîtent les familles

ambulantes des coureurs de foires, directeurs de loteries, de tirs, de

jeux divers, ou montreurs de curiosités que les paysans appellent

«Faiseux vé de quoi».

Les carioles sales, aux rideaux flottants, accompagnées d'un chien

triste, allant, tête basse, entre les roues, s'étaient arrêtées l'une

après l'autre sur la place de la mairie. Puis une tente s'était dressée

devant chaque demeure voyageuse, et dans cette tente on apercevait par

les trous de la toile des choses luisantes qui surexcitaient l'envie et

la curiosité des gamins.

Dès le matin de la fête, toutes les baraques s'étaient ouvertes, étalant

leurs splendeurs de verre et de porcelaine; et les paysans, en allant à

la messe, regardaient déjà d'un oeil candide et satisfait ces boutiques

modestes qu'ils revoyaient pourtant chaque année.

Dès le commencement de l'après-midi, il y eut foule sur la place. De

tous les villages voisins les fermiers arrivaient, secoués avec leurs

femmes et leurs enfants dans les chars-à-bancs à deux roues qui

sonnaient la ferraille en oscillant comme des bascules. On avait dételé

chez des amis; et les cours des fermes étaient pleines d'étranges

guimbardes grises, hautes, maigres, crochues, pareilles aux animaux à

longues pattes du fond des mers.

Et chaque famille, les mioches devant, les grands derrière, s'en venait

à l'assemblée à pas tranquilles, la mine souriante, et les mains

ouvertes, de grosses mains rouges, osseuses, accoutumées au travail et

qui semblaient gênées de leur repos.

Un faiseur de tours jouait du clairon; l'orgue de barbarie des chevaux

de bois égrenait dans l'air ses notes pleurardes et sautillantes; la

roue des loteries grinçait comme les étoffes qu'on déchire; les coups de

carabine claquaient de seconde en seconde. Et la foule lente passait

mollement devant les baraques à la façon d'une pâte qui coule, avec des

remous de troupeau, des maladresses de bêtes pesantes, sorties par

hasard.

Les filles, se tenant par le bras par rangs de six ou huit, piaillaient

des chansons; les gars les suivaient en rigolant, la casquette sur

l'oreille et la blouse raidie par l'empois, gonflée comme un ballon

bleu.

Tout le pays était là, maîtres, valets et servantes.

Le père Amable lui-même, vêtu de sa redingue antique et verdâtre, avait

voulu voir l'assemblée; car il n'y manquait jamais.

Il regardait les loteries, s'arrêtait devant les tirs pour juger les

coups, s'intéressait surtout à un jeu très simple qui consistait à jeter

une grosse boule de bois dans la bouche ouverte d'un bonhomme peint sur

une planche.

On lui tapa soudain sur l'épaule. C'était le père Malivoire qui

cria:--Eh! mon pé, j' vous invite à bé une fine.

Et ils s'assirent devant la table d'une guinguette installée en plein

air. Ils burent une fine, puis deux fines, puis trois fines; et le père

Amable recommença à errer dans l'assemblée. Ses idées devenaient un peu

troubles, il souriait sans savoir de quoi, il souriait devant les

loteries, devant les chevaux de bois, et surtout devant le jeu du

massacre. Il y demeura longtemps, ravi quand un amateur abattait le

gendarme ou le curé, deux autorités qu'il redoutait d'instinct. Puis il

retourna s'asseoir à la guinguette et but un verre de cidre pour se

rafraîchir. Il était tard, la nuit venait. Un voisin le prévint:

--Vous allez rentrer après le fricot, mon pé.

Alors il se mit en route vers la ferme. Une ombre douce, l'ombre tiède

des soirs de printemps, s'abattait lentement sur la terre.

Quand il fut devant sa porte, il crut voir par la fenêtre éclairée deux

personnes dans la maison. Il s'arrêta, fort surpris, puis il entra et il

aperçut Victor Lecoq assis devant la table, en face d'une assiette

pleine de pommes de terre et qui soupait juste à la place de son fils.

Et soudain il se retourna comme s'il voulait s'en aller. La nuit était

noire, à présent. Céleste s'était levée et lui criait:

--V'nez vite, mon pé, y a du bon ragoût pour fêter l'assemblée.

Alors il obéit par inertie et s'assit, regardant tour à tour l'homme, la

femme, l'enfant. Puis il se mit à manger doucement, comme tous les

jours.

Victor Lecoq semblait chez lui, causait de temps en temps avec Céleste,

prenait l'enfant sur ses genoux et l'embrassait. Et Céleste lui

redonnait de la nourriture, lui versait à boire, paraissait contente en

lui parlant. Le père Amable les suivait d'un regard fixe sans entendre

ce qu'ils disaient. Quand il eut fini de souper (et il n'avait guère

mangé tant il se sentait le coeur retourné), il se leva, et au lieu de

monter à son grenier comme tous les soirs il ouvrit la porte de la cour

et sortit dans la campagne.

Lorsqu'il fut parti, Céleste, un peu inquiète, demanda:

--Qué qui fait?

Victor, indifférent, répondit:

--T'en éluge point. I rentrera ben quand i s'ra las.

Alors elle fit le ménage, lava les assiettes, essuya la table, tandis

que l'homme se déshabillait avec tranquillité. Puis il se glissa dans la

couche obscure et profonde où elle avait dormi avec Césaire.

La porte de la cour se rouvrit. Le père Amable reparut. Dès qu'il fut

entré, il regarda de tous les côtés, avec des allures de vieux chien qui

flaire. Il cherchait Victor Lecoq. Comme il ne le voyait point, il prit

la chandelle sur la table et s'approcha de la niche sombre où son fils

était mort. Dans le fond il aperçut l'homme allongé sous les draps et

qui sommeillait déjà. Alors le sourd se retourna doucement, reposa la

chandelle, et ressortit encore une fois dans la cour.

Céleste avait fini de travailler, elle avait couché son fils, mis tout

en place, et elle attendait, pour s'étendre à son tour aux côtés de

Victor, que son beau-père fût revenu.

Elle demeurait assise sur une chaise, les mains inertes, le regard

vague.

Comme il ne rentrait point, elle murmura avec ennui, avec humeur:

--I nous f'ra brûler pour quatre sous de chandelle, ce vieux fainéant.

Victor répondit du fond de son lit:

--V'là plus d'une heure qu'il est dehors, faudrait voir s'il n' dort

point sur l' banc d'vant la porte.

Elle annonça: «J'y vas», se leva, prit la lumière et sortit en faisant

un abat-jour de sa main pour distinguer dans la nuit.

Elle ne vit rien devant la porte, rien sur le banc, rien sur le fumier,

où le père avait coutume de s'asseoir au chaud quelquefois.

Mais, comme elle allait rentrer, elle leva par hasard les yeux vers le

grand pommier qui abritait l'entrée de la ferme, et elle aperçut tout à

coup deux pieds, deux pieds d'homme qui pendaient à la hauteur de son

visage.

Elle poussa des cris terribles: «Victor! Victor! Victor!»

Il accourut en chemise. Elle ne pouvait plus parler, et, tournant la

tête pour ne pas voir, elle indiquait l'arbre de son bras tendu.

Ne comprenant point, il prit la chandelle afin de distinguer, et il

aperçut, au milieu des feuillages éclairés en dessous, le père Amable,

pendu très haut par le cou au moyen d'un licol d'écurie.

Une échelle restait appuyée contre le tronc du pommier.

Victor courut chercher une serpe, grimpa dans l'arbre et coupa la corde.

Mais le vieux était déjà froid, et il tirait la langue horriblement,

avec une affreuse grimace.

FIN

\* \* \* \* \*

TABLE

La petite Roque

L'Épave

L'Ermite

Mademoiselle Perle

Rosalie Prudent

Sur les Chats

Sauvée

Madame Parisse

Julie Romain

Le père Amable

\* \* \* \* \*

DU MÊME AUTEUR:

COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50 LE VOL.

ROMANS

Pierre et Jean 1 vol.

Fort comme la Mort 1 vol.

Notre Coeur 1 vol.

Une Vie 1 vol.

Bel-Ami 1 vol.

NOUVELLES

Clair de Lune 1 vol.

Le Horla 1 vol.

La Main Gauche 1 vol.

La Maison Tellier 1 vol.

Monsieur Parent 1 vol.

Les Soeurs Rondoli 1 vol.

Mademoiselle FiFi 1 vol.

Yvette 1 vol.

Miss Harriet 1 vol.

La Petite Roque 1 vol.

VOYAGES

La Vie Errante (avec une couverture illustrée par Riou) 1 vol.

Au Soleil 1 vol.

THÉATRE

Musotte (en collaboration avec Jacques Normand) 1 vol.

La Paix du Ménage 1 vol.

\_Editions de luxe\_

Des Vers. \_Poésies\_. Édition de luxe avec un portrait de l'auteur,

gravé à l'eau-forte par Le Rat. I vol. in-16. Prix: 5 fr.

Bel-Ami. Avec 103 illustrations de Ferdinand Bac. I vol.

in-16. Prix 5 fr.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les

pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, Éditeur, 28 \_bis\_, rue

de Richelieu, Paris.

End of the Project Gutenberg EBook of La petite roque, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA PETITE ROQUE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 18353-8.txt or 18353-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/1/8/3/5/18353/

Produced by Chuck Greif and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by the

Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*